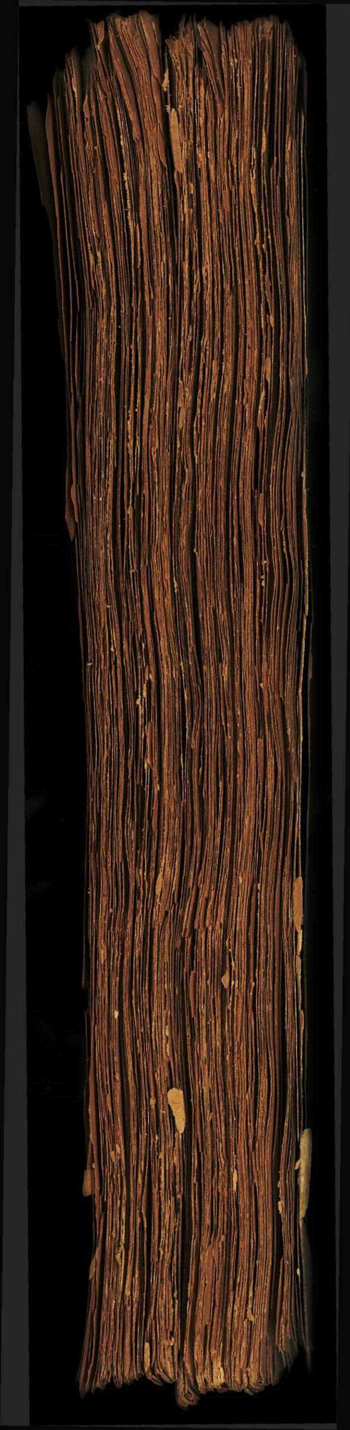


8° R
5348
Sup



BIBLIOTHÈQUE THÉOSOPHIQUE

Dr Th. PASCAL

ESSAI
SUR
L'Évolution Humaine

RÉSURRECTION DES CORPS
RÉINCARNATIONS DE L'AME

> « Si un Asiatique me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre : C'est cette partie du monde qui est hantée par cette illusion incroyable que l'homme a été créé de rien, et que la naissance actuelle est son premier début dans la vie. »
>
> SCHOPENHAUER.
>
> (*Parerga et Paralip*, vol. II, ch. XV.)

Deuxième Edition, revue et corrigée

PARIS
PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES
10, rue Saint-Lazare, 10

1908



La Deuxième Édition de cet Ouvrage a été faite par les soins du Comité de Publications Théosophiques, *59, Avenue de la Bourdonnais, Paris.*

PRÉFACE

Lorsque notre premier essai sur la Réincarnation (1) fut épuisé et que nous entreprîmes sa revision pour en faire une édition nouvelle, nous fûmes si frappé de ses imperfections et de son insuffisance que nous eûmes le désir de le compléter et d'essayer d'en faire un travail plus utile au public en général et aux étudiants de la Théosophie en particulier.

En voyant, aujourd'hui, le remaniement complet qu'il a subi, nous nous demandons s'il est possible de l'appeler une deuxième édition du premier volume. Nous ne le croyons pas ; nous pensons, au contraire, qu'un nouveau titre est devenu nécessaire.

(1) *Réincarnation, ses preuves morales, philosophiques et scientifiques* 1895, Paris, Librairie de l'Art indépendant.

Plus que jamais, nous demandons l'indulgence du lecteur, car non seulement nous n'avons pas eu, — faute de temps, — la possibilité d'être aussi précis et aussi complet que nous l'aurions voulu, mais nous sentons toujours davantage combien il est difficile d'écrire sur la partie profonde d'un sujet quelconque, — de celui qui nous occupe plus spécialement. C'est dire que les erreurs ne manqueront pas au cours de ces chapitres; mais nous écrivons pour ceux qui ont appris à ne plus croire aveuglément, à penser par eux-mêmes et à n'admettre que ce qui s'accorde avec leur raison et leur intuition; le danger n'est donc pas grand.

D'un autre côté, au milieu de l'ivraie, nous osons espérer qu'il se trouvera plus d'un bon grain; et nous aimons aussi à croire que, là où nous aurons erré, ceux qui en savent plus que nous voudront bien nous éclairer, pour que nous puissions mieux faire plus tard, — nous les assurons, d'avance, que toute critique ayant pour objet une meilleure présentation de la Vérité sera la bienvenue.

Des notes assez nombreuses ont été ajou-

tées au texte pour que ceux qui ne connaissent encore rien des grandes doctrines (1) qui s'y mêlent et sans lesquelles il nous eût été impossible de traiter le sujet, puissent, autant que possible, en suivre l'exposé sans être obligés de faire une étude préalable de la Théosophie. Pour bien des étudiants instruits, ces notes seront peut-être fastidieuses : qu'ils les excusent en raison de leur but.

(1) Les doctrines théosophiques.

Paris, 10 octobre 1900.

AVANT-PROPOS

Voici bientôt 1500 ans que la victoire, remportée sur les Gnostiques au concile de 543 (1), a condamné à l'oubli un enseignement sublime qu'il eût été un devoir strict de conserver précieusement et de transmettre aux générations futures comme un phare au milieu des récifs sociaux, un enseignement qui eût déraciné cet égoïsme affreux qui menace d'anéantir le monde, qui eût conservé la patience aux broyés de la roue de la Loi cosmique, en leur montrant la Balance de Justice s'inclinant par le pla-

(1) Ce concile conclut ainsi : *Quiconque enseignera la préxistence de l'âme et l'opinion étrange de ses retours à la terre, qu'il soit anathème ?*

teau qu'ils ont chargé jadis de leurs iniquités, un enseignement qui eût été accepté par les masses et n'eût pas exigé, pour sa compréhension, une haute culture intellectuelle.

C'est un des malheurs les plus grands qui pussent être réservés à la race occidentale, et plus particulièrement à la race européenne, que d'avoir été ainsi privée, durant des siècles, de cette indispensable lumière, et nous considérons comme un devoir d'essayer, après tant d'autres, de la présenter à nouveau, mais, cette fois, sous la forme si claire, si logique, si éclairante qu'on lui trouve dans l'enseignement théosophique. La nécessité en est d'autant plus impérieuse qu'un scepticisme et un matérialisme effrayants ont envahi la partie la plus intellectualisée des nations, tandis que les masses ne sont sorties de la foi aveugle que pour entrer dans l'indifférence religieuse.

Pour toute âme éveillée, la grande question se pose :

Pourquoi le mal ?

Tant que l'énigme n'est pas résolue, la

Souffrance reste un sphinx menaçant, dressé en face de Dieu et prêt à dévorer l'homme.

La clef du secret est dans l'Evolution qui ne peut s'accomplir que par les retours incessants des âmes à la terre.

Quand l'homme saura que la souffrance est le résultat nécessaire de la Manifestation divine (1) ; que les inégalités des conditions (2) sont dues aux degrés différents des êtres et à l'action variable de leur volonté ; que la phase douloureuse ne dure qu'un instant dans l'Eternité et qu'il est en notre pouvoir d'en hâter la disparition ; que si nous sommes esclaves du passé, nous sommes maîtres de l'avenir ; que le même But glorieux attend tous les êtres, — alors, la désespérance aura vécu, la haine, l'envie et la révolte auront fui, la paix régnera dans l'humanité assagie par la Connaissance.

Si notre modeste travail pouvait avancer ce moment de quelques années, nous nous onsidérerions comme suffisamment récomensé.

(1) Voir page 58 et suivantes.
(2) Voir page 71 et suivantes.

Nous diviserons le sujet en quatre chapitres :

1° L'Ame et les corps.

2° La Réincarnation et la morale.

3° La Réincarnation et la science.

4° La Réincarnation et le consensus religieux et philosophique des siècles.

CHAPITRE PREMIER

L'AME ET LES CORPS

ESSAI

SUR

l'Évolution Humaine

CHAPITRE I

L'AME ET LES CORPS

Dans un livre qui traite de la résurrection des corps et des réincarnations de l'Ame, il est nécessaire de consacrer un chapitre aux éléments fondamentaux de la question. C'est l'objet des considérations qui vont suivre.

Nous donnerons le nom d'*Ame* à l'Etre abstrait à l'Inconnu, à ce Principe non manifesté qu'on ne peut définir parce qu'il est au-dessus de toute définition.

C'est l'Absolu des philosophes occcidentaux, le *Parabrahm* des Indous, le *Ta* des anciens sages de la Chine, la Cause sans cause de tout ce qui

a été manifesté ou se manifestera jamais dans le temps et l'espace concrets.

On pourrait, peut-être, en donner une faible idée en la comparant à l'électricité, laquelle, bien que cause de phénomènes variés, — chaleur, mouvement, action chimique, lumière, — n'est, *per se*, aucun de ces phénomènes, ne subit de leur existence aucune modification, et leur survit quand l'appareil qui les manifeste disparaît.

Nous n'établirons aucune distinction entre cette Ame, — qu'on pourrait appeler l'Ame universelle, — et l'âme individuelle, — qu'on a souvent définie comme un rayon, une particule de l'Ame totale, — parce que, logiquement, on ne peut supposer des parties à l'Absolu ; c'est l'illusion, c'est notre limitation qui nous montre des âmes dans l'Ame.

Les *corps* sont des « aspects » de l'Ame, des résultats de son activité, — si toutefois l'on peut dire que l'Infini soit actif ou passif ; les mots manquent pour exprimer l'Inexprimable. Ces corps, — ou, pour être plus précis, les formes variées prises par la force-matière (1), — sont des aspects de l'Ame, comme la lumière ou l'action chimique sont des aspects de l'Electricité, parce que l'on ne peut rien supposer en dehors

(1) Laquelle n'est qu'une inconnue un « aspect » de la Divinité abstraite. Voir page 131.

de l'Etre infini, et que l'on ne peut rien imaginer qui ne soit une manifestation du Tout abstrait.

Pourquoi et comment des aspects de l'Etre absolu se manifestent-ils ? Ce point sera traité plus loin (1).

Définissons aussi la *Conscience.*

Au point de vue absolu, c'est l'Etre, l'Ame, Dieu ; elle est la Cause incausée de tous les états que, chez les êtres, nous appelons des états de conscience.

Cette conscience limitée, on peut la définir : la faculté qu'un « centre de vie » possède de recevoir des vibrations du milieu ambiant. Lorsque, avec les progrès de l'évolution, un être est suffisamment développé pour être conscient d'une séparation entre son « moi » et l'objet qui lui envoie des vibrations, la conscience devient la *soi*-conscience. Cette soi-conscience constitue le stade *humain ;* elle apparaît dans les animaux supérieurs, et, en descendant la série des êtres, elle disparaît graduellement dans la conscience non individualisée.

En résumé, la Conscience absolue est *une*, mais, comme dans l'exemple pris plus haut, elle se manifeste différemment avec la différence des véhicules qui l'expriment dans le monde concret où nous vivons.

(1) Voir page 58 et suivantes.

L'Ame, *per se,* est hors d'atteinte pour les êtres qui n'ont pas achevé le pèlerinage évolutif. Il faut avoir atteint le Centre éternel, le Logos non manifesté pour la connaître. Jusque-là, on ne peut que la sentir en soi à mesure que l'on monte, ou l'admettre par la logique qui l'aperçoit à travers toutes ses manifestations comme le Moteur universel des formes, la Cause de toutes choses, l'Unité produisant la diversité au moyen des véhicules variés qui lui servent de moyens d'expression.

La science dit que l'intelligence, — ou, pour être plus générique, la conscience, — est le résultat de l'action de la matière. C'est une erreur. La conscience ne change pas à mesure que les cellules du corps se renouvellent ; bien plus, elle augmente avec l'inconscience physique (1).

La pensée n'est pas le fruit du cerveau ; elle se présente à lui toute prête ; les plus hautes inspirations artistiques ou intellectuelles sont des éclairs qui foudroient le cerveau en attente, — l'attente passive qui est la condition de réception d'un message supérieur.

Les sens ne sont pas l'élément pensant. Ils ont besoin d'être contrôlés par la conscience ; ainsi, les aveugles de naissance subitement guéris, ne savent pas juger des distances, ni de la perspective ; comme les animaux et les peuples

(1) Etats somnambuliques et autres.

primitifs, ils ne voient, dans un tableau, que des couleurs sans relief.

La science dit encore : L'organe est créé en vue de la fonction qu'il a à remplir. C'est une erreur. Les yeux du fœtus sont construits dans la nuit utérine. Le germe humain, malgré sa simplicité de structure et son inconscience, développe un corps complexe et capable d'une somme considérable de conscience ; inintelligent, il produit dans cette construction des prodiges d'intelligence : l'effet serait donc ici extraordinairement supérieur à la cause, — ce qui est une absurdité. Il y a hors du corps, hors du germe, une Intelligence suprême qui crée les modèles des formes et en exécute la construction. — c'est l'Ame du monde.

Si la Conscience *per se*, ou l'Ame (1), est au-dessus de toute preuve directe, au degré actuel de l'évolution humaine, les véhicules à travers lesquels elle fonctionne nous apparaissent plus ou moins, quand ils peuvent se manifester sur le cerveau. Actuellement, le corps astral (2) seul

(1) L'Ame *universelle* et l'âme *individuelle* sont une même chose.

(2) Il existe, dans l'homme actuel, quatre corps d'une subtilité croissante et dont les éléments s'interpénètrent. En allant du plus grossier au plus subtil, ce sont : le corps physique, le corps astral, le corps mental, et le corps causal. Ils sont susceptibles de dissociation dans certaines conditions, et leur durée est plus ou moins longue. Le corps astral, — encore appelé corps des désirs, âme animale,

est dans ce cas ; les autres corps sont trop subtils pour se manifester sur le système nerveux avec les caractères voulus pour fournir aux hommes de science une preuve de leur existence, — on ne peut les sentir et les prouver que dans et par la *Yoga* (1).

Mais il n'est pas sans importance de donner les preuves de ce véhicule de conscience immédiatement supérieur ; car il élargit l'horizon et présente le reste de la question sous un jour beaucoup plus éclairant.

Kama rupa en sanscrit, — est le siège de la sensation ; c'est le médiateur entre le mental et le physique ; sa matière fait suite, dans l'échelle de graduation progressive, à la matière physique.

Des corps plus élevés nous sont réservés par l'évolution, — corps bouddhique, corps atmique, etc... — mais il suffit de les mentionner pour le moment.

(1) La *Yoga*, — mot sanscrit qui signifie *union*, — est un entraînement des corps divers de l'homme par la volonté ; son but est de faire de ces corps des instruments complets, parfaits, capables de faire écho aux vibrations de l'univers extérieur et à celles de l'âme individuelle. Quand ce processus est accompli, l'homme peut recevoir consciemment et à volonté, dans l'un quelconque de ses corps, la vibration que l'âme produit dans l'un des autres ; par exemple, il peut ainsi sentir, dans son cerveau physique, l'action directe de son corps astral ou celle de ses corps supérieurs, — dont il reçoit alors l'impression à travers son corps astral; il peut aussi sortir du corps physique, et sentir directement, dans son corps astral, l'action du corps mental, — et ainsi de suite.

La *Yoga* ne peut être pratiquée que sous la direction d'un Maître, c'est-à-dire, d'un être très développé, capable de guider sûrement l'étudiant à travers les dangers de ces pratiques.

Les Preuves du corps astral

Certains phénomènes normaux, anormaux ou morbides, chez l'homme, ont établi l'existence de ce véhicule, — que nous appellerons la conscience *supérieure*, parce qu'elle est beaucoup plus étendue que la conscience normale (1). Dans les cas assez rares où cette conscience s'exprime dans le monde physique, elle est obligée de se servir de l'instrument spécial à la conscience de l'état de veille, — le cerveau. Or, celui-ci, dans la grande majorité des hommes, est encore incapable de vibrer en accord avec la matière qui forme le véhicule astral; cela tient à ce que la densité des atomes des cellules cérébrales qui président à la pensée ne peut reproduire les vibrations rapides de la matière subtile du corps immédiatement supérieur. Par un entraînement spécial (la *yoga* des Indous), par une constitution particulière (*sensitivisme*), par certains moyens spéciaux (*hypnotisme*), ou dans certaines maladies (*somnambulisme*), le cerveau peut devenir réceptif pour ces vibrations et en recevoir l'impression, — laquelle, disons-le de suite, est toujours imparfaite. La rareté de cette impres-

(1) Celle du cerveau, la conscience de l'état de veille.

sion, son imperfection, et surtout la nécessité d'une vibration du cerveau physique pour sa manifestation dans notre milieu, ont rendu la preuve de l'existence de ce véhicule supérieur extrêmement difficile ; il est pourtant un certain nombre de considérations qui montrent qu'il existe et que, seul, il peut expliquer les phénomènes les plus caractéristiques de la conscience élevée.

Définissons d'abord ces deux consciences un peu plus complètement que nous ne l'avons fait, et établissons-en les limites.

La conscience normale est celle qui fonctionne durant la veille, quand le cerveau est en pleine activité physiologique (1), en libre et complète relation avec le monde extérieur physique. Cette conscience est plus ou moins développée selon les individus, mais ses composants, — sensation, émotion, sentiment, raison, intelligence, volonté, intuition, — ne dépassent pas des limites connues ; par exemple, la clairvoyance, la faculté prophétique et certaines autres facultés anormales que nous classerons dans la conscience supérieure, ne s'y trouvent pas.

(1) Les neurones sont actifs, la circulation normale, tandis que, durant le sommeil, la circulation est diminuée, les neurones au repos ; ce qui correspond à la description donnée par les « sensitifs » de Reichenbach qui voyaient l'*od* (vitalité) très actif dans le cerveau pendant la veille, tandis que, durant le sommeil, il n'animait activement que le cervelet.

La conscience supérieure s'exerce dans le corps astral, extériorisé ou non : elle se manifeste rarement, et incomplètement ; elle s'accompagne de l'inhibition plus ou moins complète des sens, et d'une espèce de sommeil dans lequel les rapports du sujet avec le monde physique sont suspendus, en partie ou en totalité. Les facultés qui s'expriment dans cet état sont caractérisées par une augmentation de l'acuité des facultés normales, par l'apparition de facultés nouvelles, souvent inexplicables et extraordinaires, et d'autant plus remarquables que le sommeil est plus profond, le cerveau plus calme, ou l'état physiologique plus anormal.

Comment expliquer ce paradoxe de facultés qui, en s'exprimant par un cerveau en inactivité, revêtent une étendue que le cerveau en pleine activité ne peut approcher aucunement ? C'est que le cerveau, dans ce cas, n'est pas un instrument mû directement par la cause de la conscience (l'*âme*), mais un simple récepteur que l'âme, centrée alors dans le corps astral, impressionne *quand elle retourne au corps physique* (si elle a été au loin), ou qu'elle impressionne directement quand, tout en agissant dans le véhicule subtil, celui-ci n'a pas quitté le corps (1).

(1) Quand le corps astral est extériorisé, le sujet ne peut parler ; il faut attendre son retour ; quand il n'est pas extériorisé, ou quand il l'est partiellement et que la conscience

Autrement dit : le cerveau, par le fait de son inactivité fonctionnelle, ne vibre pas ou vibre peu dans ses centres élevés (1) ; il peut remplir alors le rôle de table d'harmonie au repos, capable de vibrer sympathiquement sous l'influence d'une table semblable placée à côté d'elle et en vibration.

La nécessité du calme cérébral pour l'impression de la conscience supérieure, devient, dès lors, compréhensible ; la vibration très subtile du corps astral ne peut s'imprimer sur le cerveau quand celui-ci vibre déjà fortement sous l'action de la conscience normale. Voilà pourquoi, aussi, chez les sujets, la conscience supérieure se manifeste d'autant mieux que le sommeil du corps physique est plus profond.

Ajoutons que, chez l'homme ordinaire, le calme organique n'est presque jamais complet durant le sommeil ; le cerveau, comme nous le dirons un peu plus loin, répète automatiquement les vibrations que la conscience normale a provoquées pendant la veille ; ce fait, ajouté à celui d'une densité habituelle trop grande des éléments nerveux pour répondre à la vibration supérieure, explique la rareté et l'état confus de

est centrée en lui, le sujet peut parler et raconter ce qu'il voit au loin, car la vision astrale peut s'exercer à des distances énormes. Tous ces cas se rencontrent fréquemment.

(1) Les centres correspondant aux activités *organiques* diverses fonctionnent.

l'impression de la conscience du corps astral sur le cerveau.

Les faits se rapportant à la conscience supérieure sont aussi nombreux que variés. On les trouve un peu partout : dans les livres des anciens magnétiseurs, dans ceux des hypnotiseurs modernes, comme dans les recherches actuelles des savants de la physiologie ou de la psychologie. Nous avons l'intention de faire ici un cadre d'étude plutôt qu'une étude ; nous ne pourrons traiter tous les points, ni citer les travaux de tous les brillants observateurs de la physiologie et de la psychologie ; parmi les ouvrages cités nous ne choisirons qu'un petit nombre de phénomènes ; et parfois nous ne citerons même pas, nous renverrons aux travaux classiques, bien connus de tous.

*
* *

Manifestations de la conscience supérieure pendant les sommeils divers (1).

Rêve normal. — Il existe, pendant le sommeil normal, une conscience spéciale qu'il ne faut confondre ni avec celle de la veille, ni avec

(1) Le mot sommeil ne devrait s'appliquer qu'au sommeil normal ; c'est pour simplifier nos groupes que nous l'étendons à des états bien différents les uns des autres.

celle du corps astral. Elle est due à la vibration cérébrale automatique qui se poursuit durant le sommeil, et que l'âme, quand elle est revenue au corps, — au réveil, — examine. Ce rêve est généralement absurde, et, si le rêveur n'en fait la remarque qu'au réveil, c'est parce qu'il est absent du corps visible pendant le sommeil, et qu'il ne peut en juger qu'à son retour.

La preuve de la sortie du corps astral pendant le sommeil a pu être établie par un certain nombre de voyants, mais *l'absurdité du rêve banal en est une preuve* rationnelle qu'il ne convient pas de passer sous silence ici. Nous devons faire remarquer aussi, comme une autre preuve rationnelle de l'existence d'un second véhicule de conscience, l'enregistrement régulier du rêve banal, parce qu'il a lieu dans le cerveau, et le non enregistrement habituel du rêve proprement dit, parce que celui-ci se passe dans le corps astral extériorisé.

Pourquoi le corps astral quitte-t-il le corps physique pendant le sommeil? Cette question dépasse notre compétence. Voici pourtant quelques considérations sur ce point.

Le sommeil est caractérisé par le transfert de la conscience du véhicule physique au corps astral ; ce transfert paraît s'opérer normalement, sous l'influence de la fatigue corporelle. Les sens, après l'activité du jour, ne produisent plus des sensations vives, et comme c'est l'énergie

de ces sensations qui tient la conscience « centrée » dans le cerveau (1), cette conscience, quand les sens s'endorment, se fixe sur le corps subtil, lequel s'échappe alors du corps physique en produisant un petit soubresaut.

Mais c'est surtout du rêve vrai, — qui est parfois si intelligent qu'on l'a nommé *lucide*, et qui, dans tous les cas, est tout au moins raisonnable, logique, coordonné, — que nous voulons parler. Ce rêve consiste, dans les cas les plus fréquents, en une série de pensées dues à l'âme en action dans le corps astral ; il est quelquefois le résultat de la vue de tableaux mentals (2) annonçant l'avenir ; ou bien, il représente une tout autre forme de l'activité animique, selon les cas et le degré de développement du sujet.

C'est dans le rêve lucide, — *que ce rêve appartienne au sommeil normal ou à l'un des sommeils anormaux,* — que se sont manifestés ces cas si nombreux et si connus de vision du passé ou de l'avenir que l'on peut trouver dans les nombreux ouvrages qui traitent de ce sujet spé-

(1) Il y avait, en 1876, dans un hôpital de Leipzig, un malade qui n'avait ni sensibilité, ni sens musculaire. Il ne possédait que la vue de l'œil droit et l'ouïe de l'oreille gauche. Si l'on bouchait cette oreille et cet œil, le malade s'endormait aussitôt. On ne pouvait l'éveiller en le touchant ou en le secouant ; il fallait, pour cela, ouvrir son œil et déboucher son oreille (*Archiv. fur die ges. Physiologie*, xv, 573). Archives de physiologie générale.

(2) Ces tableaux s'impriment souvent sur le monde astral ; ils permettent la faculté prophétique des voyants ordinaires.

cial et que nous ne croyons pas utile de citer.

C'est dans ces mêmes états de conscience supérieure que l'on trouve des productions comme celle d'*Ivanhoe* de Walter Scott. Celui-ci, pendant une longue maladie fébrile, écrivit cet ouvrage dans une espèce de délire ; *Ivanhoe* fut imprimé avant la guérison de l'auteur, qui, en le lisant plus tard, ne se rappela nullement qu'il était de lui (Ribot, *Maladies de la mémoire*, 41).

Walter Scott ne se souvint de rien, parce que *Ivanhoe* fut le fruit de la conscience astrale, imprimée sur un cerveau que la fièvre avait rendu temporairement réceptif pour la vibration supérieure.

Il est certaines particularités du rêve vrai, — celui qui a pour siège le corps astral, ne l'oublions pas, — qui prouvent presque mathématiquement la nature supérieure du véhicule qui lui donne expression. Ce rêve, par exemple, ne fatigue jamais, quelle qu'en soit la durée apparente, — parce qu'il n'est qu'une impression instantanée provoquée sur le cerveau par le corps astral quand celui-ci regagne, au réveil, le corps physique. Au contraire, l'idéation cérébrale de la veille fatigue, si elle est intense ou prolongée, ou si le système nerveux du penseur n'a pas sa résistance normale (*neurasthéniques*) ; le rêve banal (*cérébral*) fatigue aussi, s'il est prolongé ou tant soit peu vif.

Une autre particularité, c'est qu'un rêve, —

le rêve vrai, ici encore, — qui demanderait, pour se réaliser, plusieurs années de vie terrestre, peut s'effectuer en une seconde. Le rêve de Maury (*Le Sommeil et le Rêve*, 161) qui vécut, en une demi-seconde, trois années de la Révolution française, et bien d'autres rêves du même genre, en sont des exemples, Or, Fechner a prouvé, dans ses *Elemente der Psychophysik :* 1° qu'il faut une fraction de seconde pour que le contact sensoriel fasse vibrer le cerveau, — ce qui fait que nous ne percevons pas la croissance d'une plante, et que nous voyons un cercle de feu si l'on fait tourner rapidement un morceau de charbon incandescent ; 2° qu'il faut une autre fraction de seconde pour que la vibration cérébrale soit transformée en sensation. Nous pourrions ajouter qu'il faut une troisième fraction de seconde pour que la sensation soit transformée en idéation, — ce qui prouve que, dans ces rêves spéciaux que nous venons de signaler, il ne peut y avoir eu qu'une impression globale, instantanée, de tous les éléments du rêve sur le cerveau, et que le rêve lui-même a été produit, sous l'influence de l'action imaginative de l'âme (1), dans le corps

(1) L'âme, dans ces cas, par association d'idées ou sous toute autre influence, dramatise l'impression physique qui provoque le rêve, et crée la longue fantasmagorie de ce dernier en un temps physique si réduit qu'il est à peine appréciable, — dans le cas de Maury, une demi-seconde. — Il y a, entre le corps physique endormi et le corps astral

astral, corps éminement subtil et dont le pouvoir vibratoire est tel qu'il transforme complètement nos notions habituelles sur le temps et l'espace.

Rêve agonique. — Chez les agonisants, les sens corporels perdent progressivement leur vitalité, et l'âme se concentre peu à peu sur le véhicule subtil. Dès lors, les signes de la conscience supérieure apparaissent : le temps s'allonge démesurément, des visions se présentent, la faculté prophétique se manifeste quelquefois, et l'on peut même constater des cas de transport à distance contrôlés, comme celui de l'Alsacienne mourante à bord qui, pendant le coma, s'en va à Rio-de-Janeiro et recommande son enfant à un compatriote (D'Assier, *L'humanité posthume*, p. 47). Des cas analogues se rencontrent dans les *Phantasms of living*, dans *Night side of nature*, par Cath. Crowe, et bien des ouvrages du même genre.

Rêve toxique. — Sous l'influence des soporifiques, le même transfert de conscience se produit, et des phénomènes plus ou moins remarquables dus à la conscience supérieure se présentent. Ainsi, les fumeurs d'opium et les mangeurs de haschich peuvent provoquer une rapi-

extériorisé, une sympathie si étroite que celui-ci est conscient de tout ce qui se passe en celui-là. C'est ce qui explique pourquoi le corps astral retourne si rapidement au corps quand le bruit, la lumière ou toute autre sensation impressionnent le corps physique.

dité d'idéation si grande que les minutes leur apparaissent comme des années, et quelques instants de rèverie leur donnent l'illusion de toute une vie (Hervey, *Les Rêves et les moyens de les diriger*).

Rêve asphyxique. — Pendant l'asphyxie par submersion, la conscience supérieure entre dans une étude minutieuse de la vie écoulée, et en quelques minutes la revoit tout entière, d'avant en arrière et dans ses plus petits détails. Carl du Prel (*Philos. der Mystik*) en donne plusieurs exemples: Haddock (*Somnolism and psychism*, 213) cite, entre autres cas, celui de l'amiral Beaufort racontant que, durant les deux minutes de perte de conscience qu'il eut dans sa noyade, il revit sa vie totale, dans tous ses détails, avec tous ses actes, — y compris leurs causes, leurs circonstances collatérales, leurs effets et les réflexions du noyé sur le bien et le mal qui en étaient résultés.

Le récit de Perty (*Die Mystischen Erscheinungen der menschlichen Natur* (1), II, 433) au sujet de Catherine Emmerich, la nonne somnambule qui revit, de la même façon, en mourant, toute sa vie écoulée, fait penser que ce phénomène étrange que le catholicisme traditionnel semble avoir appelé le « Jugement particulier » et que la théosophie enseigne avec plus de précision,

(1) Les phénomènes mystiques de la nature humaine.

n'est pas limité à l'asphyxie par submersion, mais qu'il accompagne régulièrement l'agonie.

*
* *

Manifestation de la conscience supérieure dans divers cas de facultés mentales perdues pour la conscience normale.

Un assez grand nombre d'aveugles de naissance ont, en rêve, des images, et quand ils sont placés dans l'état somnambulique, ils voient (avec la conscience supérieure). (Kieser, *Archiv. fur tierischen magnetismns* (1), II, I, 22). Cela prouve que la conscience supérieure possède la vision sur son plan, et peut en imprimer des images sur le cerveau.

Nous pensons volontiers que cette impression, pour qu'elle soit traduite en langage du plan physique (2), doit se faire sur l'un des centres physiques de la vision qui rendent possible la vue sous les trois dimensions ; ces centres

(1) Arch. du magnét. animal.

(2) Nous disons « langage du plan physique » parce que l'âme, dans le corps astral, voit sous quatre dimensions, c'est-à-dire, voit toutes les parties à la fois d'un objet, comme si ces parties étaient étalées sur un plan à deux dimensions. Il faut donc à la vision supérieure une interprétation pour s'exprimer sur le plan physique.

peuvent être intacts même quand l'appareil visuel extérieur est inexistant ou incapable de fonctionner.

Uu crétin, sourd-muet et idiot, devint intelligent et parla pendant le somnambulisme spontané (Steinbeck, *Der Dichter ein Seher* (1), 110). Ce cas nous paraît difficile à expliquer entièrement ; en effet, si l'impression de la vibration supérieure sur la portion du cerveau qui préside à l'intelligence et à la pensée,peut se comprendre, il est difficile de voir comment la langue et les lèvres purent subitement donner des sons précis qu'elles n'avaient jamais produits antérieurement. Un autre facteur dut intervenir dans ce cas, comme chez les bébés prophètes des Camisards (2).

Un fou par suite de blessure, — le jeune Hébert, — reprit toute sa conscience (conscience supérieure) pendant le somnambulisme (Puységur, *Journal du traitement du jeune Hébert*).

Le Dr Teste (*Manuel pratiq. du magnét. anim.*) a rencontré des fous qui cessaient de l'être pendant l'agonie, c'est-à-dire, quand la conscience passe dans le corps astral. Friedrich (*Handbuch der allgemeinen Pathologie* (3), 497) nous donne des observations semblables.

(1) Le poète comme prophète.
(2) V. Figuier, *Hist. du merveilleux*, etc,
(3) Manuel de pathol. générale,

Dans l'ouvrage déjà cité de Teste, nous trouvons une servante sans instruction et d'intelligence très peu développée, devenir un véritable philosophe durant le somnambulisme mesmérique, et discourir lumineusement sur de hauts problèmes cosmogoniques.

Cela prouve que l'échelle vibratoire du véhicule subtil est beaucoup plus étendue que celle du véhicule physique, et que l'âme ne peut exprimer sur ce dernier tout ce qu'elle sait quand elle agit dans le premier. Nous ne voulons pas dire, par là, qu'elle soit omnisciente dès qu'elle a quitté le corps visible ; cette opinion, qui a cours dans plus d'un milieu, est contraire à la loi évolutive et ne souffre pas l'examen.

*
* *

Manifestations de la conscience supérieure sous forme de mémoire.

La mémoire perdue par le cerveau est intégralement conservée par le véhicule subtil.

Un musicien, ami d'Hervey, entendit un jour, en rêve, un remarquable morceau de musique ; il se le rappela au réveil et le nota, croyant qu'il était de son inspiration. Bien des années plus tard, il le retrouva dans un vieux paquet de morceaux où il l'avait connu jadis : Il l'avait

totalement oublié dans sa conscience normale. (Hervey, *Les Rêves*... 304.)

Coleridge cite une domestique qui, pendant le délire, récitait de longs passages d'hébreu autrefois entendu chez un prêtre au service duquel elle avait été. Elle répétait, de la même façon, des passages de livres théologiques latins et grecs entendus dans les mêmes circonstances : dans son état normal, elle n'en avait aucun souvenir (Dr Carpenter, *Mental Physiology*, 437, édition de 1881).

Ricard (*Physiol. et hygiène du Magnét.*, 183) rapporte le cas d'un jeune homme de mémoire ordinaire qui, durant ses crises somnambuliques, pouvait réciter presque mot à mot un sermon entendu ou un livre lu déjà.

Le physiologiste Mayo nous apprend qu'une jeune fille ignorante écrivit, pendant le somnambulisme, des pages entières d'un traité d'astronomie, — y compris les calculs et les figures, — qu'elle avait probablement lu dans l'*Encyclopædia britannica*, — car c'est là que ce traité fut retrouvé (*Truths in popular superstitions*).

Ladame (*La Névrose hypnotique*, 105) dit qu'une personne ayant été une seule fois au théâtre, put, durant le somnambulisme, chanter le deuxième acte tout entier de l'*Africaine*, opéra qu'elle ignorait absolument pendant la veille.

H. Davy disait que, pendant ses expériences d'inhalation de protoxyde d'azote, la conscience

normale disparaissait, et qu'il s'ensuivait un rappel merveilleux de la mémoire des choses passées (Hibbert, *Philos. of. apparitions*, 162).

*
* *

Manifestations de la conscience supérieure dans les phénomènes de double conscience.

Les « couches de mémoire » que l'on rencontre dans bien des cas, montrent, à leur tour, l'existence du second véhicule de conscience que nous nous efforçons de prouver.

Certains rêves se poursuivent nuit après nuit, reprenant exactement au point où ils ont fini ; cela s'observe chez les rêveurs qui parlent, et dans le somnambulisme spontané ou provoqué.

La mémoire de l'ivresse et celle du délire fébrile est perdue quand la conscience repasse du corps astral au corps physique ; elle reprend avec le retour du délire ou de l'ivresse.

Même phénomène dans la folie ; les malades, à la fin des crises, reprennent le passé juste au point où ils l'ont quitté (Wienholt, *Heilkaft* (1)... III, 3,28). Kerner (*Magikon* (2), vol. III) rapporte

(1) Puissance de guérison...
(2) Magie.

que l'un de ces malheureux eut ainsi, après plusieurs années de maladie, le souvenir de son dernier acte avant la crise et demanda si l'on avait rangé les outils avec lesquels il débitait du bois. Il avait vécu, durant tout l'intervalle, dans sa conscience supérieure.

Ribot a constaté (*Malad. de la mémoire*, 63), qu'il en est de même chez les individus qui tombent dans le coma après blessure.

Görres (*Mystik.* Vol. II et IV) rapporte des faits tout à fait semblables chez les extatiques et les possédés. Azam a montré les mêmes particularités chez Félida (*Hypn. et double conscience*).

*
* *

Manifestation de la conscience supérieure, indiquant non seulement qu'elle est plus étendue que la conscience normale, mais qu'elle la domine, qu'elle s'en distingue et qu'elle reconnaît que son véhicule, — le corps, — n'est qu'un instrument.

L'Ame en action dans le corps subtil voit le corps physique en coma. Le Dr Abercrombie rapporte qu'un enfant de 4 ans, fracturé du crâne et en coma, fut trépané. Il ne sut jamais ce qui s'était passé. Mais à l'âge de 15 ans, pendant un accès de fièvre, la conscience supérieure s'imprima sur le cerveau, et il se rappela tous les

détails se rapportant à l'accident : il décrivit à sa mère le mal, l'opération, les assistants, (leur nombre, leurs fonctions, leurs vêtements), les instruments employés, etc. (Kerner, *Magikon*, vol. III, 364).

L'Ame dans le corps subtil, pendant le somnambulisme, se distingue et du corps physique et de la conscience normale ; elle prévoit les maladies ou la mort du corps grossier sans frayeur ; elle impose parfois à ce corps des opérations graves. Ces faits sont nombreux chez les anciens magnétiseurs.

Un sujet de Deleuze (*Hist. crit. du magn. animal*, II, 173) avait, en somnambulisme, des opinions morales, philosophiques et religieuses tout à fait opposées à celles de l'état de veille.

Charpignon (*Physiol., médecine et métaphys. du magnét.*, 341) cite un sujet qui, pendant la veille, voulait entrer au théâtre et qui, pendant le somnambulisme, s'y refusait, en disant : « *Elle* veut, mais *moi* je ne veux pas ». Et lorsque Charpignon lui conseillait de chercher à *la* persuader et de l'en détourner, elle répondit : « Que voulez-vous ? C'est une folle ! »

Deleuze (*Instr. pratiq. s. le magnét. anim.*, 121) dit que bien des somnambules regardent dans leurs corps, quand celui-ci est malade ; qu'ils sont souvent indifférents à ses souffrances, et parfois ne veulent même pas prescrire des remèdes pour le guérir.

Chardel (*Esquisse de la nat. humaine expliq. p. le magn. anim.*, 282) raconte que beaucoup de somnambules ne veulent pas être éveillés pour ne pas retourner dans un corps qui les gêne.

Bien des fous parlent de leur corps à la troisième personne (Ladame, *La névrose*, 43). Ils sont en action dans le véhicule subtil non extériorisé.

Certains sujets donnent comme explication de leur emploi de la troisième personne : « *Elle*, (ou lui) c'est le corps, l'esprit c'est *moi* » (Hochschlat).

*
* *

Manifestation de la conscience supérieure dans les phénomènes de matérialisation et de possession.

Dans ces étranges phénomènes, on a noté, non seulement des manifestations de la conscience élevée analogues ou supérieures à celles que nous venons de citer, mais un certain nombre de faits qui prouvent, jusqu'à un certain point, la présence éventuelle dans un corps humain normal ou dans des formes anormales matérialisées, d'êtres autres que ceux qui constituent la personnalité du possédé ou du médium qui sont la condition de ces matérialisations.

Nous renvoyons sur ce point aux recherches bien connues de W. Crookes (*Katie King*), à celles du colonel de Rochas (Vincent, *Un cas de changement de personnalité*. Lotus bleu, 1896), aux travaux de Gibier (*Analyse des choses*) et aux expériences analogues d'autres savants.

Les « médiums à incarnations » ont très souvent prêté leur corps physique à des entités humaines désincarnées dont on a pu vérifier les récits ou l'identité. Je ne citerai ici qu'un cas parmi bien d'autres ; je le tiens de mon ami, M. D. A. Courmes, capitaine de vaisseau en retraite, un homme instruit sur ces matières, d'une haute sincérité, et dont la véracité ne peut être mise en doute.

Il se trouvait, à Alger en 1895, sur la frégate école d'application. Un bateau avait coulé dans le port ; un homme s'était noyé et n'avait pu être retrouvé. Le soir même de l'accident, notre ami assistait, en ville (1), à une réunion spirite dans laquelle se trouvait un de ces « médiums à incarnations ». Il suggéra l'idée d'évoquer le noyé. Celui-ci répondit bientôt à l'appel, pénétra le médium qui changea de voix et d'attitude, et fit une narration dont voici le sens : « Quand le bateau coula, j'étais sur l'échelle ; je fus ren-

(1) Il y avait avec lui un médecin, un professeur, et le vice-président du tribunal d'Alger.

versé ; ma jambe droite passa entre deux barreaux, et le bras de levier du corps produisit une fracture de la jambe qui ne me permit pas de me dégager. L'on retrouvera mon corps pris dans l'échelle, quand on renflouera le bateau. Inutile de le chercher ailleurs. »

Le récit fut confirmé peu après.

Ces phénomènes sont plus fréquents qu'on ne le pense ; on pourrait en citer un assez grand nombre et montrer que le calcul des probabilités oblige à leur accorder un crédit sérieux.

*
* *

Manifestation de la conscience supérieure dans les apparitions

Un dernier groupe de phénomènes vers lequel je désire attirer l'attention est celui que l'on désigne sous le vocable d'apparitions. On en trouve une quantité considérable ; nous nous contenterons de renvoyer à un volume formé par les patientes recherches d'un groupe distingué de savants étrangers : *Phantasms of the living*. L'on y trouve, tout d'abord, la preuve de la transmission à distance de la pensée, et plus encore. L'examen des conditions qui entourent un grand nombre de ces cas a amené, chez bien des étudiants, la certitude de l'existence du corps

subtil que nous cherchons à démontrer ici, et de la possibilité de son transport instantané à grande distance. Comme les preuves fournies par les apparitions ne sont pas mathématiques, c'est-à-dire, indiscutables, et qu'elles laissent place à des variétés d'opinion, nous n'entreprendrons pas leur exposé ; nous préférons passer à une dernière preuve, — la moins importante, peut-être, au point de vue général, puisqu'elle est limitée à l'individu qui la possède, mais la seule absolue, la seule mathématique pour celui qui l'a obtenue ; la preuve personnelle.

*
* *

Il est des personnes, — rares il est vrai, — qui ont pu, sous des influences diverses, sortir de leurs corps physique et le voir endormi sur un siège ; *qui ont pu circuler librement dans un milieu* (1) semblable à notre milieu physique sous quelques rapports, quoique différent sous bien d'autres, et retourner de nouveau dans leur corps, avec le souvenir de leurs déplacements. Ces récits ont été faits par des gens dignes de créance, et non susceptibles d'hallucination.

Il est d'autres individus, plus rares, — et nous avons le plaisir d'en connaître plusieurs personnellement, — capables de sortir à volonté de

(1) Le monde astral.

leur corps visible et d'y revenir à volonté également ; capables de voyager à distance avec la plus grande rapidité, de se transporter partout, et de rapporter le souvenir complet de leurs voyages. D'Assier en donne un cas typique, à la page 59 de son ouvrage (*L'Humanité posth.*).

Telle est la preuve que nous considérons comme irréfutable, comme complète et parfaite. Celui qui peut voyager ainsi librement dans son corps subtil, sait que le corps physique n'est qu'un véhicule adapté au monde physique et nécessaire à la vie sur ce monde ; il sait que la conscience ne cesse pas de fonctionner et que l'univers ne fait point place au néant quand le corps de chair est rejeté.

A ce moment de son évolution, l'homme peut, de plus, se servir à volonté de son véhicule astral et obtenir, sur le plan astral, par la raison et l'intuition d'abord, par l'expérience personnelle ensuite, la preuve d'un autre véhicule de conscience, — le corps mental. Plus haut encore, il obtient la certitude du corps causal, puis des corps plus élevés, et dès lors, il ne peut plus douter de l'enseignement des Aînés, de Ceux qui sont entrés dans l'évolution supérieure, dans les mondes divins. Il sait, au-dessus de toute possibilité de doute, que ce que l'homme ordinaire exprime si enfantinement de ces hauts problèmes et nomme l'Absolu et le Manifesté, Dieu et l'Univers, l'Ame et les corps, est une

vérité bien plus vivante qu'il ne l'imaginait ; il voit que ces mots sont des voiles épais cachant l'Etre suprême, ineffable, infini, dont les êtres manifestés sont des « aspects », illusoires facettes du divin Joyau (1).

Cet essai préliminaire achevé, nous allons passer au cœur du sujet.

(1) Il est d'autres preuves encore de l'existence du Corps causal, — le véhicule réincarnateur ; la principale est exposée au chapitre III, page 149. *On y montre que les* germes physiques n'expliquent qu'une portion minime de l'hérédité, et que la logique exige impérieusement l'existence d'un corps invisible, durable, capable de recueillir les germes qui conservent les qualités morales et intellectuelles de l'homme.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA RÉINCARNATION ET LA LOI MORALE

CHAPITRE II

LA RÉINCARNATION ET LA LOI MORALE

La Bonté, la Justice et la Toute-Puissance de Dieu sont les garants de la Providence (1).

Il est de toute impossibilité que le plus petit souffle d'injustice puisse jamais troubler l'Univers. Chaque fois que la Loi semble violée, chaque fois que la Justice paraît violentée, nous pouvons être sûrs que notre ignorance seule est en jeu, et qu'une connaissance plus profonde des lacis de l'évolution et des lignes d'action créées par le libre arbitre humain dissipera tôt ou tard notre erreur.

Pourtant, l'Univers tout entier apparaît comme l'incarnation de l'Injustice. Les astres naissants ébranlent les cieux de leurs combats titaniques et le vampirisme des plus grands crée les soleils, inaugurant ainsi l'égoïsme dès les commence-

(1) L'intelligence qui fait l'Evolution, la Justice qui la dirige, l'Amour qui l'anime.

ments. Sur la terre on n'entend partout qu'un cri de douleur, qu'un râle incessant d'agonie ; le sacrifice est partout, volontaire ou demandé, offert ou arraché. La loi du plus fort est l'universel tyran ; les minéraux sont l'aliment des végétaux, comme ceux-ci sont celui des animaux ; les géants des forêts font le vide autour d'eux, et sous leur ombre dévastatrice, le sol draîné, épuisé, ne peut nourrir que des herbes ou des arbustes sans importance ; dans le règne animal, c'est une continuelle guerre à mort, une destruction prodigieuse où les mieux armés dévorent sans pitié les faibles ou les sans défense. L'homme, lui, accumule tous les genres et tous les procédés de destruction, toutes les cruautés, toutes les barbaries : il tourmente la terre pour arracher l'or de ses entrailles, il mutile les forêts, il épuise l'universalité des végétaux par la culture intensive ; il harasse les animaux quand il ne peut utiliser de leur force musculaire, et les égorge, en plus, quand leur chair est comestible ; ses calculs les mieux combinés sont les auxiliaires de son insatiable égoïsme, et, par force ou par ruse, il écrase tout ce qui le gêne. Enfin, il n'est pas jusqu'aux Eléments, qui ne mêlent, par intervalles, leur voix terrible à ce concert de douleur et de désespérance, et l'on peut voir les ouragans, les inondations, les incendies, les tremblements de terre amasser en quelques heures des ruines

colossales sur lesquelles, le lendemain, un soleil calme et radieux projette ses impassibles rayons.

C'est ainsi qu'avant d'arriver au mal particulier, à l'apparente injustice individuelle, se dresse, au premier pas, le spectre menaçant du Mal universel, de l'Injustice universelle, et ce problème est si étroitement lié à notre étude, que nous ne pouvons nous empêcher de nous y arrêter quelques instants.

Pourquoi donc la douleur ?

Admettre, comme certains fatalistes sans instruction, que l'Univers a été créé d'un coup de baguette et que chaque planète, chaque règne, chaque être, sont condamnés, pour ainsi dire, à une cristallisation définitive dans l'état qu'il aurait plu à Dieu de leur fixer ; admettre que le minéral restera éternellement minéral, que le végétal reproduira incessamment les mêmes types, que l'animal sera définiment cloué à son instinct et à ses impulsions, sans l'espoir de développer un jour la mentalité élevée de ses bourreaux à forme humaine ; admettre que l'homme ne sera jamais qu'un homme, c'est-à-dire un être chez lequel les passions sont en

pleine activité, tandis que les vertus naissent à peine ; admettre qu'il n'est pas de but final, — la perfection, l'état divin, — pour couronner le labeur des êtres, c'est refuser de constater l'évolution, c'est nier le progrès qui se montre partout, c'est rabaisser la divine Justice au-dessous de la justice humaine : c'est blasphémer.

***

Il a été dit par des chrétiens irréfléchis, que Dieu aurait créé la souffrance humaine pour faire gagner le ciel à des êtres qui, sans elle, n'y auraient aucun droit. Parler ainsi, c'est représenter la Bonté suprême sous un côté bien mesquin et prêter à sa Justice une cruauté bien gratuite, et si l'on ajoute que cet absurde raisonnement n'explique ni la souffrance des animaux, qui eux n'ont pas droit au ciel, dit-on ! ni le fait (1) « qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus », ni celui que « hors de l'Eglise il n'y a pas de salut » bien que Dieu fasse naître depuis des âges des millions d'hommes dans des contrées que l'Evangile n'a point pénétrées, l'on s'étonnera que ceux qui s'arrogent le monopole de la Vérité, n'offrent, pour étayer leurs

(1) Heureusement ce n'est un fait que dans l'imagination de ceux que la foi aveugle.

prétentions, que des arguments d'un si ridicule infantilisme.

Mais c'est surtout le péché originel que l'on invoque comme cause de la souffrance.

L'absurdité de cette doctrine est si violente qu'elle a perdu toute créance chez les membres éclairés de la chrétienté. D'abord, elle n'explique pas la souffrance des animaux qui n'ont point participé à ce péché, et elle ne rend pas mieux compte de l'inégalité dans la distribution de la douleur chez l'homme. Ce péché étant le même pour tous, à la naissance (1), la punition devrait être chez tous de même sévérité et l'on ne devrait pas voir ces dispositions effrayantes que l'on constate dans l'état des enfants qui n'ont pas atteint l'âge de raison, c'est-à-dire, l'âge de la responsabilité. Cela frappait terriblement saint Augustin, qui consacra de longues méditations à cette énigme torturante :

« Lorsque j'en viens à considérer les souffrances des enfants, dit-il, je suis, croyez-le, dans une terrible perplexité. Je ne veux point parler seulement des peines qui leur sont infligées après cette vie, par la damnation éternelle, à laquelle ils sont nécessairement condamnés (1) s'ils ont quitté leur corps sans le sacrement du Christ, mais des peines que, dans

(1) Avant que les hommes aient péché individuellement, sur la terre.

(2) Les « limbes » n'avaient pas encore été introduits dans la doctrine pour en atténuer l'absurdité révoltante.

cette existence même, ils subissent sous nos yeux. Et si je voulais examiner ces souffrances, le temps me manquerait plutôt que les exemples : ils languissent dans les maladies, sont déchirés par la douleur, tourmentés par la faim et la soif, affaiblis dans leurs organes, privés de leurs sens, torturés parfois par des êtres immondes. Il faudrait démontrer comment ils peuvent subir justement de pareilles choses, alors qu'ils n'ont point péché encore. On ne peut dire qu'ils souffrent à l'insu de Dieu, ou que Dieu ne peut résister à leurs bourreaux, ni qu'il peut créer ou permettre lui-même des punitions injustes. Lorsque les hommes souffrent, nous disons qu'ils sont punis de leurs crimes ; mais ceci ne peut s'appliquer qu'aux adultes. Les enfants n'ayant en eux aucun péché pouvant mériter une punition si terrible, dites-moi ce qu'on peut répondre (1) » ?

L'on ne peut certes point répondre que le péché originel puisse expliquer ces inégalités de rétribution ; mais l'absurdité seule des conséquences qu'aurait eues un pareil péché ne devait-elle pas suffire à exclure cet argument de tout examen ? Quelle âme pourrait donc admettre que des innocents eussent à porter la peine d'un coupable ? La justice humaine, malgré

(1) « De origine animæ hominis », lettre 166 de saint-Augustin à saint-Jérôme. Cette citation ayant été mise en doute par quelques catholiques dans *Réincarnation, ses preuves*, etc., nous dirons qu'on peut la trouver dans le « Patrologiæ cursus completus » de Migne (1845), tome XXXII, page 727.

ses imperfections, envoie-t-elle au supplice les descendants des criminels ? Les milliards de rejetons du mythique Adam seraient-ils donc châtiés pour une faute à laquelle ils n'ont point participé ? Et ce châtiment, multiplié des milliards de fois sans raison, n'aurait-il jamais ému la conscience de l'Eglise ? Saint Augustin ne put se résoudre à accuser Dieu d'injustice, et pour ne point s'inscrire contre l'enseignement chrétien qui avait toute sa foi, il imagina sa fameuse théorie de la « génération » souvent appelée « traduction ».

Les hommes souffrent du péché originel, dit-il, Dieu ne serait pas juste de les en punir, s'ils n'y avaient point participé (1) ; ils y ont participé, en effet, car l'âme d'un homme n'a pas été créée directement, par Dieu, au moment de la naissance du corps ; elle est un rameau tiré de l'âme de son père, comme celle de ce dernier vient de celle de ses parents, et c'est ainsi qu'en remontant la chaîne généalogique, nous voyons que toutes les âmes sortent de celle du père commun de l'humanité, Adam (2).

(1) *De corruptione et gratiâ*, ch. VII, nº 19 ; *Cont. Jul. Pelag.*, livre IV, chap. III, nº 16., et *De Peccat. merit. et remiss.*, livre III, ch. IV, nº 7.

(2) « Omnes illæ unus homo fuerunt ». *De Peccat. merit. et remiss.*, liv. I, ch. X, nº 11.

Les théologiens glissent sur l'adhésion que saint Augustin a donnée à cette théorie et laissent entendre qu'il

Saint Augustin aima donc mieux nier la création des âmes et les faire pousser de l'âme d'Adam à travers la succession des véhicules progéniteurs humains, que de laisser Dieu chargé d'une accusation d'injustice. Nous n'avons pas à démontrer la fausseté de son hypothèse que l'Eglise a été obligée de condamner, sans la remplacer d'ailleurs par une théorie meilleure ; nous pouvons toutefois faire remarquer, que si les âmes humaines souffrent d'un péché auquel elles n'ont point participé individuellement et consciemment, — et c'est le cas puisque même en accordant que la traduction fût un fait, ces âmes n'existaient en Adam que potentiellement, à l'état de germes inconscients, non développés, lorsque fut commise la faute, — la punition n'en est pas moins arbitraire et révoltante. Saint Augustin crut justifier la Providence ; il n'arriva qu'à tromper sa raison et son sens de justice révolté ; mais il préféra se suggestionner jusqu'à croire en la réalité de son désir, que de s'inscrire contre l'Eglise.

Pour essayer de concilier la Justice divine avec l'injustice de la punition de tous pour la faute d'un seul, les théologiens ont dit aussi : Adam a péché, son péché s'est répandu sur sa race, mais Dieu a institué le baptême en envoyant son

abandonna son erreur vers la fin de sa vie, (*Dictionnaire de Théol.*, par l'abbé BERGER ; tome VIII, art. « Traduciens »).

fils, et les eaux du sacrement lavent les âmes du péché originel.

Réponse tout aussi enfantine que les précédentes. En effet, *il s'est écoulé*, d'après l'Eglise (1), environ *quatre* mille ans, du péché d'Adam à la venue du Rédempteur, et ce ne serait qu'à ce moment que les âmes des justes qui attendaient dans l'Au-delà la venue du Messie, seraient entrées en Paradis !

Ce délai ne serait-il donc pas à lui seul une injustice ? le baptême n'aurait-il pas dû être institué aussitôt après la faute ? n'aurait-il pas dû être mis à la portée de tous ? Ne voit-on pas, de plus, que, de nos jours même, deux mille ans après la venue du Christ, des millions d'êtres humains naissent et meurent sans avoir jamais ouï dire que ce sacrement existe. Cette partie de l'argumentation est trop puérile pour qu'il soit nécessaire de la poursuivre ; nous nous y arrêterons pourtant un instant encore pour montrer définitivement combien cette théorie est impuissante à expliquer le mal.

(1) *Disait* — jusqu'ici l'Eglise, vaudrait mieux. En effet les six jours bibliques ont été transformés, depuis que la géologie en a montré l'absurdité, en périodes dont la durée peut varier avec le désir du spéculateur : l'Eglise a renoncé à la préciser, et l'époque de la création d'Adam cesse d'être l'une des revendications chrétiennes : « C'est à la science qu'il appartient de fixer la date de l'apparition de l'homme », a dit le père Hirn à Saint-Sulpice, et l'abbé Bourgeois fait remonter, avec raison, l'homme à la période tertiaire.

Avant d'enseigner les « Limbes », l'Eglise acceptait la damnation des enfants morts sans baptême : nous venons de le constater dans saint Augustin (1). Le grand Bossuet, par un aveuglement inconcevable, l'accepta également, et, triste à dire, sa raison n'eût pas, comme chez saint Augustin, besoin de se donner une explication qui justifiât la Providence. Il repoussa la « traduction », et ne trouva rien pour voiler le blasphème.

Voici, à ce sujet, le résumé, — mais un résumé fidèle dans sa teneur et dans son esprit, — de sa lettre au pape Innocent XII (2).

La damnation des enfants morts sans baptême est de foi constante dans l'Eglise. Ils sont coupables, parce qu'ils naissent sous le courroux de Dieu et dans la puissance des Ténèbres. Enfants de la colère par leur nature, objets de haine et d'aversion, précipités dans les Enfers avec les autres damnés, ils y

(1) Lire, aussi, à ce sujet, sa lettre à Sixte, avant que celui-ci ne fût pape. Chap. VII, n° 31, et chap. VI, n° 27.

(2) Célestin Sfondrate, abbé de Saint-Gall (Suisse), puis cardinal, avait publié un livre où il exposait des vues très libérales sur la question des enfants morts sans baptême. Cinq évêques français protestèrent contre lui, et l'un d'eux, Bossuet, fut chargé de rédiger la lettre de protestation et de l'adresser au Souverain Pontife. Comme cette citation a été, elle aussi, mise en doute par quelques chrétiens, dans notre précédent livre, nous donnons ici les indications voulues pour le trouver facilement : voir les *Œuvres complètes* de BOSSUET, Paris, 1846, Gaume frères. Art. : *Sfondrate* (*Célestin*), tome IX, page 9 et suivantes.

resteront éternellement sous l'horrible vengeance du Démon.

Ainsi l'ont décidé le docte Denis Pétau, l'éminentissisme Bellarmin, le concile de Lyon, le concile de Florence et celui de Trente ; car ces choses ne se décident point par des considérations tout humaines, mais par l'autorité de l'Ecriture et de la tradition.

Une pareille dialectique fait véritablement douter de la raison (1) et rappelle singulièrement l'esprit qui inspirait les tribunaux de la Sainte Inquisition. Où voit-on, dans la Nature, une pareille disproportion entre la cause et l'effet, entre la faute et le châtiment ! La voix de la conscience a-t-elle jamais justifié de semblables arguments ! Ces lignes nous paraissent ternir à jamais la gloire de celui qu'un enthousiasme sincère mais trop hâté, peut-être, a nommé l' *« Aigle de Meaux »*. *Pour* être roi des airs, il faut pouvoir s'élever à ces hauteurs sereines où l'œil, sans préjugés, embrasse un horizon immense et juge avec la sûreté que donne une sagesse pénétrante et un amour profond.

Nous ne parlerons enfin de la théorie des « limbes » que pour mémoire, car si les enfants

(1) Que ceux qui ont besoin de l'autorité des Livres sacrés, lisent *Isaïe*, ch. LVII, 16 ; ils y verront ces paroles : « Je ne punirai pas éternellement, et mes rigueurs ne dureront pas toujours, parce que les esprits sont sortis de moi et que j'ai créé les âmes ».

morts sans baptême étaient condamnés à vivre, même sans souffrance, dans un lieu où ils seraient éternellement exclus du bonheur qui résulte de le communion avec Dieu, leur supplice pour être moins grand, n'en serait pas moins une effroyable injustice infligée à des innocents.

Le Christianisme officiel (1) reste donc impuissant à expliquer la douleur. Voyons ce que nous ont enseigné les philosophies et les religions du passé, ce qu'ont adopté les plus grands des *philosophes modernes*, et *qu'ont si merveilleusement* résumé les Instructeurs théosophiques.

*
* *

Le problème de la Souffrance fait corps avec celui de la Vie, c'est-à-dire, avec celui de l'Evolution générale. Le but des univers successifs c'est la création de milliards de centres de conscience à l'état germinal (*âmes*), et la transformation de ces germes en divinités semblables à leur père : Dieu. C'est la mutiplication divine créant, en Dieu, des « dieux » sans nombre.

Pour produire des germes divins, il faut que l'Unité homogène limite son immensité, et crée dans son sein la diversité de la matière, la di-

(1) Nous disons « officiel » parce que le Christianisme « du Christ » n'était point celui-là.

versité des formes. Cela ne peut être obtenu que par la création de la « multiplicité » et par la « limitation » de ce qu'on pourrait appeler une portion de la Divinité. Or, limitation signifie imperfection, — imperfection générale et individuelle, — c'est-à-dire souffrance ; et multiplicité veut dire diversité des besoins et des intérêts, soumission obligatoire à la loi générale, c'est-à-dire, souffrance encore. Pour que les germes divins évoluent, il faut que leurs potentialités soient éveillées par le milieu, autrement dit par l'action des « contraires » (1), et que la sensation naisse ; or, l'action des contraires sur la sensation est aussi une cause de douleurs. Tels sont les points à esquisser.

En dehors de l'Etre inconnu (2), rien ne peut *être*. Tout est en Lui, tout est Lui ; les mondes, le temps et l'espace sont les « aspects » qu'Il prend *périodiquement* (3) ; *c'est* pourquoi l'on a dit que l'Univers est une illusion, — ce qui peut s'exprimer d'une façon plus claire en disant que c'est une illusion de croire que ce qui existe n'est pas une forme de l'activité divine, un « aspect » de Dieu.

Pour que quelque chose existe, ou, pour mieux dire, pour que des aspects de « Dieu » appa-

(1) Ceci va être expliqué de suite.

(2) Mais qui sera connu à la fin de l'Evolution.

(3) Le mouvement de « création » et celui d' « absortion », ce que le symbolisme indou a nommé l'Expir et l'Inspir de Brahmâ.

raissent, il faut qu'en lui, se manifeste un mode d'être (1) spécial qui provoque ce que nous nommons la multiplicité.

Pour que la multiplicité (2) naisse, il faut que des différences se produisent dans l'Unité : ces différences, dans l'univers actuel, sont les « paires d'opposés », — les contraires. Ces contraires sont partout.

La matière (3) est le point d'appui de la force (4), et sans point d'appui, nulle force ne peut se manifester ; *il n'y a pas de chaleur sans froid*, et quand l'été est dans l'hémisphère nord, l'hiver règne dans l'hémisphère sud. Pas de mouvement qui ne s'appuie sur un repos, pas de lumière sans ombre, pas de plaisir sans la faculté de la douleur, pas de liberté qui ne s'exerce sur une nécessité, pas de bien qui n'indique un mal.

En voici quelques exemples pris à la nature. Le courant électrique est *doublement polarisé* en un courant *positif* et un courant *négatif*. Même fait pour l'aimant; on peut briser cent fois un barreau, l'on aura créé cent petits aimants possédant chacun leur côté positif et leur côté négatif : on n'aura pas détruit la « dualité », les opposés.

(1) Un mode « de son activité » — dirait-on, en langage courant.
(2) La création.
(3) Un nom pour l'un des « aspects » de Dieu.
(4) Un autre « aspect divin ».

Semblable à l'aimant, le spectre solaire forme deux séries, séparées par un point neutre : la série bleue et la série rouge, unies par le violet (1).

	Violet	
indigo		jaune
bleu		orangé
vert		rouge.

Les termes des deux séries sont respectivement complémentaires ; le violet domine les deux groupes d'opposés et forme un membre visible de l'axe formé par les couleurs qu'on pourrait appeler neutres.

La dualité se montre de toutes façons, sous toutes les formes.

Symboliquement, l'on peut dire, avec l'Indouïsme, que l'Univers commence et finit par deux *mouvements opposés* ; *émanation* de *Brahmâ* (2), il naît quand la poitrine de Dieu produit l'Expir céleste ; il meurt *réabsorbé*, quand l'Inspir universel se produit. Ces mouvements produisent l'attraction et la répulsion, l'agrégation et la dissolution que l'on trouve partout. C'est l'attraction d'un « centre de

(1) Après le violet et le rouge, s'étend tout un autre spectre invisible pour l'œil humain, de sorte que c'est parce que le violet se trouve au commencement de notre spectre connu, que l'on pourrait croire qu'il n'en est pas le point neutre.

(2) Dieu sous son aspect de *Créateur*.

forces » (1) qui permet autour de lui la condensation atomique qui lui fait l'enveloppe dont il est l'âme ; quand son cycle d'activité finit, l'attraction fait place à la répulsion, l'enveloppe est détruite par le retour de ses éléments constitutifs au milieu d'où ils furent tirés, et l'âme est libérée jusqu'à un futur cycle d'activité.

Il n'est pas jusqu'au rythme de la respiration pulmonaire, la systole (2) et la diastole (3) cardiaques, le flux et le reflux de la mer qui, comme le jour et la nuit, la veille et le sommeil, l'été et l'hiver, la vie et la mort, ne soient des produits de la loi des contraires qui régit la création.

Ces « opposés » sont l'essence même de la vie cosmique, les deux piliers de l'équilibre universel ; ils ont été représentés, dans le temple symbolique de Salomon (4), par Jakin et Boas, la colonne blanche et la colonne noire ; ce sont aussi les triangles enlacés du « Sceau de Salomon » (5), les deux Vieillards de la Kabale, — le macroprosope dont l'image renversée forme le microprosope, —le Jéhovah blanc et le Jéhovah noir ; c'est Eros et Antéros, les serpents du Caducée de Mercure, les deux Sphinx du char d'Osiris, Adam et Eve, Caïn et Abel, Jacob et Esaü, le

(1) Le mystérieux centre « laya » (*neutre*) de la théosophie.
(2) Contraction.
(3) Dilatation.
(4) L'Univers, ici.
(5) L'étoile à six branches.

« Yang » et le « Yin » chinois, la coupe et le bâton du Tarot, l'homme et la femme. Toutes ces images représentent la même loi.

La multiplicité, fruit des contraires, apparaît dans les formes qui naissent dans l'Etre homogène, infini ; son but, c'est le but de la création : la production, dans l'Etre infini, de centres qui se développent par l'évolution et deviennent finalement des dieux en Dieu. Ces centres ou « âmes », ces points dans le Point suprême, sont d'essence divine, mais ils ne participent point encore à la perfection « manifestée » par Dieu ; ils sont tous des « centres », car Dieu est une sphère dont le centre est partout et la surface nulle part, mais ils n'ont pas développé la conscience qui est en eux à l'état potentiel ; semblables à des fragments d'osier qui reproduisent l'arbre paternel, ces points, vraies parcelles de Dieu, peuvent germer, grandir, devenir des « mois », des êtres soi-conscients, intelligents et doués de volonté, puis des dieux ayant développé les potentialités totales du Tout, par leur emprisonnement répété dans la série des formes qui constituent les règnes visibles et invisibles de la nature.

Toute forme (1) reflète en elle un de ces points de la Divinité. Ce point est sa Monade, son centre de conscience, son âme (2) ; il est la cause qui

(1) Tout agrégat de substance-force.

(2) Ces termes sont synonymes.

s'exprime comme qualités à travers les enveloppes, et celles-ci lui donnent, pendant un certain temps, l'illusion de la séparativité (1) : telle une bulle d'air encapsulée dans une pellicule de savon, acquiert momentanément une individualité factice et paraît distincte de l'atmosphère dont elle fait partie aussi longtemps que persiste son enveloppe illusoire.

C'est ainsi que les hommes s'imaginent être séparés les uns des autres, alors que leur âme n'est qu'une goutte de l'Océan divin, enfouie pour un instant dans un corps périssable.

Les « contraires » sont l'enclume et le marteau qui élaborent les âmes par la production de ce que l'on pourrait appeler la sensation en général, et la sensation est une cause féconde de souffrance chaque fois que les véhicules de conscience reçoivent des vibrations dépassant trop leur fondamentale de sensation. Mais sans la sensation, — et partant sans la souffrance, — le corps ne saurait ni marcher (2), ni voir, ni entendre, ni témoigner des troubles portés en lui ; il n'existerait aucun rapport possible entre l'Univers et le « moi », entre le Tout et les parties, entre les corps et les âmes ; il n'y aurait

(1) L'âme se croit distincte du Tout, parce qu'elle subit l'illusion engendrée par son corps.

(2) La marche est impossible, sans le secours des yeux, aux malades qui sont frappés d'anesthésie plantaire.

pas de conscience (1), puisque aucune vibration de l'extérieur n'aurait d'écho dans les « centres » de vie incarnés ; il n'y aurait pas de connaissance possible ; l'homme serait comme dans le néant, et son corps pourrait être écrasé à chaque seconde par les forces de la Nature sans qu'il s'en doutât.

Mais ces nécessités matérielles ne sont point les seules à exiger la sensation ; sans elle, le but (2) capital de l'évolution, — le développement des « mois », — serait impossible. Pour en donner un exemple pris dans le domaine de la sensation physique, il nous suffira de rappeler un souvenir d'enfance bien connu.

Tous ceux qui ont passé par le collège savent combien lourde et fétide est l'atmosphère d'un dortoir, le matin d'une nuit d'hiver, lorsque, durant des heures, cinquante poitrines ont respiré mille fois un air non renouvelé. Qui, parmi eux, pourtant, s'en est douté avant d'être sorti pendant quelques minutes, et être entré de nouveau ? Il a fallu le « contraire » de l'air pur extérieur, pour faire connaître l'état de l'atmosphère intérieure. Le contraste a produit la sensation, — cette impression nauséeuse et suffocante d'un air méphitique ; la souffrance (3) a généré la

(1) De sentiment, ou sensation d'*être*.

(2) L'*un* des buts capitaux de l'évolution, du moins.

(3) Le plaisir, comme toute autre forme de la sensation, produit, quoique avec moins d'énergie peut-être, les mêmes résultats.

connaissance de l'air vicié ; sous son choc, le « centre de conscience » s'est senti un « moi » distinct du milieu ambiant et sa soi-conscience » en a été augmentée d'un degré.

La sensibilité qu'on pourrait appeler passionnelle, — le désir, l'émotion, l'impulsion, — est, comme la sensation physique, un autre facteur indispensable de l'évolution ; elle est l'élément spécial du développement du règne animal et de la portion arriérée du règne humain.

Les âmes jeunes de l'humanité doivent prendre les leçons relativement simples de la sensation, du désir et de la passion, avant de commencer l'étude beaucoup plus compliquée de la mentalité ; sans le désir, une foule de besoins ne pourraient se manifester, des fonctions sans nombre resteraient inactives ; le corps ne se nourrirait pas et mourrait, sans la faim ; le danger ne serait pas fui, sans l'instinct de la conversation ; il n'y aurait pas de propagation de l'espèce. Cette vie de sensation est pourtant la source de bien des maux ; le désir et la passion, chez les humains, créent une misère terrible, remplissent les prisons, les hôpitaux, et sont à la racine de toutes les douleurs morales.

A son tour, l'intelligence, — cette sensation caractéristique de l'état humain, — est à la fois une nécessité indispensable, et la source la plus féconde des maux, tant qu'elle n'a pas donné la main à la « divinité » intime qui, du fond du

cœur de l'homme, lui tend les bras. Puissant levier du progrès, elle pourrait réaliser un paradis sur la terre, tandis qu'elle est l'arme dont l'égoïsme du fort se sert pour écraser les faibles, arme terrible qui crée ou intensifie tous les maux sous lesquels se débattent les peuples ; quand elle sera devenue l'instrument d'une humanité régénérée, c'est-à-dire, compassionnée, aimante et dévouée, il n'y aura plus de question sociale, et le vieil instrument de torture sera devenu un gage du bonheur général.

Il n'est pas jusqu'à la sensibilité spirituelle qui ne soit une cause de souffrance pour les quelques âmes nobles qui l'ont développée, car si profonde est la joie d'aimer, de se donner, profonde est la douleur d'assister au drame sanglant de la vie, à cette lutte fratricide où la passion frappe sans trêve, tandis que l'illusion et l'ignorance rendent les coups plus terribles parce qu'elles infiltrent dans les plaies le poison de la révolte ou de la désespérance.

L'action de la multiplicité et de ses créateurs les « contraires », engendre d'autres causes encore de souffrance. Chaque être vit, à la fois, pour les autres et à leurs dépens. Ainsi, il y a nécessité, pour les corps physiques, de remplacer par la nourriture, les particules que le fonctionnement vital leur fait perdre. Le règne végétal prend ses éléments dans le règne minéral et sert de nourriture à une grande partie du règne

animal ; jusqu'ici, la douleur physique ne se montre pas, mais il y a arrêt momentané d'évolution pour l'essence animique qui représente l'individu dans le végétal détruit. Une partie du règne animal se nourrit aux dépens de ses membres, et l'homme prélève sur ce règne un très lourd tribut : l'arrêt d'évolution des sacrifiés est, ici, d'une importance d'autant plus grande que leur stade évolutif est plus élevé, et l'existence d'un système nerveux fait apparaître la douleur, *douleur que certaines influences* (1) diminuent ou suppriment d'ordinaire quand elle est causée par la destructivité animale, mais qui peut devenir intense quand c'est l'homme qui est le sacrificateur.

Il y a aussi, parmi les causes de douleur provenant de la multiplicité, l'action physique, morale et mentale exercée par la solidarité des êtres. En échangeant avec ceux qui viennent à notre contact les produits d'excrétion qui s'échappent de nos corps invisibles et visibles, nous donnons la santé ou la maladie. Chacun, par exemple, connaît les terribles effets des facultés intellectuelles et morales, quand elles sont délétères ; la contagion physique, malgré les tourments qu'elle inflige, est bien redoutable que la contagion mo-

(1) Effet magnétique, émotion. Tous les voyageurs qui ont échappé à l'attaque des fauves, signalent cet effet d'inhibition qui se traduit par l'absence de peur et de douleur au moment où se produit l'attaque.

rale. Les qualités spirituelles seules ne sont pas des ferments de mal, et n'ont pas le double tranchant que nous rencontrons partout, — c'est qu'elles appartiennent au plan de l'Unité ; il n'en est pas moins vrai que, si la présence d'une âme hautement développée est une aide pour les âmes plus jeunes qui sont à sa portée, ses vibrations puissantes peuvent, à certains points de vue, fatiguer le faible rayonnement de ceux qui sont encore au bas de la montagne de l'évolution, — c'est l'une des multiples raisons qui ont fait dire qu'il est dangereux d'entrer, avant l'heure, dans le « cercle des ascètes ».

Mais la plus puissante des causes de douleur dues à la multiplicité, c'est l'ignorance et la volonté des êtres arrivés au degré humain. L'homme peut employer ses facultés mentales pour le bien ou le mal, et tant qu'il ne sait pas définitivement qu'il est le frère de tous les êtres, c'est-à-dire, tant que ses facultés divines n'ont pas été développées et que l'amour et l'esprit de sacrifice n'ont pas pris possession de son cœur, il reste l'égoïste terrible, plus redoutable que le criminel qu'une explosion passagère de passion a dominé, car il agit froidement, il dévie ou esquive la loi humaine, il domine, écrase. Cet homme est dans l'âge ingrat ; il n'a plus l'inoffensivité de l'enfance, et il n'a pas acquis encore la sagesse de l'âge avancé. Notre race occidentale en est à cette phase critique, les re-

vendications menaçantes de ceux qui souffrent en sont un témoin significatif. Et ici encore, comme dans ce qui précède, Dieu ne saurait faire autrement ; il pourrait créer des corps obéissant aveuglément à sa loi, des automates, mais il lui serait impossible de faire évoluer des germes divins en « dieux » sans les faire passer par l'école de l'évolution qui leur apprend le « moi » d'abord, la racine de tous les égoïsmes, puis le savoir par l'ignorance, la liberté par la nécessité, *le bien par le mal, le parfait par l'imparfait.*

Il est bon d'ajouter ici, en attendant de le montrer plus clairement un peu plus loin, que si l'égoïsme humain paraît s'exercer librement et frapper en maître autour de nous, la Loi divine ne permet jamais que l'innocence puisse souffrir de l'erreur des âmes en évolution ; elle ne laisse frapper que les coupables, — *que leurs fautes* soient connues ou inconnues, de la vie présente ou des vies passées.

Voilà, brièvement condensée, la cause de la douleur générale dans l'évolution ; dans ce qui va suivre, nous montrerons les causes de l'inégalité dans la distribution de cette douleur.

Le Problème de l'Inégalité des conditions.

Mais, si la souffrance en général est fille de la Nécessité (1), il semble qu'on devrait la voir frapper uniformément, régulièrement et sans partialité, tous les êtres sans distinction. Au contraire, à chaque instant, elle perd son caractère d'impersonnalité ; elle respecte de grands coupables, tandis qu'elle frappe sans raison visible, comme une folle, sur les individus les plus innocents ; des âmes nobles naissent dans des familles de criminels ; des criminels ont des pères d'une sainte respectabilité ; il y a des parricides et des frères ennemis ; des millionnaires *trépassent d'indigestion à côté de* meurt-de-faim ; des géants se dressent à côté de pygmées ; des êtres sains et bien conformés se rencontrent auprès d'êtres estropiés ou minés par d'affreuses maladies ; des Apollons font contraste à des Quasimodos ; des génies brillent en face d'idiots ; il y a des morts-nés, des aveugles et des sourds-muets de naissance ; des races outrageusement différentes peuplent la terre, — d'un côté des

(1) Puisqu'elle est fille de la multiplicité et de la limitation de l'Infini, sans lesquelles l'Univers n'existerait pas.

[redacted] affreux, inintelligents et cannibales, de l'autre, l'orgueilleuse, belle, intelligente, mais égoïste et cruelle race blanche. Et si l'on se place au point de vue moral, qui peut expliquer les tendances congénitales au crime, les vicieux de naissance, les méchants par nature, les passions indomptables ? Pourquoi la prévoyance manque-t-elle à tant d'hommes qui sont ainsi voués à une misère perpétuelle ? Pourquoi des excès d'intelligence qui ne servent, d'ordinaire, *qu'à l'exploitation de l'inintelligence ?* Mais pourquoi insister ? On n'a qu'à regarder autour de soi et voir dans les hôpitaux, les prisons, les asiles de nuit, les palais et les mansardes ; partout la souffrance a élu domicile, partout l'injustice semble avoir arboré son pavillon. N'est-il donc pas de réponse à cette effrayante accusation contre la Divinité ? Et l'homme doit-il resté atterré, tête baissée, découragé comme après une catastrophe irréparable ?

Tout cela, d'après l'Eglise, est l'œuvre de l'âme que Dieu donne, à la naissance des hommes, — âme bonne ou mauvaise, sage ou stupide, qui se damne ou se sauve selon que sa volonté peut ou ne peut pas dominer ses passions, selon que son intelligence sait ou ne sait pas trouver la route du ciel, selon que la grâce ou le rejet la prédestinent au ciel ou à l'enfer.

Nous demanderons, d'abord, si ce n'est point une profanation que de representer Dieu guet-

tant les conceptions pour créer des âmes si injustement douées, des âmes dont les unes, — la plupart, — n'entendront jamais la parole évangélique et ne pourront, par suite, être sauvées, et dont les autres, — un assez grand nombre, — sont destinées à animer des corps de cannibales ou de sauvages dépourvus de sens moral ! Si ce n'est point un sacrilège que de faire ainsi de la Divinité qui est Sagesse et Amour une espèce de complice des adultères, des violateurs et des impudiques, ou le jouet des affronts des malthusiens ! Inconscients blasphémateurs ceux qui voudraient imposer ces fruits de la mer morte comme rayons de la Lumière !

*
* *

Il est aussi une *théorie* souvent présentée de nos jours, dans certains milieux, et dont nous devons dire quelques mots, car bien *qu'elle* ne contienne qu'une parcelle de vérité, et qu'elle ne puisse, par conséquent, résister à un examen attentif, elle a séduit plus d'un esprit de valeur. Les inégalités de la souffrance, a-t-on dit, proviennent des inégalités des conditions sociales. Intelligence, moralité, volonté, toutes les facultés humaines se développent plus ou moins selon le milieu ; les hommes naissent égaux ; ils deviennent inégaux sous l'influence des milieux ;

donnez à tous les mêmes soins, ils resteront égaux, et s'ils restent égaux, semble-t-on vouloir ajouter, le mal disparaîtra de la terre.

C'est faux.

L'inégalité de la souffrance ne provient pas de l'inégalité des conditions. Plus d'un pauvre habitant des champs jouit d'une paix, d'un bonheur que lui envieraient bien des privilégiés de la fortune ou de la naissance ; la maladie élit domicile partout, en bas comme en haut ; la douleur morale est l'apanage plus spécial des classes dites supérieures ; et, si la misère et l'obscurité rendent certaines peines particulièrement aiguës, la richesse et le rang jouent le même rôle pour d'autres afflictions : tout s'équilibre par son revers de médaille. Bien plus, l'inégalité des conditions est un des facteurs fondamentaux de l'équilibre social, sans elle, bien des fonctions urgentes, indispensables, seraient délaissées ; de nombreux besoins généraux resteraient sans satisfaction ; les œuvres de service qui, dans une humanité encore imparfaite, et par conséquent égoïste, ne sont accomplies que par l'appât de la rétribution, ne s'effectueraient point ; chaque homme devrait pourvoir à tous ses besoins ; nul ne pourrait trouver le temps de s'instruire ou de s'adonner tout entier à ces spécialités diverses qui, sans la présence en elles de l'intérêt personnel, rendraient la vie générale infiniment meilleure et le progrès très rapide. Les partisans

de la théorie que nous avons exposée, comptent sur la diversité des goûts, pour remplir la diversité des fonctions nécessaires à la vie sociale; c'est encore une illusion. Les fonctions inférieures, pénibles ou difficultueuses manqueront toujours de bras, tandis que les fonctions faciles ou honorifiques seront sans cesse encombrées. Croire le contraire, ce serait refuser de voir l'imperfection actuelle des hommes; ce serait les croire des êtres élevés et bons, prêts au sacrifice, ne demandant qu'à concourir au bonheur général, sans jeter un regard sur leurs préférences personnelles; ce serait voir en l'humanité actuelle, l'humanité du futur, celle où les individus auront atteint une perfection suffisante pour qu'il n'existe parmi eux ni paresseux, ni méchants, ni inintelligents, où chacun se reconnaîtra le frère et l'aide de tous, où chacun vivra pour tous et tous vivront pour chacun. Ah! Combien nous la désirons de toutes nos forces, combien nous l'appelons de tous nos vœux cette époque, lointaine, hélas! où nous aurons grandi, et où la lutte fratricide dans laquelle nous nous épuisons aujourd'hui, aura fait place à la paix définitive qui vient de l'amour supérieur, spirituel, universel; nous l'attendons avec anxiété, et, comme des voyageurs égarés dans la nuit, nous fixons nos yeux vers les horizons obscurs pour y surprendre les premiers signes avant-coureurs de l'aurore; et nous sa-

luons avec gratitude et avec joie tous ceux qui croient à cet avenir béni et qui s'efforcent d'en hâter l'avènement, tous ceux qui tendent sincèrement et impersonnellement vers l'Unité sociale à laquelle le cœur aspire, tous ceux surtout qui veulent arriver par l'évolution continue et progressive qui s'appuie sur l'amélioration physique, morale, mentale et spirituelle des hommes, — car, ceux-là ont saisi le secret de la Nature. L'évolution, en effet, nous montre que plus les âmes grandissent, plus elles approchent de la perfection à laquelle le progrès les destine, — et le bonheur n'existe que dans la perfection.

Mais revenons sur d'autres points du sujet.

Les hommes naissent égaux, dit-on.

Un simple coup d'œil sur les différences dans les qualités morales et intellectuelles des races et des individus, sur celles qui existent entre les jeunes enfants, sur celles même des instincts des bébés à la mamelle suffit pour prouver le contraire.

Il est des sauvages chez lesquels on ne peut découvrir de traces du sens moral. Ch. Darwin raconte quelque part un fait signalé par Mme A. Besant et que nous avons donné dans notre brochure « *La Théosophie en quelques chapitres* » (1). Un missionnaire anglais reprochait

(1) Page 18.

à un Tasmanien d'avoir tué sa femme pour la manger. Le reproche éveilla, dans cet intellect rudimentaire, une tout autre idée que celle d'un crime ; l'anthropophage pensa que le missionnaire s'imaginait que la chair humaine était d'une saveur désagréable, aussi répondit-il : « Mais elle était très bonne ! »

Est-il possible d'attribuer à la seule influence du milieu une si profonde misère morale ?

Bien des mères ont pu apprendre que les âmes ne sont pas égales, autrement dit, sont d'âges différents, — en trouvant dans deux êtres créés dans les mêmes conditions, dans deux jumeaux, par exemple, des qualités et des tendances diamétralement opposées.

Parmi les pédagogues, qui n'a constaté le même fait parmi les élèves qu'il a eus en charge ? Mme Annie Besant dit que, parmi les 80.000 enfants qui formaient son lot dans son inspection des écoles de Londres, elle trouvait souvent, à côté de bons petits êtres pleins de douceur et d'affection, de vrais criminels-nés, de petits monstres en bouton dont la malignité passionnelle semblait sourdre partout en eux, et qui n'attendaient que l'âge et une occasion pour se manifester comme des démons hnmains.

A un autre point de vue, ne rencontre-t-on pas, à chaque instant, dans les centres d'instruction, des élèves qui, sans raison qui l'explique, n'ont d'aptitude que pour une seule

branche de l'enseignement? Ils brillent sur ce point, et restent fermés à tout le reste.

Et pour présenter un dernier exemple, les enfants prodiges ne sont-ils point là pour prouver que les hommes ne naissent pas égaux? Young, qui découvrit les ondulations de la lumière, lisait, à l'âge de deux ans, avec une rapidité remarquable et, à l'âge de huit ans, connaissait six langues à fond (1).

Sir W. R. Hamilton apprenait l'hébreu dès sa troisième année, le connaissait parfaitement quatre ans plus tard, et possédait, à treize ans, treize langues (2).

Gauss, de Brunswick, — le plus grand mathématicien d'Europe, d'après Laplace, — résolvait des problèmes d'arithmétique, alors qu'il n'avait que trois ans.

Non, les hommes ne naissent pas égaux. Le milieu ne fait pas davantage leurs inégalités; il favorise ou entrave le développement des qualités, mais il ne les crée point; pourtant son action a suffisamment d'importance pour que nous lui accordions un instant d'examen encore.

La solidarité la plus étroite nous lie, — que nous en soyons conscients ou non, que nous le voulions ou non. Tout absorbe et rejette, tout inspire et expire, et cet échange universel, s'il

(1) *Vie de Th. Young*, par G. Peacock (cité p. 307. dans *Ancient Wisdom*).

(2) *Ibid.*

est parfois mauvais, n'en est pas moins un puissant facteur dans l'évolution. L'atome de carbone, quand il est entré dans les combinaisons du corps humain, est doué d'un pouvoir de groupement beaucoup plus élevé que celui qui vient de quitter pour la première fois la masse minérale de sa minière ; pour obtenir ses facultés nouvelles, cet atome a dû passer par des millions de molécules végétales animales et humaines. Les animaux soumis au contact de l'homme, se mentalisent à un degré parfois incroyable, par suite de la nourriture intellectuelle que leur fournissent nos pensées. L'homme qui vit seul est, toutes choses égales d'ailleurs, moins fort physiquement, moralement et mentalement que celui qui vit dans un milieu social important; c'est pour cela que la mentalité se développe beaucoup plus rapidement dans les grands centres qu'à la campagne. Et ce qui est vrai des bonnes qualités l'est aussi, malheureusement, des qualités mauvaises.

Le milieu a donc une influence indéniable, et il est vrai de dire que les conditions sociales dans lesquelles naissent les individus, favorisent ou entravent le développement de leurs facultés. Mais là se borne son action : il intensifie les inégalités ; il ne les crée pas.

*
* *

L'inégalité des conditions provient, avant tout, de la continuité de ce que l'on pourrait appeler la création. Incessamment des atomes se forment dans le sein de la Vierge Mère (1), par la force du tourbillon divin aperçu par les voyants dans leurs extases et que la théosophie nomme le *Grand Souffle ; incessamment* ces atomes entrent dans des organismes multiples ; incessamment le plan de l'Evolution se réalise et se poursuit, — des êtres achevant, d'autres commençant le grand Pèlerinage. C'est l'existence de ce circuit qui crée et maintient complète la hiérarchie des êtres, qui fait et perpétue les règnes connus et inconnus de la Nature ; les âmes montent lentement d'un règne à l'autre, tandis que les places qu'elles quittent sont occupées par des nouveaux-venus, par des âmes cadettes.

La deuxième cause des inégalités humaines, c'est la différence des efforts et des actes accomplis par la volonté des êtres arrivés à un certain degré. Cette volonté, dès qu'elle est guidée par l'intelligence et le sens moral, hâte ou retarde l'évolution individuelle, la rend facile quand elle agit d'accord avec la Loi divine, — en faisant ce

(1) La matière primordiale qui n'est entrée encore dans aucune combinaison, qui n'est pas différenciée.

qu'on appelle le « bien », — ou la trouble par la douleur, quand elle s'oppose à elle, — en faisant le « mal ». En modifiant les courants de la Loi, l'Ame engendre des forces bénéficientes ou sataniques qui, après avoir ondulé dans l'univers jusqu'à la barrière que la Loi y a placée, reviennent à leur point de départ, — l'homme; l'on comprend, dès lors, que les plateaux de la balance des individus deviennent inégalement chargés. Ces résultats de la volonté influencent notablement la vie pendant laquelle ils ont pris naissance; ils sont conservés à l'état latent après la mort, et ils se représentent dans les futurs retours à la terre.

Et c'est ainsi que les hommes naissent chargés des résultats de leur passé, et possesseurs des facultés qu'ils ont développées au cours de leur évolution. Ceux que les difficultés de la vie ont rendus jadis énergiques, reviennent à l'existence terrestre avec cette force que le monde admire : c'est le courage ou la persévérance, c'est le calme patient ou la violence qui s'emporte, — selon l'aspect de l'énergie développée. D'autres, au contraire, naissent sans force : leurs vies précédentes ont été trop faciles. Il est des hommes nés philosophes, nés mathématiciens, nés artistes ou savants, comme il est des saints et des criminels dès le berceau.

L'on a fait à la doctrine des Renaissances des objections tenant à ce que les contradicteurs

n'ayant regardé qu'un côté de la vie individuelle, n'ont pu s'expliquer d'apparentes anomalies, — celle en particulier que l'effet ne suit pas aussitôt la cause. En effet, toute force émergeant d'un centre de volonté (1) décrit comme une ellipse qui chemine dans un lacis d'autres ellipses générées par des milliers d'autres centres d'énergie, et subit une accélération ou un retard dans sa course, selon la direction et la nature des forces avec lesquelles elle prend contact. Voilà pourquoi certains actes reçoivent leur récompense ou leur punition presque immédiatement. La foule dit alors : « C'est le doigt de Dieu » ! Dans d'autres cas, au contraire, — et ce sont les plus nombreux, — la réaction est différée ; l'homme de bien qui s'est sacrifié durant toute une existence, semble ne recevoir en échange que l'infortune et la douleur, alors qu'à ses côtés le criminel prospère à souhaits. L'ignorant dit alors : « Il n'y a pas de Dieu, parce qu'il n'y a pas de justice ».

Erreur ! La Justice est inéluctable, quoique, dans l'intérêt des êtres en évolution, elle puisse permettre aux forces ambiantes de précipiter ou de ralentir sa marche. Rien ne se perd ; les causes qui n'ont pas fructifié, se conservent à l'état potentiel, et comme le grain de blé récolté il y a des milliers d'années, se développent dès

(1) Une âme.

qu'un sol favorable leur est offert. Les dettes non payées restent inscrites, après le rejet des enveloppes périssables, et se présentent à une échéance future, souvent dans la vie suivante ; celle-ci peut ne point épuiser le passif, et les échéances se renouvellent au cours de plusieurs existences successives, — ce qui a fait dire que les péchés des parents (1) sont punis, chez les enfants (2), jusqu'à la septième génération (3).

Telle est la vérité.

Les âmes, égales en potentialités, tant qu'elles sommeillent à l'état de germes confondus dans le sein de l'Etre, deviennent inégales dès qu'elles naissent à l'existence dans l'Univers manifesté, car elles trouvent devant elles des devanciers, des aînés ; l'inégalité s'intensifie quand elles ont atteint le degré humain, quand l'intelligence et la volonté commencent, car dès lors, l'inégalité des actes des individus, les variations de ce que l'on pourrait appeler le mérite et le démérite établissent un deuxième facteur dans l'inégalité des conditions. L'évolution conserve les causes qui n'ont pu germer dans une existence, et par des retours successifs à la terre, réalise les vues de la Justice qui régit l'Univers,

(1) Ici, l'Ame.

(2) Les personnalités ou corps nouveaux créés par l'Ame à chaque retour à la terre.

(3) C'est-à-dire la 7e incarnation.

les desseins de l'Amour qui fait le progrès et conduit à la perfection.

Objection.

Une objection, apparemment sérieuse, est constamment faite à la doctrine des Renaissances : Il est injuste et inutile, dit-on, d'être puni pour des fautes oubliées. Cette objection touchant aux preuves morales, c'est ici que nous devons la traiter.

L'oubli efface-t-il les fautes, ou détruit-il leurs conséquences ? L'assassin qui aurait perdu la mémoire du crime commis la veille, changerait-il quoi que ce fût à son acte ou à ses résultats ? Les renaissances ne sont que les lendemains des vies précédentes, et si les eaux compatissantes du Léthé en ont effacé l'image, les forces accumulées dans l'âme au cours des âges n'en font pas moins leur œuvre dans l'avenir.

Au contraire, l'injustice existerait, et sous une forme cruelle, s'il y avait persistance du souvenir, car la vision douloureuse d'un passé toujours rempli de défaillances honteuses, quand il n'est pas souillé par le crime, serait perpétuelle. Et si, de plus, — comme le voudraient nos contradicteurs, — l'homme savait pourquoi

il est puni, c'est-à-dire, s'il savait que chacune de ces erreurs et de ces fautes passées sans cesse présentes à ses yeux, va porter un fruit particulier, et que de rigoureuses échéances ont été placées à chacun des pas de sa vie nouvelle, la punition ne dépasserait-elle pas sans mesure le péché ! Et de toutes les poitrines humaines ne s'élèverait-il pas une clameur de blasphème contre une Divinité transformant, par le souvenir, la vie en un tourment sans répit, en une éternelle terreur, détruisant toute activité, toute initiative par l'anxiété de l'attente, en un mot, étouffant le présent sous le poids du cauchemar du passé !

Les hommes, si injustes pourtant et si peu apitoyés, n'ont pas voulu donner à un condamné à mort le tourment de l'anticipation, et ce n'est qu'au dernier moment qu'on lui apprend le rejet de son pourvoi : la Loi divine serait-elle donc moins compassionnée que la loi humaine !

N'est-il point téméraire à notre profonde ignorance de critiquer les œuvres de la Sagesse sans bornes ? Pour peu que nous fassions quelques pas vers la Connaissance, pour peu que nous pénétrions le secret des œuvres de Dieu, nous obtenons la preuve que la Providence ne laisse aucune partie du Cosmos, aucun être, privés de sa paternelle tutelle, et que là où notre cécité voyait un vide, une imperfection

ou une injustice, un brillant rayon de lumière nous montre la Vie omniprésente distribuant sans faveurs son amour à tous ses enfants, de l'atome en sommeil au radieux Esprit planétaire dont la conscience a grandi jusqu'au point d'embrasser l'Univers.

C'est spécialement après la mort que l'âme, libre de ses enveloppes d'illusion, fait une impartiale revue de son incarnation dernière, suivant attentivement ses actes et leurs conséquences, marquant ses erreurs et ses chutes, avec leurs mobiles et leurs causes. C'est à cette école qu'elle augmente son savoir et sa force, et lorsque, dans une incarnation future, les mêmes difficultés se représentent, elle est mieux armée pour la lutte ; ce qu'elle a appris s'est conservé en elle ; elle *sait* là où jadis elle ignora, et par la « voix de la conscience », — sa parole, son appel, — elle crie à la personnalité (1) quel est son devoir. Et cette sagesse, extraite du panorama des mille images du passé, est la meilleure mémoire, car, dans les moments nombreux où il faut se décider sur le champ, il ne serait pas possible d'évoquer, dans les profondeurs du passé, les groupes de souvenirs se rapportant à la décision à prendre, d'en revoir les événements et d'en tirer une ligne de conduite. La leçon doit avoir été apprise et complètement assimilée

(1) La conscience de l'état de veille. Voir chap. I, page 22.

durant la quiétude illuminée de l'Au-delà ; alors seulement l'Ame est prête à répondre sans retard, et son cri est net, son jugement sûr : fais ceci, évite cela.

Lorsque, avec les progrès de l'évolution, une âme est arrivée à imprimer directement sa vibration, — sa pensée, — sur le cerveau qu'elle a su affiner et rendre responsif par un entraînement qui épure toute la nature humaine, elle peut transmettre à la conscience incarnée le souvenir de ses vies passées ; mais ce souvenir cesse alors d'être pénible ou dangereux, car l'âme a non seulement épuisé la plus grosse partie de son karma douloureux, mais elle possède la force nécessaire pour soutenir, quand il le faut, sa personnalité en face de la prévision de ce que nous appelons le malheur.

Tout vient en son temps dans l'œuvre divine, et à la perfection de son enchaînement général, on reconnaît la perfection du Créateur.

*
* *

La réincarnation reçoit de la Loi de Causalité (1) un si grand appui et lui est si inextricablement liée, que nous laisserions le chapitre actuel très incomplet si nous n'y adjoignions une esquisse de *Karma*.

(1) La loi de la cause et de l'effet, ce que les Indous nomment le *Karma*.

La Loi de Causalité (*Karma*) (1).

Le Karma c'est la Loi de l'Univers, l'expression de la Volonté divine. Ses attributs apparents essentiels sont la Justice et l'Amour ; il ne punit ni ne récompense ; il ajuste les choses, il rétablit l'équilibre rompu, l'harmonie troublée, il ramène au bon chemin, il apprend la Loi aux âmes en évolution.

L'homme, quand il agit contre la Loi, ressemble à un nageur qui veut remonter un fleuve rapide ; ses forces s'épuisent et le courant l'emporte.

Dieu emporte, malgré eux, les hommes qui, par ignorance ou par volonté, luttent contre la Loi, car son amour veut l'évolution, c'est-à-dire la divinisation des êtres, aussi les ramène-t-il malgré eux à la voie chaque fois qu'ils s'en éloignent.

« Dieu est patient parce qu'il est éternel », a-t-on dit. Formule incomplète et à changer parce qu'elle donne à la Divinité un caractère vindicatif. La Loi est patiente parce qu'elle est parfaite de Sagesse, de Puissance et d'Amour.

(1) Voir la traduction française ou l'original de *Karma*, par Mme A. Besant.

Cette Loi, c'est la Volonté divine qui meut tout, qui vibre partout ; elle est la musique des sphères, le chant de gloire et d'harmonie qui gronde dans le cœur comme les eaux d'une cataracte, le chant de vie et de joie qui triomphe éternellement dans sa création incessante d'êtres qui, après avoir un instant tourbillonné dans les mondes, sont devenus parfaits.

Son grandiose murmure peut résonner dans l'homme lorsque l'âme a fait la paix en elle, et l'on nous dit, qu'une fois entendu, son divin accord persiste à jamais comme un son ineffable qui, au milieu des plus affreux désespoirs, rappelle à l'espérance et à la foi.

*
* *

Dieu s'est limité pour s'incarner dans l'Univers : il est l'Ame du monde. Sa volonté s'exerce partout, elle se réfléchit sur toutes les créatures, et l'homme, particule divine en évolution, possède une volonté embryonnaire mais infinie par essence et capable, par conséquent, d'un développement sans limites : Dieu respecte cette volonté en ses créatures, et se laisse violenter pour leur apprendre la sienne qui est l'Amour suprême. Semblable à la pierre qui tombe dans les eaux d'un lac tranquille, l'action humaine crée autour

d'elle des ondulations concentriques qui se transmettent jusqu'aux rives de l'Univers ; à ce moment, l'onde se réfléchit sur elle-même, revient vers son point de départ, et l'homme qui en causa le premier mouvement, reçoit une poussée de retour exactement égale à la poussée initiale. La réaction égale l'action ; les obstacles du chemin peuvent retarder son retour ou fractionner son énergie, mais, à un moment donné, les fractions sont retournées au centre générateur du trouble qui reçoit ainsi, *de la Loi, une rétribution* d'une rigoureuse justice.

L'élément capital des actions, c'est la pensée. Toute pensée est une forme en vibration, — un rayon d'intelligence qui s'unit à de la matière subtile (1) et forme un être dont cette matière est le corps et dont la pensée est l'âme. Cet être, — souvent appelé une « forme-pensée » (2), — possède une forme, une durée et une force en rapport avec l'énergie de la pensée qui le créa : s'il renferme une âme de haine il réagira sur l'homme qui la porte et sur ceux qui viennent à son contact, comme un ferment destructeur ; si l'amour le dirige, il sera comme l'incarnation d'une puissance bienfaisante.

(1) Nous simplifions ici pour être clair pour tous. Les étudiants de la pensée savent qu'elle peut s'incorporer dans divers états des matières : matière mentale, matière astrale.

(2) Nous ne nous occuperons pas de sa forme ici.

Dans certains cas, son action s'exprime visiblement et avec rapidité : ainsi, une pensée venimeuse peut (1) faire mourir la personne sur qui elle est dirigée, — c'est l'un des aspects du « mauvais œil », — comme elle peut (2) retourner à sont point de départ et tuer son générateur par le « choc en retour ». Mais toute projection mentale criminelle ne pénètre point nécessairement l'objet visé ; un envoûteur, par exemple, ne peut pas plus blesser un être positif, consciemment et volontairement bon, qu'il ne ferait germer un grain de blé sur du granit ; il faut un terrain favorable pour qu'une semence de mal puisse pousser sur le champ interne d'un homme, sinon elle revient avec toute sa force sur celui qui l'a projetée et qui est pour elle un aimant irrésistible, car il est son « centre de vie ».

Les pensées s'attachent à leur créateur et attirent vers lui les pensées de même nature qui circulent dans le monde invisible, car ces dernières, par instinct, viennent se vitaliser à son contact et y renforcer leur âme : elles rayonnent autour de lui une atmosphère de bien ou de mal qui contagionne, et quand elles l'ont quitté, elles voguent au gré des courants, poussant ceux qu'elles touchent vers le but auquel elles ten-

(1) Si la Loi divine le permet.
(2) Si la Loi divine n'a pas permis son action.

dent. Elles retentissent même sur la forme visible de leur générateur ; c'est pourquoi la santé physique est étroitement liée à la santé morale, et la plupart de nos maladies ne sont que l'explosion extérieure de ferments passionnels cachés. Quand l'action de ces derniers est subite et vigoureuse, des maladies peuvent en être la conséquence immédiate ; aveuglés par le matérialisme, certains médecins admettent rarement leur vraie cause ; pourtant les cas de cheveux blanchis en une nuit sont assez nombreux pour ne pouvoir être niés, les congestions amenées par la colère, l'ictère et les affections graves causées par le chagrin se rencontrent à chaque instant.

Lorsque les forces mentales qui agitent les organes trouvent des résistances qui empêchent leur écoulement immédiat, elles s'accumulent, comme le fluide électrique dans un condensateur jusqu'au moment où un contact inattendu produit une décharge ; souvent cette condensation persiste toute une vie à l'état latent et se conserve intacte pour une incarnation future : c'est la cause des vices originels qui, incorporés au « double éthérique » (1) réagissent sur la texture organique du corps. C'est ce qui explique aussi pourquoi chaque individu possède un en-

(1) Le « système de forces » qui est le moule du corps physique et sur lequel les « constructeurs » charrient les atomes. Page 137.

semble de prédispositions pathologiques souvent radicalement différent de celui qu'aurait dû lui léguer l'hérédité ; c'est aussi, en partie, la clef de la physiognomonie, car tous nos traits portent le stigmate de nos passions ou l'auréole de nos vertus.

La pensée crée des liens durables entre les êtres ; l'amour et la haine rivent certains individus l'un à l'autre durant une série d'incarnations ; plus d'une victime de jadis se retrouve dans ces fils contre nature qui font tressaillir l'humanité à l'aspect de leurs forfaits, — ils sont devenus les bourreaux de leurs antiques oppresseurs. Dans d'autres cas, c'est l'amour qui attire et unit, pour s'affectionner encore, les êtres qui s'aimaient autrefois, — ils se retrouvent alors comme frères, sœurs, maris, pères, mères ou épouses.

*
* *

Mais si nous sommes les esclaves du passé, si nous moissonnons fatalement ce que nous avons semé, nous sommes les maîtres de l'avenir, car nous pouvons arracher les mauvaises herbes et semer à leur place des plantes utiles, dans notre champ intérieur. De même que nous pouvons, par l'hygiène physique, changer en quelques années la nature des constituants de notre corps, nous pouvons, par l'hygiène morale, épurer

tout à fait nos passions et canaliser ensuite leur force vers le bien. Nous devenons bons ou mauvais selon ce que nous voulons devenir : tout homme qui a pris son évolution en main peut constater sur lui cette rapide transformation de sa personnalité et voir ses « mois » successifs s'échelonner, pour ainsi dire, le long de son existence. En général, la première moitié de la vie est l'expression du passé lointain (1) ; la deuxième est une mixture du passé et des énergies de l'incarnation présente ; pour les hommes qui se cristallisent dans une direction unique, la fin de la vie n'est qu'une marche dans une ornière toujours plus profonde, un long enlisement : la force des habitudes établit son règne et l'homme se trouve lié dans des chaînes qu'il a forgées lui-même. Voilà pourquoi le vieillard n'aime pas le présent : il s'est arrêté, tandis que le temps a marché et le charrie maintenant comme une épave ; les goûts, les mœurs, les habitudes de ses contemporains rompent en visière avec son cher passé. Ne lui parlez pas de progrès, d'évolution, de marche en avant : il s'est immobilisé et il ne retrouvera un champ d'action favorable et une énergie effective que lorsqu'il aura bu au Léthé dans un reposant Au-delà et qu'un corps nouveau sera venu offrir à sa volonté la flexibilité obéissante de la jeunesse.

(1) Des vies précédentes.

H. P. Blasvatsky a grandiosement décrit, dans *Secret Doctrine* (1) cet enlacement progressif de l'homme dans le filet qu'il construit lui-même.

« *Ceux qui croient* au Karma, doivent croire à la Destinée que, de sa naissance à sa mort, chaque homme tisse autour de soi, fil par fil, comme l'araignée sa toile : et cette destinée est guidée, soit par la voix céleste du Prototype invisible qui est hors de nous (2), soit par l'homme astral (3) intérieur qui est plus entièrement lié à nous et qui ne devient trop souvent que le mauvais génie de l'entité incarnée que l'on appelle l'homme. L'homme visible est conduit par ces deux influences, — l'une des deux doit l'emporter, et dès le début de la lutte invisible, la Loi implacable et sévère de la Compensation (4) entre dans l'arène et suit pas à pas les incertitudes du combat. *Lorsque le dernier fil est tissé, l'homme est enveloppé dans son propre filet et* se trouve *prisonnier de la destinée qu'il s'est faite* ».

Et elle ajoute plus loin :

« Un occultiste ou un théosophe ne parlent pas de

(1) Voir la traduction française de ce livre.

(2) L'Ame humaine, libre dans son « corps glorieux », qui s'efforce de guider la *main* (*le* « *mental* » *incarné*) qu'elle plonge dans la matière pour y recueillir l'expérience et se développer (*Note du traducteur*).

(3) Le « mental » incarné soumis aux tentations de la nature animale.

(4) Le *Karma*, la Causalité.

la bonté ou de la cruauté de la Providence (*Karma-Némésis*) ; ils enseignent que cette Puissance divine garde l'homme de bien dans cette vie et dans les vies futures, et qu'elle punit le méchant jusque dans sa septième renaissance, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la perturbation qu'il a pu causer au plus petit des atomes du monde infini de l'harmonie ait été annihilée, car l'unique décret du *Karma*, — et ce décret est immuable et éternel, — c'est l'harmonie absolue dans le monde de la matière et dans le monde de l'esprit. Ce n'est donc pas le *Karma* qui récompense ou punit, c'est nous qui nous punissons ou nous récompensons en travaillant de concert avec la Nature et en nous conformant aux lois qui établissent l'harmonie, ou en agissant contre ces lois. Et le *Karma* ne serait pas incompréhensible pour les hommes, si ceux-ci, au lieu de préférer la discorde et la lutte, travaillaient avec union et harmonie, car notre ignorance de ce qu'une partie de l'humanité appelle « les voies obscures et compliquées de la Providence », qu'une autre partie considère comme une « fatalité aveugle », tandis qu'une troisième partie n'y voit que « la chance », sans dieu ni diable pour guider quoi que ce soit, — cette ignorance, disons-nous, disparaîtrait aussitôt si nous savions attribuer les choses à leur véritable cause.

» Nous contemplons, avec égarement, un mystère que nous avons nous-mêmes produit et des énigmes que nous refusons de résoudre, puis nous accusons le Grand Sphinx de nous dévorer.

» En vérité, il n'y a, dans notre vie, pas un accident, pas un chagrin, pas un jour malheureux dont

la cause ne puisse être trouvée dans nos propres actions de cette vie ou d'une vie précédente.

« La loi du Karma est unie d'une façon inextricable à celle de la Réincarnation... Il n'y a que cette doctrine qui puisse nous expliquer le problème mystérieux du bien et du mal et réconcilier l'homme avec la terrible injustice apparente de la vie : cela seul peut apaiser notre sens de justice révolté. Quand l'on connaît cette noble doctrine et que, regardant autour de soi, l'on observe les inégalités de naissance et de fortune, d'intelligence et de capacités ; lorsque l'on voit les honneurs rendus parfois à des médiocres, à des dissipateurs, auxquels la fortune, par le seul privilège de la naissance, a prodigué ses faveurs, tandis que leurs voisins, infiniment plus dignes de bonheur, doués d'intelligence et de vertu, ne recueillent que la misère et le manque de sympathie ; lorsqu'on est témoin de ces choses et qu'on est impuissant à soulager ces souffrances imméritées ; lorsque les cris de douleur qui s'élèvent de toutes parts résonnent à nos oreilles et nous meurtrissent le cœur, il n'y a que la connaissance de la loi du Karma qui puisse nous empêcher de maudire la vie, les hommes et leur supposé Créateur. Consciente et inconsciente, cette Loi ne prédestine nulle personne, nulle chose ; elle existe de toute éternité, elle est l'Eternité même ; et comme il n'est pas d'acte qui soit égal à l'Eternité, on ne peut pas dire que cette Loi agisse : elle est l'Action même. Ce n'est pas la vague qui noie l'homme, c'est l'action personnelle du malheureux qui, délibérément, se place lui-même sous l'action impersonnelle des lois qui régissent le mouvement de l'océan. Le

Karma ne crée rien, il ne forme aucun dessein. C'est l'homme qui produit et crée les causes, et la Loi karmique en redresse les effets ; et ce redressement n'est pas un acte, c'est l'Harmonie universelle qui tend sans cesse à retourner vers sa condition primitive et qui, semblable à une branche courbée avec trop de vigueur, se redresse avec une égale force ; si le bras qui cherche à altérer la position naturelle de la branche se trouve brisé par suite de cet effort, dirons-nous que la branche a cassé le bras ou que c'est notre folie ? Le Karma ne cherche jamais à détruire la liberté intellectuelle et individuelle, comme le Dieu inventé par les monothéistes ; ses décrets ne sont pas enveloppés de ténèbres destinées à jeter l'homme dans la perplexité, et celui qui ose en scruter les mystères n'est pas puni de sa témérité. Au contraire, l'homme qui, par l'étude et la méditation réussit à soulever le voile qui couvre les sentiers entrecroisés du Karma et à jeter quelque lumière sur ses voies obscures, dont les détours sont la perte de tant d'êtres humains qui ne connaissent pas le labyrinthe de la vie, cet homme travaille pour le bien de ses semblables.

« Le Karma est une loi absolue et éternelle dans le monde de la manifestation, et comme il ne peut y avoir qu'une seule Cause absolue, éternelle, toujours présente, ceux qui croient au Karma ne peuvent pas être regardés comme des athées ou des matérialistes, et moins encore comme des fatalistes, car le Karma est un avec l'Inconnaissable et en est un aspect : le Karma en représente les effets dans le monde phénoménal ».

M. Sinnett dit, sur le même sujet, dans *Purpose of Theosophy* :

« Tout individu crée un Karma bon ou mauvais, dans chaque action et chaque pensée de sa vie, et développe en même temps, dans cette vie, le Karma produit par les actes et les désirs de la vie passée.

« Lorsque nous voyons des personnes affligées de maladies apportées en naissant, nous pouvons en conclure que ces maux sont les résultats inévitables de causes qu'elles ont créées elles-mêmes, pendant une vie précédente. On pourra objecter que ces maladies étant héréditaires, ne peuvent avoir aucune relation avec une incarnation passée ; mais il ne faut pas oublier que l'Ego, l'homme réel, l'individualité, ne tire pas son origine spirituelle de la parenté par laquelle il se réincarne, mais qu'il est entraîné par les affinités que son genre de vie précédent a jetées dans le courant qui, *lorsque l'heure de la Renaissance aura sonné, le conduira vers le foyer le mieux adapté au développement de ces tendances...*

« Quand elle est bien comprise, cette doctrine est faite pour guider vers une vie plus pure et plus élevée ceux qui en ont saisi la vérité, car n'oublions pas que non seulement nos actions, mais aussi nos pensées donnent naissance à une foule de circonstances qui exerceront inévitablement une bonne ou mauvaise influence sur notre avenir, et, ce qui est plus important encore, sur l'avenir de nos semblables.

« Si les péchés par omission et par commission n'avaient de conséquance que pour le pécheur seul, le Karma de ce dernier serait de moindre importance.

Mais la perfection dans la justice, la moralité et le désintéressement est nécessaire au bonheur et au progrès de la famille humaine parce que l'effet de chaque pensée et de chaque action produit une bonne ou une mauvaise influence. Un crime commis, une mauvaise pensée dirigée dans telle ou telle direction ne nous appartiennent plus, — et les conséquences futures qui en résulteront ne peuvent être effacées par la repentance la plus profonde.

« Une contrition sincère peut retenir un homme de retomber dans les mêmes erreurs, mais elle ne peut pas le préserver des effets déjà produits et qui l'atteindront infailliblement dans cette vie ou dans une renaissance suivante ».

Citons encore E. D. Walker dans *Réincarnation :*

« En résumé, d'après la doctrine du Karma, c'est par nos actions passées que nous nous sommes faits ce que nous sommes et c'est par nos actions présentes que nous préparons notre éternité future. Il n'existe d'autre salut, ni d'autre condamnation que ceux que nous nous attirons nous-mêmes ; cette doctrine n'offrant point de protection aux actions coupables et exigeant une ferme virilité, ne possède pas, pour les natures faibles, le même attrait que les notions religieuses et faciles du Sacrifice expiatoire, de l'intercession, du pardon, et des conversions au lit de mort.

« Dans le domaine de l'éternelle Justice, l'offense et le châtiment sont inséparables et ne forment qu'un

même événement, parce qu'il n'y a pas de distinction réelle entre l'action et les conséquences qui en résultent.

« Le *Karma*, (c'est-à-dire, nos actes passés), nous ramène à la vie terrestre ; la demeure de l'esprit varie selon son Karma, et ce Karma, qui change sans cesse, empêche tout séjour prolongé dans une même condition. Aussi longtemps que l'action est guidée par des motifs égoïstes et matériels, son effet produit des renaissances physiques ; l'homme, affranchi de tout égoïsme, peut seul échapper à l'attraction de la vie matérielle, et bien que peu de personnes y soient arrivées, c'est le but vers lequel se dirige l'humanité. »

*
* *

Le danger d'un enseignement trop succinct de la loi de Causalité, c'est d'être incomplètement compris et de favoriser, par là, les doctrines du fatalisme.

« Pourquoi agir, dira-t-on, si tout est prévu par la Loi ? Pourquoi tendre la main à l'homme qui tombe à l'eau sous nos yeux ? La Loi n'est-elle pas assez forte pour le sauver s'il ne doit pas mourir ; et s'il doit se noyer, avons-nous le droit d'intervenir ?...

« Ce raisonnement est le produit de l'ignorance et de l'égoïsme.

« Oui, la loi est assez puissante pour empêcher que cet homme ne se noie, comme aussi pour empêcher qu'un passant apitoyé n'ait la possibilité de le sauver :

en douter serait douter de la puissance de Dieu. Mais dans l'œuvre de l'évolution, Dieu ne fournit pas seulement à l'homme les moyens de développer son intelligence ; pour enricher son cœur, il lui offre des occasions de se dévouer. D'autre part, les problèmes sans nombre du devoir sont loin d'être résolus pour nous ; à peine pouvons-nous distinguer le crime de la bonne action ; très souvent nous faisons mal croyant bien faire, et il n'est pas rare que du bien sorte de nos mauvaises actions : c'est pourquoi Dieu nous fournit les expériences qui doivent nous apprendre le devoir.

« Et l'âme s'instruit non seulement durant ses incarnations, mais surtout quand elle a quitté son corps (1), car les vies posthumes sont, en grande partie, employées à l'examen de conséquences des actes accomplis durant les vies terrestres.

« Donc, quand il se présente une occasion d'agir, suivons l'impulsion du cœur, le cri du devoir, et non les sophismes de la nature inférieure, du « moi » égoïste, du froid cerveau qui ne connaît ni compassion ni dévouement. Fais ce que tu dois, advienne que pourra, dit la Loi, c'est-à-dire, ne donne pas comme excuse à ton égoïsme que Dieu, s'il le juge bon, saura bien aider ton frère en peine ; pourquoi ne te jettes-tu point dans le feu, pensant que, si l'heure n'a pas sonné, Dieu empêchera la flamme de te brûler ! Celui qui se suicide ne pousse-t-il pas lui-même l'aiguille sur le cadran de vie, et ne la place-t-il pas sur l'heure fatale ?

(1) L'homme, en effet, perd successivement, à la mort et après elle, ses corps physique, astral et mental.

« Les fils de l'action karmique sont si prodigieusement entrelacés, et Dieu, pour accélérer l'évolution, se sert si merveilleusement des forces humaines, bonnes et mauvaises, que les premiers regards jetés dans la mêlée des événements sont faits pour troubler l'esprit plutôt que pour lui révéler les merveilles d'adaptation réalisées par la Sagesse divine ; mais quand le regard a pu démêler quelques-uns des circuits entrelacés des forces karmiques et entrevoir l'harmonie qui résulte de leur surprenante coopération, l'esprit reste confondu. L'on comprend alors comment le meurtrier n'est qu'un instrument dont Dieu utilise les passions pour exécuter le décret karmique, qui, bien avant le crime, a condamné la victime ; l'on sait alors, aussi, que la peine capitale est un crime légal que la Justice divine utilise, — un crime, disons-nous, car nul, si ce n'est Dieu, ne peut juger : tout être a droit à la vie, et tout être vit tant que Dieu ne l'a pas condamné.

« Mais l'homme, en se faisant, même par ignorance, l'instrument du Karma, agit contre la loi universelle et se prépare, pour le futur, les douleurs qui suivent toute atteinte portée à l'harmonie générale (1). »

D'autre part, le Destin n'est pas un bloc immuable de forces : la volonté peut détruire ce qu'elle a créé, c'est une question de temps ou d'énergie ; et quand l'énergie ou le temps sont insuffisants pour arriver, dans une période

(1) *La Théosophie en quelques chapitres*, par l'auteur, pages 31 à 34.

donnée, à la destruction totale d'une barrière du passé, cette barrière n'en diminue pas moins tous les jours, car la « résultante » du système de forces qui menace, change à chaque instant de direction, et le choc final, quand il ne peut être évité, est toujours plus ou moins amoindri.

Pour ceux qui sont arrivés à la lecture parfaite du passé, la connaissance des forces ennemies est complète et leur neutralisation immensément facilitée. Ils peuvent rechercher, en ce monde ou dans l'autre, ceux à qui ils portèrent tort jadis, et réparer le dommage ; ils peuvent voir la source des pensées de haine qui vont vers eux et les éteindre par l'interférence de l'amour (1) ; ils peuvent trouver les défauts de leur cuirasse personnelle et les faire disparaître : c'est ce que, en langage théosophique, l'on appelle brûler le *Karma* au feu de la « Sagesse ».

Il est pourtant deux points, dans la loi de Causalité, qui semblent donner raison au fatalisme, quoique, en réalité, ils ne soient que de stricts corollaires du *Karma*. Le premier dit que toute force est fatale, en ce sens que, laissée à elle-même, elle est indestructible. Ceci n'est pas de la fatalité. Cette force peut être modifiée ou détruite par sa rencontre avec des forces

(1) La haine ne s'éteint que par l'amour, a dit le Bouddha ; rendez le bien pour le mal, disait Jésus. Le phénomène l'interférence a lieu sur le plan mental comme sur le plan physique : la Loi est une.

différentes, et si aucune rencontre de ce genre ne se présente, elle va finalement se joindre à la Loi cosmique ou se briser contre elle, selon qu'elle va contre l'évolution ou avec elle (1). Elle n'est donc fatale qu'en un sens, c'est qu'elle ne peut être détruite que par une force contraire et de même momentum : par exemple, l'âme, pour annihiler telle force obstructive créée jadis, devra dépenser une somme d'énergie égale et contraire à cette force, et, pendant ce temps, ne pourra se consacrer à un autre travail, ce qui fait qu'il y aura, en un sens, production d'énergie en pure perte ; autrement dit, il y aura retard dans l'évolution (2), mais, répétons-le, cela n'est pas de la fatalité.

Voici le deuxième point :

La pensée, par sa répétition, prend une énergie sans cesse croissante, et quand les forces accumulées en elles sont devenues aussi puissantes que celles de la volonté de l'Ego qui les a créées,

(1) C'est ce qui fait que la force universelle d'opposition, — l'*Adversaire* ou *démon*, — ne devient le *mal* que lorsque l'ignorance ou la volonté humaine s'en servent pour faire obstacle à l'évolution : en dehors de ces cas, elle n'est que le deuxième pilier nécessaire au soutien du Temple, le marchepied du bien.

(2) Et ce n'est là, peut-être, qu'un retard apparent, car, sur tous les plans, les forces sont corrélatives, et la Connaissance est le fruit de bien des genres différents d'énergie. Les seuls cas réels où il y ait retard évolutif individuel sont probablement ceux où *le mal est fait pour le mal*. Nous parlons, bien entendu, en termes relatifs et en nous plaçant au point de vue relatif.

il suffit d'une dernière addition d'énergie, — d'une dernière pensée, — pour que la volonté soit vaincue et le plateau le plus chargé de la balance s'incline : la pensée se réalise alors fatalement par l'acte. Mais tant que l'équilibre dynamique n'est point atteint, la volonté reste maîtresse, quoique son pouvoir diminue sans cesse à mesure que l'écart des forces devient plus petit. Au moment où l'équilibre est établi, la volonté est neutralisée, elle devient impuissante et sent que la chute n'est qu'une question d'instants, et, avec un nouvel appel d'énergie, la pensée se réalise fatalement sur le plan physique : l'heure de liberté a passé, le moment est à la fatalité, semblable à une solution arrivée à son point de saturation, cette pensée, avec cette dernière impulsion, se cristallise en acte.

Plus d'un criminel subit ainsi, en un instant, la fatalité qu'il a créée au cours de plusieurs incarnations ; il n'y voit plus, sa raison disparaît, son bras se lève au milieu de la mentalité obscurcie, et, poussé comme par une force aveugle il frappe en automate. Qu'ai-je donc fait, s'écrie-t-il aussitôt avec horreur ! *Quel démon m'a donc saisi !*

Alors seulement l'acte se produit sans que la volonté ait le temps d'être consultée, sans que la « voix de la conscience » ait pu être appelée à parler. L'action a toute la fatalité de l'automatisme, elle s'est accomplie sans que l'homme

s'en soit douté, sans qu'il en ait eu conscience : sa machine physique a été l'instrument aveugle de la force de mal qu'il a lui-même lentement accumulée en lui, au cours des siècles. Mais que nul ne s'y méprenne, chaque fois qu'un homme en tentation a le temps de penser, même fugitivement, à la valeur morale de l'impulsion qui l'envahit, il a le pouvoir de résister, et s'il cède, à la responsabilité encourue par des pensées passées, s'ajoute celle tout entière de cette chute finale.

Parmi les victimes de ces actions devenues fatales, plus d'une fois se trouvent des êtres qui approchent de l'Initiation, car avant de les exposer aux dangers du « Sentier » vertigineux qui traverse l'abîme, — l'abîme qui sépare les mondes de l'unité des régions illusoires et transitoires de l'Univers, — on les éprouve avec le plus grand soin.

Il peut même s'y trouver des âmes qui foulent ce Sentier (1), et qui portent en soi (2) de vieux résidus non rejetés par une explosion finale sur le plan physique, et devant, par conséquent,

(1) Quand l'évolution humaine est achevée, l'homme passe la « porte étroite » qui mène à l'évolution surhumaine, à la vie spirituelle qui développe le principe immédiatement supérieur (*Bouddhi*) : c'est le *Sentier*. L'évolution humaine développe le principe mental (*Manas*, en sanscrit) ; l'évolution surhumaine développe le corps spirituel (*Bouddhi*, en sanscrit).

(2) Il s'agit ici de fautes plus ou moins vénielles.

apparaître une dernière fois avant de tomber et mourir pour toujours (1). Les humains, incapables de voir l'homme, — le fragment divin magnifiquement épanoui en ces êtres, — s'arrêtent souvent à ces points obscurs de l'écorce de la Grande Ame, à ces *excreta* rejetés hors du « centre », qui appartiennent aux rebuts du véhicule et non à l'âme, et, aveugles, ils veulent voir, fous, ils veulent juger, et à travers le prisme disparate de leur ignorance, ils parlent avec hauteur des péchés de leur grand frère !

L'avenir, en leur donnant plus de sagesse, leur montrera combien profonde fut leur erreur (2).

* * *

Pour clore cet important chapitre, redisons que le *Karma*, — La Volonté divine en action, — est Amour autant que Justice, Sagesse autant que Puissance, et que nul ne doit le redouter. S'il nous rudoie parfois, s'il nous ramène sans cesse au chemin quand notre folie nous égare, il mesure sa force à notre faiblesse, sa balance délicate équilibre la charge à la résistance de

(1) Pour toujours, ici, car l'âme est élevée, est au-dessus de ces résidus, et ne leur a pour ainsi dire plus donné de vie depuis des âges.

(2) Pour compléter le chapitre de la *Loi de Causalité*, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de Mme A. Besant : *Karma*.

nos épaules, et quand, dans les grandes angoisses, dans les crises terribles, la fibre humaine va fléchir, il lève brusquement le poids, laisse à l'âme un instant de répit et ne replace le fardeau que lorsqu'elle a repris haleine. Et toujours cette Volonté juste de Dieu est en nous, toujours elle verse sa force dans notre cœur, toujours son Amour nous caresse, nous fait grandir et nous épanouit, même dans la douleur qu'elle nous donne parce que nous l'avons créée.

CHAPITRE TROISIÈME

LA RÉINCARNATION ET LA SCIENCE

CHAPITRE III

LA RÉINCARNATION ET LA SCIENCE

Le secret de l'Univers gît dans l'observation : c'est à l'homme de développer ses sens et de scruter patiemment la Nature.

Toute science procède ainsi, et si les savants n'ont pas déterré l'objet précieux qu'ils recherchent avec une si admirable persévérance, c'est que les sens physiques, — si aidés soient-ils par les appareils, — ne peuvent embrasser qu'une portion de l'univers physique, — sa portion grossière, — et ce qui le prouve c'est que, quand l'homme est arrivé à canaliser une force subtile, il reste aussi loin d'elle, de son essence, qu'avant de l'enchaîner : il ne la connaît point, il peut l'utiliser, mais il ne la domine pas, car il n'en a point capté la source, et cette source bouillonne derrière l'écran physique, sur les plans subtils qui restent l' « Inconnu », aussi

longtemps que nos sens sont incapables de faire écho à leurs vibrations.

C'est parce que l'observation physique ne peut révéler que l'écorce du Cosmos, que l'homme ne voit que la superficie du monde et qu'il reste ignorant du cœur et du réseau vital qui lui distribuent la vie ; aussi donne-t-il le nom insensé de « mort » à la désagrégation qui suit la désincarnation.

Pour celui qui a soulevé le voile d'Isis, il n'y a partout que la Vie divine, — la Vie qui anime les formes, les construit, s'en sert, puis les brise quand elles ont cessé d'être utiles à ses expériences, et cette Vie, — Dieu, — ainsi diffusée dans les formes sans nombre, par ses innombrables rayons, développe en soi des centres, — des âmes, — qui grandissent peu à peu et développent leurs potentialités (1) infinies au cours de ces incarnations successives.

Mais si l'œil de l'homme divinisé peut seul pénétrer ce mécanisme merveilleux et l'étudier dans ses étonnants détails, la raison non prévenue du savant peut pourtant juger du mécanisme caché, par l'examen de ses manifestations extérieures, et c'est là le terrain sur lequel nous voudrions nous placer ici pour donner une autre série de preuves de la Réincarnation.

(1) Toute partie possède en potentialité les propriétés du Tout.

La série évolutive.

Si nous jetons un regard attentif sur l'ensemble des êtres, nous y apercevons une série progressive de formes exprimant une série parallèle de qualités et d'états de conscience. La portion de cette échelle que nous pouvons embrasser (1) va de l'état amorphe, — qui représente les minimums de la conscience, — jusqu'à ces complexités organiques qui ont permis une expression terrestre à l'âme des Sauveurs du monde. Et dans cette admirable hiérarchie, chaque échelon forme une si délicate transition entre celui qui le précède et celui qui le suit, que, sur les confins des règnes, il devient impossible de tracer entre les êtres une ligne de démarcation ; ainsi l'on ne sait si telle famille doit être classée dans les minéraux ou dans les végétaux ou les animaux : c'est ce que la science a nommé la série évolutive (2).

(1) Les règnes invisibles (aux yeux physiques) sont aussi intéressants que ceux que nous voyons, mais nous n'avons pas à en parler ici : la logique force à les admettre, en attendant que le développement humain les fasse découvrir et en donne la preuve directe.

(2) Nous ne voulons pas dire que les évolutionistes n'aient pas fait de graves erreurs dans leur théorie du transfor-

La marche cyclique de l'Evolution.

Un deuxième fait frappe l'observateur : c'est la marche cyclique de l'évolution. Après l'action, la réaction ; après l'activité, le repos ; après l'hiver, l'été ; après le jour, la nuit ; après l'inspiration, — souffle de vie pendant lequel le Mouvement universel œuvre dans un agrégat moléculaire et s'y condense sous forme de vitalité, — l'expiration, — souffle de mort, qui fait refluer la vie individualisée dans l'océan d'énergie cosmique ; après la systole qui chasse le sang dans tous les points du corps, vient la diastole qui aspire de nouveau le liquide vital dans le réservoir central ; après la veille, le sommeil ; après la vie, l'après-vie ; les feuilles poussent et tombent périodiquement, avec la montée et la descente de la sève ; les plantes annuelles meurent à la fin de leur saison et persistent à l'état germinal dans un bulbe, un rhizome ou une racine avant de reparaître à la lumière ; dans les « métamorphoses », nous voyons le germe (*graine*) devenir larve (*ver*), puis mourir comme chrysalide, et renaître comme brillant papillon.

misme, mais la loi qu'ils ont mise en relief est l'une des expressions fondamentales de l'action divine dans l'Univers.

Les idées ont aussi leurs cycles successifs de gloire et de décadence ; le mouvement théosophique actuel n'est-il point la renaissance du mouvement néoplatonicien qui illumina la Grèce et l'Egypte, il y a quinze cents ans ? H. P. Blavatsky l'a ressuscité en 1875, tandis qu'il naquit précédemment avec Ammonius Saccas le théosophe, dans l'Ecole d'Alexandrie, et ceux qui ont acquis le pouvoir de lire dans les annales cosmiques (1) reconnaîtraient facilement, parmi les pionniers actuels de la théosophie, bien des champions qui luttèrent jadis pour la même sublime cause.

Les Races naissent, se développent, meurent et renaissent ; elles ont leur enfance, leur adolescence, leur maturité et leur vieillesse. Elles florissent dans toute leur splendeur quand le mouvement vital qui les anime est à son apogée ; lorsqu'il les abandonne et passe à d'autres points du globe, elles tombent peu à peu dans la vieillesse ; les Egos les plus développés, — ceux qui s'incarnèrent en elles durant leur âge mûr, — descendent alors parmi les peuples avancés qui vivent sur les continents animés par la « vague de vie », tandis que les moins évolués vont former les humanités dites dégénérées qui végètent sur les terres en obscura-

(1) *Les impressions vibratoires qui constituent la mémoire de l'Univers.* Voir, dans le chapitre IV, l'*Objection* finale.

tion. Voyez, aujourd'hui, l'adolescence russe, la jeunesse américaine, la vieillesse française, la décrépitude turque. Voyez, en arrière, la magnificente Egypte de jadis ; il ne reste d'elle que des déserts de sable sur lesquels d'impérissables structures témoignent encore de la grandeur de son passé ; la race qui fut témoin de la majesté des Hiérophantes et les divines Dynasties vit maintenant sur d'autres contrées.

Les continents subissent la même loi. L'histoire et la science nous les montrent passant par une série d'immersions et d'émersions : après la Lémurie qui porta la troisième race, vint l'Atlantide, mère de la quatrième ; l'Europe et l'Amérique nourrissent actuellement les divers rameaux de la cinquième, et plus tard, lorsque notre vieux sol sera de nouveau plongé sous les eaux, des terres nouvelles auront émergé du fond des océans pour porter la race future, la sixième.

Les planètes elles-mêmes n'échappent pas à la règle : sorties, comme nébuleuses, de la grande matrice mondienne, au début de l'évolution d'un système solaire, elles sont réabsorbées quand l'heure de la dissolution a sonné. Il n'est pas jusqu'aux Univers, enfin, qui ne naissent de la poitrine de Brahmâ, pendant son expiration, et qui n'y retournent avec son inspiration.

Tout semble donc naître et mourir. En réalité, toute chose naît de son germe, fait un

effort, — l'effort de la Volonté divine incarnée dans ce germe, — développe ses potentialités jusqu'à un certain point de l'échelle évolutive, puis récolte les qualités acquises, et revient de nouveau à l'activité dans d'incessants cycles de vie, jusqu'à ce que son développement intégral soit atteint.

Le Progrès.

L'observateur de la Nature fait une troisième constatation. Chaque nouveau cycle de vie est marqué par une avance sur celui qui le précède, chaque étape rapproche le but : c'est le progrès. Ce progrès se voit partout, et là où il ne nous apparaît point, c'est que notre vue bornée ne peut en pénétrer les voiles. Les minéraux se développent lentement dans les entrailles de la terre, et les mineurs savent bien que le minerai est plus ou moins « mûr » (1) et que telles parties actuellement à l'état de transition, seront devenues de l'or pur dans un certain nombre de siècles : les expériences (2) ont prouvé que les métaux se fatiguent par une trop grande disten-

(1) Voir *L'or et la Transmutation des métaux*, par Tiffereau.

(2) Comme l'aimant qui, quand on a suspendu un poids trop grand à son armature, perd de sa force, et la regagne

sion, mais qu'ils acquièrent, par le repos, un pouvoir de résistance plus grand qu'avant leur surmenage ; les aimants « se nourrissent », c'est-à-dire augmentent par l'exercice leur force d'attraction ; la culture améliore et parfois tranforme tout à fait certaines espèces végétales ; la mentalisation rapide des animaux domestiques par l'influence humaine, est un exemple frappant de la rapidité que peut atteindre le progrès quand il est aidé ; et l'action de l'instruction et de l'éducation sur le développement des individus et des races est plus étonnant encore (1).

peu à peu quand on le « nourrit » par des charges augmentées progressivement. Un ressort d'acier qui a supporté un trop grand poids perd de sa force et peut se briser s'il est soumis de nouveau au même poids qui l'a fatigué. Les pièces de fer se brisent, après avoir été « fatiguées » par un poids qu'elles supportaient facilement auparavant. Le professeur Kennedy a fait, au sujet de la fatigue des métaux, de très instructives expériences, au moment où des ruptures de ponts métalliques produisirent l'émoi dans le monde des ingénieurs.

(1) L'on a beaucoup discuté sur les causes de l'Evolution. Ainsi, Henry George, dans *Progress and Poverty* (Londres, 1888), s'évertue à démontrer que l'Evolution ne s'effectue point par l'hérédité individuelle ou collective. Il dit que les facteurs du Progrès sont : 1° le *mental*, qui fait marcher les civilisations quand il ne se dépense pas uniquement pour le *struggle for life* ou pour les conflits qui troublent si souvent les nations ; 2° l'*association* qui assure tous les bienfaits de la division du travail ; 3° la *justice* qui harmonise les unités du corps social et sans laquelle les civilisations tombent.

H. George n'a vu que ces éléments de l'Evolution, c'est pourquoi il n'a pu résoudre le problème du progrès, ni

But de l'Evolution

La formation de centres de conscience devenant des « mois ».

Ce progrès général suit, à travers des méandres sans nombre, une ligne générale nette et ferme. Ceux qui peuvent examiner l'évolution sur les plans de matière subtils, aperçoivent, tout d'abord, comme de larges centres qui se forment

expliquer la grandeur et la décadence des empires. En effet, l'égoïsme et le combat ne sont point, comme il le dit, les seules causes de la chute des races : le sol ne peut supporter indéfiniment une grande nation, même quand l'émigration l'empêche de devenir surpeuplée ; la nature de la civilisation en cours empêche elle-même que cette civilisation s'éternise. Les races occidentales actuelles, par exemple, développent, depuis des siècles, l'intelligence et l'énergie ; une limite doit être fixée à cette ligne particulière de progrès, sous peine de le voir rompre l'équilibre individuel et général dans ces races.

Si l'homme, en effet, doit apprendre la force et l'intelligence, il doit aussi développer l'*amour*, sous peine de chute. Et les Ainés qui conduisent l'Evolution, dirigent la marche des races selon le plan divin dont ils sont les serviteurs.

La cause vraie de l'Evolution n'est point, comme H. George et ceux de son école le voudraient, dans le milieu ; elle est dans la volonté divine incarnée dans l'Univers. C'est Dieu qui crée le monde, c'est Dieu qui l'anime, qui le guide, et qui fait son développement. Toutes les lois de la Nature sont l'expression de l'Intelligence suprême ;

dans la mer d'Essence divine projetée (1) par le Logos dans l'Univers : ces centres se subdivisent au cours des âges en centres moins collectifs (2), en « blocs » de plus en plus nets, dans lesquels la conscience, c'est-à-dire la faculté de percevoir des vibrations venues de l'ambiance, se dé-

tous les progrès ne sont que la réalisation des possibilités de la Volonté divine.

L'édifice évolutif est basé sur la solidarité ; et, à ce titre, le milieu est certainement un acteur indispensable de développement, mais il ne joue que le rôle de terrain, et le terrain, sans la semence, reste stérile.

Le mental est aussi un puissant levier de l'évolution, mais il n'influence qu'un côté du grand mécanisme. L'association ne facilite que le développement de certaines facultés, tandis qu'elle en entrave un certain nombre. La justice ne favorise que certaines forces individuelles et sociales, et elle en laisse plus d'une dans la stagnation.

En un mot, H. George oublie qu'il n'est pas de force inutile dans la Nature ; que toutes collaborent à l'œuvre générale, et que sans les forces d'opposition, il n'y aurait pas de progrès. Si, par exemple, l'égoïsme n'existait pas, un puissant mobile manquerait aux hommes encore capables de travailler sans l'appât d'une récompense personnelle. C'est avec raison que l'on a dit : le mal est le marche pied du bien.

Si la Loi des Renaissances était connue, le problème de l'Evolution serait expliqué du même coup.

(1) Le Logos, — Dieu, — par sa Volonté, agrège en atomes et en combinaisons diverses d'atomes la Substance primordiale que l'Indouisme a nommée *Mulaprakriti :* la Racine de la Matière.

(2) Il est impossible de traiter ici ce difficultueux sujet ; qu'il nous suffise de dire que la segmentation de la matière se fait par la variété des vibrations (la segmentation de l'œuf se fait de la même façon). Sur le plan physique, le point de rencontre des vibrations diverses est marqué par la formation des parois cellulaires.

veloppe progressivement, et quand cette conscience atteint en eux le point limite, ils commencent à se distinguer de ce qui les entoure, à sentir naître en eux la notion du « moi » ; dès lors, au pouvoir de recevoir consciemment des vibrations, s'ajoute celui d'en générer volontairement ; ce ne sont plus des centres passifs, mais des êtres devenus capables de recevoir et de donner librement, des individualités se reconnaissant et s'affirmant chaque jour davantage, des « je » qui se croient désormais séparés du reste de l'Univers ; c'est le stage de l'*Erreur de la séparativité*. Mais de cette erreur, l'on pourrait dire à bon droit : *felix culpa*.

Heureuse erreur, en effet, car elle est la condition *sine qua non* de la divinisation future, — du Salut. C'est la *soi*-conscience ; l'*homme* est né, l'homme, centre de l'évolution, placé à mi-chemin du fragment divin qui commence et de celui qui achève de s'épanouir, au point tournant de l'arc qui conduit le plus primordial des règnes à la plus divine des Hiérarchies. Ce stage est terrible parce qu'il est le représentant de l'égoïsme, c'est-à-dire, du combat, la cause de tous les maux qui bouleversent le monde, mais c'est un mal nécessaire, car il ne peut y avoir de sagesse, de puissance et d'immortalité *individuelles* sans la formation d'un « moi ». Ce moi, n'est que le premier bourgeon de l'âme individuelle, il n'est qu'une de ses premières facultés ;

les plus belles de celles-ci se montrent ensuite. Ce bourgeon doit s'épanouir en une fleur suave; l'amour, la compassion, le dévouement, le sacrifice vont éclore, et le « centre de conscience », après avoir traversé les états primitifs, — souvent appelés élémentals, — après avoir revêtu des formes minérales, végétales et animales, après avoir pensé, raisonné et *voulu* dans des formes humaines et s'être cru séparé de ses frères, comprend qu'il n'est qu'un souffle d'esprit momentanément revêtu d'une fragile enveloppe de matière, reconnaît son unité avec tous et tout, passe au degré angélique, naît comme Christ et finit comme Ame parachevée, parfaite, — comme Sauveur du monde.

Tel est le But de la vie, le pourquoi des Univers, l'explication de ces effrayantes girations des âmes dans les mondes, la solution du problème de la diversité des degrés des êtres, la justification de la Providence en face du blasphème de l'Inégalité des conditions.

QUELQUES DÉDUCTIONS

L'œuf.

Des constatations faites au cours de cette vue d'ensemble de l'Univers, nous pouvons tirer d'importantes déductions.

Par exemple, à la base de tout « cycle de vie » se trouve l'œuf, le germe, cet étrange microcosme qui semble recueillir l'organisme entier dont il provient, et qui paraît capable de le reconstituer intégralement. La première constatation embryologique que nous fournisse son étude, — et cette constatation est d'une extrême importance, — c'est que les germes sont *un*, sont tous doués des mêmes potentialités, des mêmes possibilités ; que la seule différence qu'on puisse trouver entre eux, c'est que ceux qui ont évolué plus souvent ont acquis le pouvoir de développer, dans un même cycle, un nombre plus grand d'échelons de cette série de formes qui va de la forme atomique à l'enveloppe des Hommes-Dieux. Ainsi, le germe le plus élevé que le microscope nous permette de suivre, — l'ovule humain, — est, d'abord, une espèce de minéral représenté par le noyau (le point, l'unité) de sa cellule germinale ; il prend ensuite la forme végétale, — une radicelle coiffée par deux cotylédons (la dualité) ; puis il devient un poisson (la multiplicité), lequel se transforme successivement en batracien, puis en oiseau, et revêt ensuite des formes animales de plus en plus complexes, jusqu'à ce que, vers le troisième mois de la vie fœtale, il apparaisse sous la forme humaine.

Le processus transformateur est plus rapide quand la nature l'a répété un plus grand nombre

de fois, et il représente alors une portion plus étendue de l'échelle-type de l'évolution, mais, remarquons-le, il est le même pour tous, et pour tous l'échelle est faite des mêmes échelons ; les êtres partent du même point, suivent la même route, font les mêmes étapes ; leur âge seul fait leurs *inégalités, ils sont plus que des frères, ils sont tous les représentants de la Chose une* qui est à la racine de l'Univers : la Divinité, l'Etre suprême.

Nous voyons, aussi, que le progrès, résultat de la conservation des qualités, nous offre des exemples répétés de ses étapes dans la réapparition, à chaque échelon, des formes qui le précèdent dans la série naturelle. Le germe d'un animal passe, dans son évolution, par les formes minérales et végétales ; si l'animal est un oiseau, son terminus embryologique sera précédé par les formes animales qui, dans la série évolutive, se présentent avant le type aviaire ; s'il s'agit d'un mammifère, l'animal sera le sommet de tous les types qui lui sont inférieurs ; quand c'est le germe humain qu'on suit dans son développement, on voit qu'il a condensé aussi en lui et reproduit successivement les potentialités de toute la série qui le précède. Le microscope ne peut indiquer que les étapes bien marquées, les types les plus caractéristiques, car l'évolution parcourt ses premières phases avec une rapidité qui défie toute observation phy-

sique ; mais si la Nature voulait ralentir son œuvre pour se prêter à notre insuffisance, nous verrions d'une façon plus frappante encore qu'elle conserve tout ce qu'elle a acquis et qu'elle développe le pouvoir de reconstruire avec une rapidité et une perfection toujours plus grandes.

Chaque cycle d'incarnation ne réalise, c'est vrai, qu'une fraction infinitésimale du progrès total, chaque être ne marche que pas à pas le long de cette interminable série, mais ces « cycles » mineurs au cours desquels les êtres s'épanouissent et marchent vers le But final, ne sont-ils point l'expression visible, matérielle, la preuve tangible et indiscutable de la Loi stricte, inexorable des Renaissances ?

Ce que contient l'œuf.

Examinons maintenant un peu plus soigneusement ce processus des germinations physiques, et tâchons d'en arracher un important secret : voyons si le germe matériel contient tout l'être, ou si, comme l'antique Sagesse l'enseigne, les véhicules de l'Etincelle divine en évolution, sont multiples comme les germes qui les font se développer et les conservent respectivement.

Quelque insuffisante que soit, ici encore, la doctrine des églises chrétiennes, nous ne pou-

vons la passer tout à fait sous silence ; nous l'indiquerons donc, laissant au lecteur le soin de la comparer avec la théorie de la science et avec l'enseignement théosophique à ce sujet.

Ces Eglises nient l'évolution. Elles disent : un seul corps, un seul état du développement pour chaque être. Pour les règnes inférieurs, le néant avant la naissance, le néant après la mort, — quel que soit le sort des êtres dans la courte vie qui leur est imposée ; pour l'homme, un seul corps pour lequel Dieu crée une seule âme, à laquelle il donne une seule incarnation sur une seule planète (1), — la terre.

Nous faisons des vœux pour que les signes d'évolution qui se manifestent dans l'enseignement chrétien (2) grandissent, et que l'Eglise,

(1) Quelques théologiens ont affirmé faiblement la possibilité de la vie humaine sur d'autres planètes que la terre, mais leur voix n'a pas eu d'écho, quand elle n'a pas été étouffée.

(2) Au congrès de Fribourg d'août 1897, en Suisse, l'évolution a été adoptée par une assemblée de 700 catholiques éminents, — des prêtres, des religieux et des laïques. On y a dit, par la bouche du Dr Zahn, que « *bien que la création soit possible* à priori, *elle est* à posteriori *si fortement improbable qu'on doit la rejeter ;* que « *ceux qui croient à cette* création *s'appuient sur l'interprétation* littérale *de la* Genèse, *tandis que tous les étudiants contemporains de la Bible déclarent que ce livre est allégorique ; que Dieu, au commencement, créa les éléments et leur donna le pouvoir d'évoluer en toutes les formes qui caractérisent les mondes organique et inorganique.* » Une voix, — une seule, — s'éleva pour protester, et les réfutations l'étouffèrent. Mais alors, pourrait-on leur dire, comment s'est fait le passage d'un règne à l'autre, quel est le *missing link ?* Et qui

quelle que soit l'influence qui puisse l'y décider, finisse par donner loyalement la main à la science. Les deux s'aideront alors à monter vers la Vérité au lieu de se combattre, et la Vie divine, qui est la lumière de toutes les sciences, de toutes les philosophies et de toutes les religions, pourra éclairer l'obscur chemin qu'elles foulent et guider leurs pas vers cette Vérité une qui est en elles et en dehors d'elles.

*
* *

Le matérialisme scientifique dit :

Oui, tout renaît de son germe, — le progrès se fait ainsi ; mais là se bornent mes concessions. Tout est matière ; l'âme n'existe pas. Il n'y a évolution que de la matière, pour la matière, et par la matière. Quand une forme est détruite, ses qualités, comme son pouvoir de renaissance, sont emmagasinés à l'état latent dans les germes qu'elle a produits durant sa période d'activité. Avec la disparition de la matière, tout disparaît, — qualités, pensées, « moi », — et passe à l'état latent dans le germe ; avec le retour de la forme, qualités et attributs reparaissent progressivement, sans qu'une âme hypothétique quelconque

doit interpréter la Bible, si elle est un livre allégorique ? Est-ce l'Eglise, qui en a sans cesse imposé la *lettre*, et qui a condamné tous ceux qui ont cherché à présenter l'*esprit* ?

y soit pour quelque chose. Tant que la forme est dans son stage de germe, l'être n'est qu'un amas de potentialités ; si elle est pleinement développée, ses facultés reparaissent, mais elles restent étroitement solidaires de la forme, et si celle-ci s'altère, les facultés répercutent l'altération avec une fidélité parfaite. La matière est la mère de l'intelligence, le cerveau fabrique la pensée, le cœur distille l'amour, comme le foie secrète la bile : tel est le discours de la science actuelle.

Cette théorie laisse persister tout entière l'Injustice universelle, et nous prouverons un peu plus loin que, malgré son apparente logique, elle n'explique qu'un côté de l'évolution, et que si la matière est la condition *sine qua non* de la manifestation de l'esprit, il est pour le moins étrange que celui-ci agisse si puisamment sur elle et qu'il soit, à n'en pouvoir douter, son véritable maître (1).

*
* *

La Théosophie moderne, répétant sa mère, la Sagesse antique, dit à son tour :

(1) Dans l'hypnose, en effet, la *pensée* suggérée est assez forte pour modifier la vie organique, et provoquer l'extravasation sanguine (stigmates), des brûlures, du vomissement, etc... Dans certains états extatiques, la fixité de la pensée produit des effets analogues. Pour quiconque a étudié ces phénomènes, il ne peut y avoir de doute que le mental ne domine la matière.

L'Esprit c'est le Tout, l'Etre unique, l'Etre seul existant.

La force-matière (1) n'est que le produit de l'activité de l'esprit ; nous lui trouvons des propriétés diverses, — densité, poids, température, volume, élasticité, cohésion, etc., parce que *nous la jugeons* d'après nos relations avec nos sens, mais nous la connaissons si peu, en réalité, que les plus grands penseurs l'ont appelée « un état de conscience », c'est-à-dire une impression provoquée par elle en nous (2). Elle est le résultat de la volonté de l'Esprit suprême, qui crée des « différences » (*formes*) dans l'Unité homogène insondable, qui s'incarne en elles et y produit les modications nécessaires pour développer ses pouvoirs, autrement dit, — pour accomplir leur évolution. Cette évolution s'effectuant dans le fini, — car l'Infini ne peut réaliser

(1) Nous disons force matière, car il n'y a pas de force sans matière, ni de matière sans force : ce sont les deux pôles d'une même chose. De plus, ce qui est considéré comme force par rapport à la matière grossière, joue le rôle de matière pour des forces plus subtiles : l'électricité, par exemple, est de la force-matière pouvant probablement servir de véhicule à des forces-matières plus subtiles, de même qu'elle joue le rôle de force par rapport à ses conducteurs. La force naît et meurt avec la matière, — et réciproquement : les deux viennent de l'activité divine.

(2) Les sensations qu'elle provoque varient avec les formes. Ce qui nous brûle, vivifie d'autres êtres ; l'eau qui nous asphyxie, fait vivre les poissons, tandis que l'air asphyxie les animaux aquatiques, etc...

son « sacrifice », — son incarnation (1), — qu'en se limitant, — est progressive et procède du simple au composé. Chaque « particule (2) » divine incarnée développe les qualités les plus simples d'abord, pour aboutir peu à peu aux plus élevées ; ces qualités n'apparaissent qu'au moyen d'un véhicule de matière, comme les propriétés colorigènes du rayon de lumière ne se manifestent que par l'interposition du prisme. La forme joue le rôle de révélateur des qualités latentes dans le germe divin (*âme*) ; plus cette forme devient complexe, plus elle a de divisions atomiques en activité, plus elle a de sens en éveil, — plus elle exprime un nombre important de qualités.

Dans ce processus, nous voyons à l'œuvre trois facteurs principaux, l'Esprit (3) produisant en soi des vibrations (4) qui prennent des apparences (5) diverses. Ces trois facteurs sont un ; la force-matière et la forme ne peuvent exister sans la Volonté divine toute puissante (*Esprit*), car c'est l'Etre suprême qui, par sa Volonté, crée

(1) Tout ceci est pris au figuré. Dieu ne s'incarne pas, il est le Tout. Pour notre conception bornée, Il paraît se limiter pour être la Vie d'un univers.

(2) Ici encore, nous parlons au point de vue relatif ; en réalité, il n'y a pas de particules de l'Absolu. Nous décrivons le processus, tel qu'il nous apparaît dans le monde illusoire.

(3) L'Etre, la Divinité.

(4) La force-matière.

(5) Les formes.

la force-matière, lui donne une forme par son Intelligence, et l'anime par son Amour.

La force-matière est l'hercule aveugle qui, dans la philosophie sankya, porte sur ses épaules un clairvoyant paralytique, — hercule, car elle est l'activité même, aveugle, parce que cette activité n'est dirigée en elle que par la Volonté intelligente de l'Esprit. Celui-ci est paralytique parce que, lorsqu'il n'a pas à sa disposition un instrument de forme-matière, il ne peut agir, il n'apparaît point, il cesse d'être perçu, il a disparu avec la grande dissolution périodique des choses que le poétique Orient nomme l'Inspir de Brahma.

La forme, — toute forme, — crée un germe qui la reproduit. Le germe est un agrégat contenant, dans un état de vitalisation très élevé, tous les types atomiques entrant dans les tissus de la forme qu'il doit reconstruire. Ces types servent de centres d'attraction pour les atomes qui doivent être assemblés autour d'eux, quand sous l'influence du « feu vital » (1), l'activité créatrice a été éveillée dans le germe. A ce moment, chaque type atomique attire du milieu ambiant les atomes qui lui sont semblables, le processus de segmentation qui constitue la germination commence, et, avec ses progrès, les

(1) Le mouvement imprimé au germe par l'union de son aspect positif avec son aspect négatif.

tissus particuliers représentés par les types atomiques divers se forment : c'est ainsi que sont reproduits les tissus fibreux, osseux, musculaire, nerveux, épithélial, etc...

Mais l'activité créatrice qui construit les tissus, livrée à ses seuls efforts, ne pourrait créer que des masses informes ; il lui faut le concours *de l'intelligence pour disposer les atomes en molécules, les mollécules en tissus* et *ceux-ci* en organes capables de vivre solidairement, comme un tout muni de ses canaux de sensation et d'action. Cette intelligence ne peut provenir du mental des êtres, car ceux-ci ne manifestent leurs facultés que lorsqu'ils possèdent une forme pleinement développée, — ce qui n'est pas le cas pour les germes ; — d'ailleurs, les règnes inférieurs ne montrent que l'instinct, les animaux supérieurs ne possèdent qu'une mentalité rudimentaire, le plus habile anatomiste humain ne connaît des formes qu'il dissèque que ce que l'œil peut lui en montrer, *et connût-il leur structure tout entière, qu'il* n'en serait pas moins incapable de créer le plus simple des organes des sens. La forme est l'expression de l'Intelligence cosmique, de l'Ame du monde (1), qui, après avoir créé la matière, l'agrège en types divers auxquels elle assigne une durée. Le type de la forme varie

(1) Dieu incarné dans l'Univers.

avec le stage de développement de l'être (*âme*) qui s'y incarne, car l'instrument doit être adapté aux possibilités de l'artiste ; il serait impossible à ce dernier d'utiliser un instrument trop imparfait ou trop parfait pour ses aptitudes. Que ferait le rudimentaire musicien d'une peuplade sauvage devant la complexité des orgues de nos basiliques ? et d'un autre côté, quelle harmonie un Wagner eût-il pu tirer d'un pipeau champêtre ? L'intelligence cosmique paraît avoir créé une forme-type, radicale, unique, — un germe « formel », un, — qui se développe par degrés, et produit à chacun de ses pas une forme apparemment nouvelle, jusqu'à ce que sa série ait atteint le type final de l'évolution. Elle arrête le processus évolutif de chaque germe au point nécessaire de l'échelle ; pour les âmes les plus embryonnaires, elle lui laisse faire un seul pas, et fournit ainsi un instrument possédant la simplicité voulue ; pour des âmes plus avancées, elle laisse le processus se poursuivre plus longtemps, pour l'arrêter au moment précis où la forme est devenue l'instrument convenable ; quand elle ne fournit pas au germe fécondé le « modèle » qui doit servir de canevas aux dépôts atomiques, la segmentation se fait en une masse informe dans laquelle les tissus sont représentés sans ordre : c'est une môle (1).

(1) Faux germe.

C'est la même Intelligence qui fixe la durée de la forme en activité dans le monde. Aussi longtemps qu'une âme n'a pas appris la leçon que doit lui donner l'incarnation dans une forme, celle-ci lui est nécessaire, et elle lui est redonnée jusqu'à assimilation de l'expérience qu'elle doit fournir ; quand, au contraire, une âme a dépassé une forme, — quand elle n'a plus rien à en apprendre, — elle passe, à son retour à l'incarnation, dans une forme plus complexe. L'âme n'apprend que progressivement, en partant des lettres de l'alphabet de la Sagesse, et en passant peu à peu à des éléments plus compliqués : c'est pourquoi les stages d'évolution sont innombrables et la transition de l'un à l'autre insensible ; la science moderne a exprimé le fait sans l'expliquer en disant que « la Nature ne fait pas de sauts ».

La construction des formes est faite par des Etres nombreux, formant une échelle ininterrompue qui descend du grand Architecte, — Dieu, — au plus humble, au plus minuscule, au plus inconscient des « constructeurs (1) ». l'Esprit universel (2) fait l'évolution et pour-

(1) Les « constructeurs » sont des êtres inférieurs utilisés par la Nature dans tous les processus de germination et de développement. Cela paraîtra, peut-être, à certains lecteurs, une aberration de l'imagination théosophique ; nous leur conseillerons, alors, de fournir une meilleure théorie et d'y croire, en attendant que le fonctionnement des « sens internes » se fasse en eux et leur montre ces êtres en action.

(2) Dieu.

rait en effectuer directement tous les détails; mais il est nécessaire, pour leur développement, que les âmes, quel que soit leur degré, œuvrent dans l'ensemble de la création et y jouent, consciemment ou non, le rôle qu'elles sont aptes à remplir ; aussi sont-elles employées partout à tous les degrés de la série : et pour éviter les erreurs, leur action est guidée par des âmes plus avancées, lesquelles sont, elles-mêmes, les agents de plus hautes Entités cosmiques, jusqu'au sommet, directeur souverain de la hiérarchie : Dieu. Aussi n'y a-t-il d'erreurs, — s'il en est toutefois de réelles, — dans la Nature, que celles qui sont compatibles avec l'évolution et dont les résultats sont nécessaires à l'instruction des âmes, mais la Loi les redresse sans cesse pour rétablir l'équilibre : telle est, vaguement exposée, la raison de l'intervention des êtres dans le processus évolutif.

En ce qui concerne l'homme, les plus élevés de ces Etres donnent le modèle mental de la forme qui doit fournir à l'âme en réincarnation le meilleur moyen d'expression ; d'autres prennent charge de ces modèles et les confient à des entités ayant pour mission unique de les garder devant leurs yeux mentals et de guider les milliers de « constructeurs » qui charrient sur eux les atomes qui formeront le tabernacle de chair avec ses plus intimes détails ; ces constructeurs liliputiens peuvent être vus à l'œuvre

par la vision interne, et sont aussi réels que les ouvriers qui élèvent nos édifices sur le modèle imaginé par l'architecte.

Pour que tout soit fidèlement reproduit dans la forme, il faut que l'entité qui dirige la construction ne perde pas un instant le modèle de vue. Il en est ainsi, d'ordinaire, et l'on peut dire que cet être est comme l'âme du modèle, ne fait qu'un avec lui, n'est conscient que de l'œuvre qu'il doit exécuter ; pourtant, dans bien des cas, il reçoit une certaine impression des pensées de la mère en gestation, et son travail peut en être favorisé ou gêné. Les Grecs antiques n'ignoraient point ce fait quand ils aidaient la Nature à créer de belles formes en plaçant dans l'appartement de la mère des statues d'une rare perfection plastique, et en éloignant de ses yeux tous les emblèmes de la laideur. Il y a plus ; certaines émotions intenses de la femme gravide peuvent effacer momentanément l'image du modèle que le constructeur doit reproduire, et remplacer certains de ses détails par des images provenant de l'imagination maternelle ; si ces images sont suffisamment vives, l'être les suit, et si elles persistent un temps suffisant, elles sont définitivement incorporées dans la construction. C'est ainsi que sont produites bien des marques de naissance (*nævi materni*) ; des fraises ou autres fruits vivement désirés à une époque où l'on ne peut s'en procurer, ont été dessinés sur la peau

de l'enfant ; des objets divers ayant vivement frappé l'imagination, peuvent s'y imprimer de la même manière. La netteté et la perfection du dessin dépendent de l'intensité de l'image mentale et de sa persistance ; le point de son incorporation tient à des impressions sensorielles maternelles coïncidant avec le désir qui forme l'image, — un point du corps touché un peu vivement à ce moment, par exemple, — ce qui a fait dire que l' « envie » s'imprime à la partie du corps que la mère touche pendant qu'elle désire. Quand l'image est particulièrement forte et persistante, on a pu obtenir des modifications corporelles considérables ; dans ces cas, des enfants sont nés avec des têtes d'apparence animale, et les traités de tératologie rapportent le cas d'un fœtus naissant avec la tête détachée du tronc, parce que la mère, ayant assisté à une exécution capitale, avait été horriblement impressionnée par la vue de la section du cou des condamnés (1), et Malebranche nous dit (2) qu'un

(1) Les phénomènes térotologiques imputables à l'imagination de la mère sont si nombreux qu'il n'est guère possible de les nier. Le cas cité ici est tiré de Van Helmont (*De Injectis materialibus*) ; la femme gravide avait assisté à la décapitation de 13 soldats condamnés par le duc d'Alva. Il est, dans le même ouvrage, deux autres exemples, survenus dans des circonstances semblables : dans l'un, c'est a main qui manque au fœtus à la naissance ; dans l'autre, c'est le bras tout entier, et, chose plus étrange encore, peut-être, ni le bras, ni la main, ni la tête ne sont retrouvés ; ils ont été dissous par l'organisme maternel.

(2) Malebranche, *Recherche de la Vérité*.

enfant vint au monde les membres brisés, parce que sa mère avait vu le supplice de la roue. Ici, l'image devait avoir été d'une force vibratoire énorme et d'une persistante considérable.

Les arrêts généraux ou locaux de développement sont presque toujours dus à un phénomène d'inhibition mentale subi par le même être; il cesse définitivement de voir le plan, l'évolution s'arrête et l'embryon, expulsé avant terme, revêt la forme du degré évolutif auquel il était arrivé à ce moment; s'il cesse seulement de s'occuper d'un détail, ce détail reste dans le *statu quo*, et se trouve souvent *inclus* dans des portions de l'organisme assez éloignées du point où il devrait se trouver, s'il avait continué d'évoluer, — certains kystes sont de ce genre.

Le troisième facteur, l'Esprit, l'Ame, — ou, pour être plus exact, le rayon divin incarné, — suit une évolution parallèle à celle de la matière qui constitue sa forme, son instrument; ce parallélisme est si complet qu'il a trompé les observateurs peu au courant des profondeurs de l'évolution, et c'est ainsi que le matérialisme scientifique a pris racine. Nous tâcherons de montrer l'erreur commise, et de rappeler la justesse du symbole védantin qui représente l'âme comme un paralytique ne pouvant agir sans l'hercule (la force-matière), quoique, celui-ci, sans la direction du premier, ne puisse marcher le long du chemin évolutif.

Cette âme est un « rien » qui est, en réalité, tout ; rayon du soleil spirituel (*Dieu*), particule divine incarnée dans la vibration (*matière*) que l'Etre suprême produit, elle est un « centre » capable de toutes les potentialités de son Père. Ces potentialités que l'on peut grouper sous trois termes généraux, — puissance, amour, sagesse, — peuvent être synthétisées par un mot : conscience. Elle est, en effet, un « centre de conscience » à l'état germinal qui va s'épanouir, réaliser toutes ses possibilités et devenir un être sachant pleinement son unité avec l'Être de qui il sort et qu'il est alors devenu.

Dans ce développement, les vibrations de la matière extérieure, — celles qui naissent directement dans son corps, et celles qui lui sont transmises à travers ce dernier par la matière de l'univers extérieur, — jouent le rôle de l'acier qui, en percutant le silex, en fait jaillir la vie latente. Chaque vibration qui va frapper l'âme, y réveille une faculté endormie, et quand toutes les vibrations de l'univers l'auront touchée, cette âme aura développé un nombre de facultés aussi grand que celles que comporte cet Univers, jusqu'à ce que, au cours des mondes successifs, elle devienne de plus en plus divine dans le Divin. Pour que toutes les vibrations dont un univers est capable puissent atteindre l'âme, il faut que celle-ci s'entoure de tous les atomes existant dans le monde, car toute vibration est un

mouvement atomique, et la nature de la vibration dépend de la qualité des atomes en mouvement. Or, la première partie de l'évolution consiste à condenser autour des foyers (1) animiques (*âmes*) des atomes agrégés en combinaisons de densité progressivement croissante, jusqu'à ceux qui composent le plan physique ; quand l'âme s'est ainsi revêtue des éléments de tous les plans, la forme qui en résulte est appelée un « microcosme », — un petit Cosmos, — parce qu'elle contient, en réalité, la totalité des éléments de l'Univers. Durant cet enveloppement progressif, l'âme qui fait ainsi sa « chute » dans la matière, reçoit de tous les plans qu'elle traverse, de toutes les formes dans lesquelles elle s'incarne, des vibrations variées qui réveillent en elle des pouvoirs responsifs correspondants, et développent la conscience, mais une conscience non centrée, une conscience diffuse, non individualisée.

Dans la deuxième phase de l'évolution, les formes se limitent, les vibrations qu'elles reçoivent sont transmises par des groupes sensoriels spécialisés, et l'âme, jusqu'alors douée d'une conscience diffuse, commence à sentir des variétés de vibrations toujours plus nombreuses, à se distinguer peu à peu du monde ambiant, à se

(1) Pour être strictement logique, il faudrait dire : du foyer unique central, de l'Etre un, — mais, vue du côté manifesté, l'évolution apparaît ainsi.

séparer, pour ainsi dire, de tout ce qui l'entoure, et à développer, en somme, la conscience du « moi ». Cette séparation se fait, d'abord, sur le plan physique ; elle est facilitée par la rudesse des contacts, et les formes deviennent à leur tour plus complexes, plus variées, plus individuelles à mesure que l'âme s'individualise plus fortement. Quand elle a développé tous les pouvoirs responsifs soi-conscients dans le corps physique, elle commence à développer les facultés qui ont pour organes de transmission les corps subtils et pour plans de vibration les plans invisibles.

Le nombre des plans invisibles est, dans notre système planétaire, de sept (1). Chacun d'eux

(1) Pourquoi 7 ?

Voici les paroles d'Hellenbach, dans son livre, *Magie der Zahlen :*

« *La loi des phénomènes sur laquelle repose notre connaissance a établi que les vibrations du son et de la lumière augmentent de nombre régulièrement, qu'elles se groupent en 7 colonnes et que les éléments vibratoires de chaque colonne possèdent entre eux une relation si étroite, qu'elle s'exprime non seulement par les chiffres, mais qu'elle est confirmée par la pratique en chimie et dans la musique...*

« *Le fait que cette variation et cette périodicité sont gouvernées par le nombre 7 est indéniable ; il n'est pas le fruit du hasard ; il a une cause et nous devons la trouver.* »

Dans sa table des éléments groupés par ordre de poids atomique, Mendelejef a constaté, à son tour, que c'est le chiffre 7 qui régit ce qu'il appelle la *Loi de fonction périodique*, et il en arrive à des conclusions analogues à celles d'Hellenbach.

Le Dr Laycock, dans ses articles sur la *Periodicity of vital phenomena* (*Lancet*) 1842, se résume ainsi :

fournit, à son tour, une forme pour l'âme ; ainsi quand l'évolution, — qui, dans sa deuxième phase, dématérialise progressivement la matière, c'est-à-dire, dissocie les atomes des combinaisons, en commençant par les plus grossières, — aura dissous le plan physique, l'âme humaine se servira, comme corps normal, d'un corps subtil dont elle use actuellement comme médiateur entre le mental et le physique. Mais avant que cette dissolution ne soit accomplie, les êtres humains ont développé, jusqu'à un certain point, plusieurs corps subtils qui existent déjà en eux, quoique incomplètement construits.

Le premier de ces corps, — celui auquel nous venons de faire allusion (1), — est une forme qui copie plus ou moins la forme physique dans ses contours généraux ; la ressemblance et la netteté des traits sont d'autant plus accentuées que la personne est plus développée intellectuellement, car la vibration de la pensée influence considérablement la construction des centres de force et des centres de sensation de ce corps (2).

« *Je ne puis arriver à d'autres conclusions que celle-ci : c'est que, chez les animaux, les changements se produisent tous les 3 1/2, 7, 14, 21, 28 jours, ou après un nombre défini de cycles septénaires.* »

(1) Ce qu'on nomme le *corps astral*, — un nom fort mal approprié, mais que nous respectons parce qu'il a été consacré par l'usage.

(2) Voir l'*Homme et ses corps*, par A. Besant.

Le deuxième est un agrégat plus subtil encore ; il est composé de substance mentale et il affecte, durant l'incarnation, la forme d'un ovoïde plus ou moins grand, — le corps causal (1), — qui entoure la forme physique. A son centre, se trouve, — plongé dans le corps astral durant l'incarnation, — un autre genre d'ovoïde moins grand, et composé d'une substance plus dense, — le corps mental (2).

Au-dessus de ces états de matière, nulle forme n'apparaît, pour le moment, à la conscience des humains, quoique les parfaits voyants puissent apercevoir, dans le corps causal, des aspects plus élevés encore de la matière, qui ne deviendront des centres de soi-conscience que plus tard.

Durant les incarnations, l'âme n'est, chez la majorité des hommes, *nettement consciente d'elle-même et de ce qui l'entoure*, que lorsqu'elle *fonctionne* dans le système nerveux (le cerveau) ; quand elle sort du corps grossier, durant le sommeil, sa conscience se fixe dans le

(1) Selon son développement, le corps causal est plus ou moins étendu. On le nomme *causal* parce qu'il retient en lui les germes de tous les autres corps, à l'exception de la partie la plus grossière du germe physique. Nous disons la plus grossière parce que le germe physique est double : sa partie éthérique est conservée par le corps causal, sa partie visible provient des parents.

(2) Le corps mental, qui est comme une fleur éphémère du corps causal ; il naît et se développe à chaque incarnation et se désintègre après la vie *dévachanique* (période de Ciel).

corps astral, et elle y pense (1) sans être consciente de ce qui se passe autour d'elle. Après la désincarnation, elle devient généralement très consciente (2) dans son corps astral, et effectue dans ce dernier sa vie purgatoriale, laquelle dure aussi longtemps que l'âme n'abandonne pas le corps astral. Dès que celui-ci est rejeté, la conscience se fixe dans le corps mental : c'est la période de ciel (3). Lorsque le corps mental est rejeté, le paradis cesse et l'âme, revêtue seulement du corps causal, se trouve sur un plan très élevé ; mais sa conscience y est vague, quand il s'agit d'un homme de développement ordinaire. Au lieu de rejeter ce véhicule, comme elle a jusqu'à présent rejeté les autres, elle recommence alors, après un certain temps, une autre descente dans la matière des plans inférieurs, et une nouvelle incarnation commence.

Au centre du corps causal se produit un apport d'atomes pris au plan mental (4) inférieur et qui représentent un nouveau corps mental ; quand ce dernier est formé, des atomes du plan astral sont attirés en lui et forment un nouveau corps

(1) Et elle se meut plus ou moins sur le plan astral, — d'autant plus que le corps astral est plus développé. Chez les hommes peu développés, ce corps ne peut s'écarter du corps physique sous peine de cauchemars qui provoquent le réveil.

(2) C'est-à-dire, vit réellement sur le plan astral.

(3) Ce que les théosophes nomment le *Dévachan*.

(4) Les atomes s'interpénètrent par suite de leurs différences de ténuité.

astral; l'âme revêtue (1) de ces deux véhicules se remet en relation (2) avec les deux plans qui leur correspondent, y vit un temps d'ordinaire assez court, et est bientôt dirigée dans un sein maternel qui créera au centre de son corps astral, le corps visible de chair.

Cette force d'attraction atomique a son centre dans le corps causal, — cette espèce de plaque sensible où s'enregistrent toutes les vibrations qui, durant l'incarnation, ébranlent ou traversent les véhicules humains. Ce corps est, en effet, le siège actuel de l'âme, il représente le point terminus de la conscience humaine (3), — le centre réel de l'homme (4). Il reçoit toutes les impressions du plan sur lequel il se trouve, comme celles aussi qui lui viennent des plans inférieurs, et il y répond d'autant mieux qu'il est plus actif et plus développé. Il possède le pouvoir d'attirer et de repousser; microcosme, il expire et inspire comme le Macrocosme; semblable à Brahmâ, il crée ses corps et les détruit, bien que chez la grande majorité des hommes, il n'exerce guère

(1) Si l'on peut ainsi s'exprimer.

(2) Relation consciente ou non, selon le degré de son développement.

(3) Le centre de conscience passe, plus tard, de l'état humain à l'état surhumain et monte sans cesse, jusqu'à ce qu'il atteigne le centre de la Divinité incarnée dans le monde.

(4) Quand ce centre est fixé dans l'un des corps supérieurs, le corps bouddhique, par exemple, — l'homme a passé au degré surhumain.

ce pouvoir que d'une manière plus ou moins inconsciente et sous la poussée irrésistible de la force d'évolution, — la Volonté divine. Quand il attire, il fait renaître en lui les vibrations qu'il a reçues et enregistrées (1) durant les incarnations passées ; ces vibrations se répercutent dans le monde extérieur et certaines d'entre elles attirent, de ce monde (2), les atomes (3) qui sont capables de leur répondre ; et quand elles ont créé le corps mental, d'autres vibrations peuvent, à travers celui-ci, se transmettre au monde astral et attirer des atomes qui formeront le corps qui porte le même nom (4) ; enfin d'autres vibrations, se servant de ces deux corps comme moyen de transmission, iront affecter le plan physique et attirer des atomes qui créeront jusqu'à un certain point (5) le corps grossier.

Partout, le pouvoir agrégant des vibrations est guidé par l'Intelligence cosmique, mais il se fait beaucoup plus facilement dans la reconstruction des corps supérieurs qui précède l'incarnation proprement dite, que dans la création du nouveau corps physique. Dans les corps astral et mental,

(1) Comme un rouleau phonographique.

(2) Comme le sable placé sur une plaque en vibration, prend des formes variables.

(3) Le monde mental, ici.

(4) Corps astral.

5 Jusqu'à un certain point, c'est-à-dire, aideront cette construction.

en effet, il ne se fait qu'un amas atomique dont les éléments divers ne seront agrégés en centres complets qu'au cours de l'incarnation proprement dite, tandis que la construction du corps visible comporte une masse de détails d'une importance qui n'a d'égale que leur délicatesse. C'est pourquoi nous avons vu cette construction confiée à des Etres spéciaux, qui la préparent, la dirigent et la surveillent sans cesse.

C'est parce que le corps causal enregistre toutes les vibrations que la *personnalité* (1) a générées ou reçues durant sa série d'incarnations, que les vices et les vertus se conservent comme le font les défauts ou les qualités de l'enveloppe physique. L'homme qui s'est créé un corps astral grossier en nourrissant les passions et les pensées qui vivifient spécialement la matière grossière de ce corps, retrouvera, quand il reviendra à la terre, un nouveau corps astral composé des mêmes éléments (2) ; celui qui, par la culture du haut intellect, aura construit un corps mental affiné, retournera à l'incarnation avec un corps mental semblable ; celui qui, par la pratique du dévouement et par la méditation qui créent les nobles qualités du cœur, aura fait vibrer les por-

(1) L'âme en action dans les corps mental, astral et, plus spécialement, — chez l'homme ordinaire, — dans le corps physique. L'*Individualité* c'est l'âme en action dans le corps causal.

(2) Mais ces éléments seront alors à l'état *dormant*.

tions les plus pures du corps causal et de l'essence divine qui le remplit (1), renaîtra doué des qualités qui font les apôtres, les saints, les Sauveurs du monde.

Autrement dit :

La matière a des limites plus reculées que la science ne le suppose ; la vaste échelle d'atomes qui la composent, les facultés d'agrégation de ces derniers, la multiplicité et la durée des corps qu'ils forment, ne sont même pas soupçonnées par le matérialisme.

Celui-ci n'a vu que le rôle de la matière ; il nie celui de l'Intelligence en ne voulant point admettre, — malgré le fait de l'évolution et du progrès, — qu'au-dessus de l'homme il existe une échelle presque sans fin d'Etres de plus en plus élevés, et qu'au-dessous de lui se trouvent des règnes d'une limitation conscientielle toujours plus marquée ; et en refusant de croire à la multiplicité des véhicules dont l'âme humaine se sert, il ne peut comprendre la survivance individuelle, et le problème de l'hérédité reste pour lui insoluble. En effet, l'évolution n'est expliquée que partiellement par le germe physique ; celui-ci, pour agir de lui-même et à lui seul dans le développement embryologique humain, devrait posséder une intelligence considérablement au-dessus de celle de l'homme. C'est l'inverse que

(1) *Atma-Bouddhi* est le nom sanscrit de cette Essence.

l'on constate, au contraire, et l'on voit ce fait absurde d'un effet très supérieur à sa cause. En effet, l'intelligence que montre le germe n'est pas sienne, c'est celle du Mental cosmique reflété par de grands Etres qui sont ses serviteurs volontaires. De plus, ce germe ne contient que les qualités appartenant à la matière physique ; et, comme nous le montrerons, les qualités morales, mentales et spirituelles sont conservées par le corps subtil, — le corps causal, — qui représente actuellement l'homme véritable.

Le problème de l'hérédité humaine.

Si le matérialisme *était toute* la vérité, il devrait *expliquer l'hérédité tout entière* ; il se bute, au contraire, devant presque tous les problèmes de la vie. La substance physique n'a donné à l'analyse que des phénomènes physiques : attraction, répulsion, chaleur, électricité, magnétisme, mouvement vital ; la constitution anatomique du tissu le plus élevé, — le tissu nerveux, — n'offre que des différences minimes, dans la série animale, si l'on compare ces différences à l'écart énorme des qualités qu'il exprime. Les différences de forme, appréciables au microscope,

sont parfois importantes, nous dira-t-on, et celles qui affectent les groupements (1) et l'activité atomiques sont peut-être plus importantes, encore ? C'est exact, mais surtout en ce qui concerne l'homme.

L'intelligence n'est pas toujours explicable par la complexité du cerveau (2) ; des insectes insignifiants sous ce rapport, — les fourmis, les abeilles, les araignées, dont les cerveaux ne sont que de simples ganglions nerveux, — déploient des prodiges de prévoyance, d'architecture et de sociabilité, alors qu'à côté de ces nains du règne animal, nous voyons des colosses ne montrer qu'un mental rudimentaire malgré leurs cerveaux géants et circonvolutés. Et, parmi les animaux supérieurs, nul, comme le castor, — qui, pourtant, est bien loin de la tête de la série animale, — ne se bâtirait une maison dans un fleuve et y emmagasinerait des provisions.

Un abîme est creusé, dans la série zoologique, en avant et en arrière de ces insectes, comme en avant et en arrière du castor ; un abîme plus grand encore sépare les spécimens les plus développés de l'animalité, de l'homme.

Le poids et le volume du cerveau n'expliquent

(1) Voir le diagramme du chapitre sur l'Atome, dans *La sagesse antique* de Mme A. Besant.

(2) Quoique cette complexité soit, comme règle, la condition des facultés.

pas mieux que sa complexité structurale les différences intellectuelles.

Les rapports de poids entre le cerveau et le corps de divers animaux ont été ainsi évalués par Debierre (*La Moelle et l'Encéphale*).

Lapin	1 de cerveau	pour 140	de corps.
Chat.	1	»	pour 156	»
Renard.	1	»	pour 205	»
Chien	1	»	pour 351	»
Cheval.	1	»	pour 800	»

Si la matière était la *seule* condition *sine qua non* de l'intelligence, il faudrait admettre que le lapin est plus intelligent que le chat, le renard, le chien, et même le cheval.

Dans le même ouvrage, on trouve les chiffres suivants pour exprimer le volume moyen du cerveau chez les différentes races :

Parias de l'Inde	1332	centimètres cubes
Australiens	1338	»
Polynésiens.	1500	»
Anciens Egyptiens	1500	»
Mérovingiens	1537	»
Parisiens modernes	1559	»

Ce qui prouverait que le peuple constructeur des Pyramides et de Karnac, le peuple qui posa, à 150 mètres de hauteur, des blocs de granit dont un seul demanderait au moins quinze chevaux pour son transport sur une belle route, qui

juxtaposa ces énormes pierres sans mortier ni ciment et avec des joints presque invisibles, qui avait le secret du verre malléable et d'une peinture qui ne s'est pas fanée après des siècles, qui a su enregistrer deux années sidérales sur ces zodiaques, etc... — que ce peuple serait inférieur aux *grossiers Mérovingiens* et *l'égal* à peine des *Polynésiens !*

La science nous dit aussi, qu'à l'âge de cinq ans le cerveau humain atteindrait une moyenne de 1250 grammes, — ce qui ne serait encore nullement en rapport avec le développement intellectuel et moral de l'enfant de cet âge et celui de l'homme mûr.

Enfin, si le cerveau de Cuvier pesait 1830 grammes et celui de Cromwell 2 230, celui du grand anatomiste Tiedemann, mis sur la balance, n'en pesa que 1254, et celui de Gambetta n'en équilibra que 1246.

Le corps physique ne peut donner, à lui seul, la raison d'une foule de phénomènes psychologiques qui, au contraire, s'éclairent aussitôt si l'on admet l'existence d'autres véhicules de conscience possédant des vibrations plus étendues et par conséquent pouvant exprimer des facultés supérieures. Par exemple, pendant le sommeil (1), la raison est absente, et ce que nous

(1) Lequel est caractérisé par la sortie de l'Ego hors de son corps physique.

appelons des rêves n'est d'ordinaire (1) qu'un tissu d'absurdités dont le rêveur ne s'étonne que lorsqu'il est revenu dans son corps (quand il s'est réveillé). Au contraire, nous l'avons vu dans le chapitre I, quand l'Ego arrive à imprimer sur le cerveau les vibrations de la conscience supérieure (2), il peut reprendre la mémoire de faits oubliés depuis longtemps, apporter la solution de problèmes restés insolubles durant la veille. Il y a des fous qui ont cessé de l'être durant le somnambulisme (3), des individus d'une intelligence rudimentaire se sont révélés de profonds penseurs durant l'état mesmérique (4) ; la vision est possible aux aveugles de naissance soumis au somnambulisme (5) ; certains sujets peuvent voir à distance, et, après vérification (6), leurs rapports sont trouvés exacts ; certains phénomènes de double-conscience (7) ne peuvent être expliqués sans la pluralité, — la dualité tout au moins, — des véhicules de conscience.

Pour revenir à la part que l'œuf prend dans

(1) Il y a des rêves vrais et des rêves cérébraux. Voir le chapitre I, page 25 et suivantes.

(2) Celle qu'il a dans le corps subtil, — le corps astral d'habitude, — chez l'homme *ordinaire* du moins.

(3) Voir chap. I, page 33.

(4) *Ibid.*, page 34.

(5) *Ibid.*, page 52.

(6) Alexis a été, parmi bien d'autres, célèbre à ce point de vue.

(7) Voir chap. I, page 36.

l'hérédité, nous répétons que le germe physique àlui seul, n'explique qu'une portion de l'homme; il éclaire le côté physique de l'hérédité, mais il laisse tout aussi obscur le problème des facultés intellectuelles et morales. S'il représentait l'homme total, on devrait rencontrer chez un individu quelconque, les qualités manifestées chez ses générateurs ou dans leurs ascendants, — et jamais d'autres ; ces qualités ne pourraient excéder, tout d'abord (1), la somme qu'elles constituent chez les parents. L'on voit, au contraire, des criminels de naissance dans des familles très pures, et des saints mis au monde par des rebuts de la société. On rencontre des jumeaux, c'est-à-dire, des êtres nés des mêmes germes, dans les mêmes conditions de temps et de milieu, dont l'un est un ange et l'autre un démon, alors même que leurs formes physiques sont aussi semblables que possible.

Les enfants prodiges sont assez nombreux pour poser souvent au penseur le problème de l'hérédité. D'où venait, dans Ovide, cette irrésistible impulsion vers la poésie qui se manifesta dès les plus tendres années et qui finit par vaincre la vive opposition de ses parents?

Nous avons déjà cité (2) Gauss, de Brunswick, le plus grand mathématicien d'Europe. d'après

(1) C'est-à-dire, avant que l'action individuelle ait pu faire avancer l'évolution de l'individu au cours de la vie.

(2) Page 78.

Laplace, et qui résolvait des problèmes d'arithmétique dès l'âge le plus tendre.

Pascal, dès ses jeunes années, se bute à des parents qui lui défendent les mathémathiques et la géométrie. Il supplie son père de lui dire au moins « ce que c'est que cette science (1) à laquelle il est défendu de penser, et de quoi elle traite ». On lui répond que « c'est le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles ». C'est avec ces seuls renseignements et la réflexion qu'au moyen de « ronds et de barres » tracés en secret, il découvrit les trente-deux premières propositions d'Euclide.

Mozart, à l'âge de trois ans, apprend le clavecin en regardant jouer sa sœur, il compose admirablement un an après, à sept ans il joue du violon à première vue sans avoir eu de professeur, et de sept à douze ans il compose une foule de morceaux superbes.

Le bébé espagnol, Pepito Ariola, qui vient d'étonner la Cour de Madrid par son merveilleux talent d'exécution sur le piano, n'a aussi que trois ans (2).

Et, pourtant, dans la lignée de ces prodiges, où a-t-on trouvé un ascendant capable d'expli-

(1) La géométrie.

(2) Pépito a été présenté par le professeur Charles Richet au *Congrès de psychologie* tout dernièrement, à l'Exposition universelle.

quer ces facultés prématurées autant que surprenantes ; et si, à cette absence d'une cause chez les ascendants, l'on ajoute le fait que le génie n'est pas héréditaire, que les Mozart, les Beethoven, les Dante n'ont point fourni d'enfants marqués au front dès leur enfance du sceau de la gloire géniale, nous serons forcés d'avouer que, dans les limites où il s'est cantonné, le matérialisme ne peut expliquer l'hérédité.

*
* *

Il est nécessaire de dire quelques mots de plus de cette hérédité physique, de façon à éclairer son mystère, et à expliquer pourquoi, chez les hommes d'un développement moyen, les qualités morales vont souvent de pair avec celles de leurs parents.

En réalité, les germes physiques ne font que multiplier les éléments organiques de l'ovule, et comme cet ovule contient les cellules-types de tous les tissus, il s'ensuit que ces derniers possèderont les qualités des tissus qui existent chez les parents. Par exemple, des germes d'artérioscléreux fourniront un appareil vasculaire prédisposé à l'artério-sclérose ; les tuberculeux fourniront des germes dans lesquels la vibration vitale et la solidité cellulaire seront au-dessous de la normale et amèneront ces dégénérescences

qui constituent le tubercule ; les sanguins transmettront une faculté d'assimilation vitale et de production globulaire considérable, et ainsi de suite (1).

Dans cette transmission, il est deux facteurs capitaux : le germe mâle représente la *force*, il imprime à l'ovule la vibration vitale initiale, vibration qui sera celle de chacune des cellules de l'organisme en construction. La fonction de ce germe peut être étudiée plus facilement chez les animaux, parce que l'hérédité, chez eux, n'est pas compliquée par les différences individuelles dues au véhicule mental. L'étalon donne les qualités vitales, — le *sang*, c'est-à-dire, la vivacité le brio, l'allure ; la résistance physique, la base du caractère, le *fond*, comme disent les éleveurs, viennent de la mère. En résumé, les modalités de la matière sont fournies par le germe féminin.

Les particularités de la forme tiennent à plusieurs causes. La phrénologie et la physiognomonie sont des sciences, mais les études connues jusqu'ici sous ce nom n'ont guère de valeur parce qu'elles n'ont pas été faites avec la rigueur scientifique nécessaire. Nul doute que Gall et Lavater n'aient eu le don de pénétration des intelligences et des cœurs, comme, sur

(1) Nous avons vu que les constructions organiques formées par ces tissus sont l'œuvre spéciale d'un être particulier dirigé par de hautes Intelligences.

d'autres lignes, Mlle Lenormand, Desbarolles et les réels graphologues ; mais ce don était non le résultat d'une déduction mathématique, mais une faculté psychométrique ou prophétique ; c'est pourquoi ni eux ni leurs livres n'ont produit d'élèves dignes de ce nom. Seuls les grands traits de la forme humaine ont une signification connue (1), car toute force physique, passionnelle, mentale ou spirituelle possède, dans le corps visible, un organe d'expression, et les variétés de forme de cet organe font juger des nuances de la force qu'elles expriment sur le plan terrestre. C'est sur cette base que reposent surtout les particularités de la forme ; et l'intensité de certains défauts ou qualités s'exprime parfois si vivement qu'elle modifie totalement les lignes que devrait léguer l'hérédité ; et la similarité des formes entre les parents et les enfants n'est pas exacte, parce qu'elle tient aux particularités de l'individu en réincarnation beaucoup plus qu'aux tendances agrégatives des cellules embryonnaires en voie de prolifération.

L'être (2) chargé de bâtir le corps peut, à son tour, en modifier notablement la forme en copiant des traits particulièrement frappants qu'il trouve dans la pensée de la mère ; certains traits familiaux caractéristiques (3), d'autres ap-

(1) Et encore n'est-elle pas toujours bien précise.

(2) Voir page 136.

(3) Le nez des Bourbons, par exemple.

partenant à des étrangers en relations continuelles avec la mère, et ceux qu'un enfant élevé loin de la maison paternelle prend de sa nourrice ou de l'entourage dans lequel il se développe· s'impriment probablement de la même façon. Dans ce cas, en effet, le « constructeur », — qui, il faut l'ajouter, n'abandonne le travail d'édification que lorsqu'il est bien achevé, ce qui arrive vers l'âge de sept ans, — subit l'influence des formes du nouveau milieu et les copie parfois plus ou moins, et il est permis de se demander si ce n'est point à la reproduction d'une image mentale du produit de couleur d'un premier croisement, conservée très vive dans l'aura de la mère, qu'est dû le fait inexpliqué d'enfants nègres mis au monde par une femme remariée avec un blanc.

Autre fait.

Les *observateurs ont remarqué que presque tous les grands hommes ont eu pour* mère une femme d'un caractère élevé. L'on comprendra cette prépondérance de l'action maternelle si l'on se souvient que la masse cellulaire qui compose le corps de l'enfant appartient à la mère, non seulement parce que cette masse provient de la prolifération de l'ovule et n'est, par conséquent, que la multiplication de la substance maternelle, mais encore parce que les matériaux qui l'ont formée et qui ont été transmués en chair, ont été fournis par elle ; tout vient d'elle, en effet, de-

puis les éléments tirés du liquide amniotique et du sang, jusqu'au lait qui, après la naissance, continue pendant de longs mois à bâtir le corps de l'enfant, jusqu'aux « atomes de vie (1) » qui s'échappent sans cesse d'elle, et que le bébé absorbe au cours de ces soins incessants qu'il reçoit de sa mère.

Cet échange d'atomes est d'une extrême importance, car ces particules ultra-microscopiques sont chargées de nos tendances morales et mentales tout autant que des qualités physiques de notre vitalité ; nous en avons eu, personnellement, bien des preuves directes, mais la plus frappante nous fut donnée au cours d'une période critique de la vie de notre corps. Un jour que l'épuisement nerveux, augmenté sans cesse par un labeur énorme, avait atteint un redoutable paroxysme, un grand Etre (2) que la destinée avait envoyé auprès de nous à ce moment, infusa dans notre organisme en naufrage quelques vagues de sa vie physique, et bientôt ce fut une transfiguration, mais une transfiguration, morale beaucoup plus encore que physique, et pendant quelques heures nous nous sentîmes comme la « copie » de la grande Ame, et la divine influence se fit sentir, décroissant peu à peu, pendant plus de vingt-quatre heures.

(1) Le fluide magnétique.

(2) Ce n'était point un *Mahatma*, mais une Ame d'une très haute évolution.

Nous comprimes alors, mieux que par aucune autre démonstration, l'influence du physique sur le moral, et le mécanisme de la contagion subtile souvent effectuée par le mesmérisme. *Dis-moi qui tu hantes je te dirai qui tu es*, dit le vieil aphorisme.

Et si l'influence des atomes de vie peut être si marquée sur un homme de près de 40 ans, c'est-à-dire, à la période de la plénitude de la possession de soi-même, combien plus puissante n'est-elle point quand elle s'exerce sur l'enfant, — un frêle corps sensitif dépourvu presque entièrement du contrôle de l'âme ! C'est pour cette raison que des nourrices mercenaires impriment souvent à l'enfant des traits physiques (1) et de nombreuses tendances morales qui persistent un certain temps après la cessation de l'allaitement ; à leur tour, les orphelins, plus d'une fois, ressemblent, moralement, aux étrangers qui les ont élevés, — et, comme les tendances physiques, ces dispositions morales ne disparaissent que peu à peu, à mesure que le milieu change, et surtout à mesure que s'effectue la prise de possession du corps par l'âme réincarnée (2).

(1) Copiés probablement par l'être constructeur qui dirige la formation du corps jusque vers l'âge de 7 ans.

(2) A mesure que la construction du corps s'achève, l'Ego (l'*Ame*) commence à pouvoir se servir de l'instrument nouveau. C'est vers l'âge de 7 ans que le développement des centres nerveux est devenu suffisant pour que le cerveau reçoive la vibration de l'Ame ; jusque-là, l'homme vrai est

Mais la plus importante des influences morales en action sur l'être qui reprend contact avec la terre, tient aux émotions, aux passions et aux pensées de ceux qui l'entourent. L'enfant, — et sous ce nom il faut comprendre l'embryon et le fœtus, — possède des corps dont les éléments subtils sont à l'état dormant ; son organisme mental, et celui de la sensation ne sont guère que des amas de substance non encore vitalisée, — une espèce de collection de germes de bien ou de mal qui produiront des fruits avec leur éveil. Les vibrations passionnelles et mentales des parents se transmettent à la matière capable de leur faire écho dans les corps invisibles de l'enfant ; ils la vivifient, attirent à elle des atomes de même nature pris à l'atmosphère subtile ambiante et réveillent des centres passionnels et mentals qui, sans elles, auraient pu rester latents, ou qui, du moins, ne se seraient développés que plus tard, au moment où l'Ego, maître de ses véhicules, peut lutter contre les mauvaises influences extérieures et ne les laisser passer que dans une limite soumise à sa volonté. L'on peut ainsi faire éclore prématurément chez un enfant, de mauvais instincts, et

presque sans action sur le corps, quoique la projection mentale (le *corps mental*) qu'il a formée puisse s'exprimer dans une certaine mesure, beaucoup plus tôt, — dès le septième mois de la vie fœtale ; avant ce moment, les énergies instinctives du corps astral sont seules à agiter l'embryon.

les intensifier considérablement avant qu'une seule vertu ait pu s'exprimer à travers le nouveau clavier en construction. Cette action mentale est si forte qu'elle colore vivement, si ce n'est entièrement, la moralité des petits êtres qui vivent dans son influence, et l'enfant même d'un certain âge y est encore si sensible que l'on voit des classes entières refléter la moralité de l'instructeur qui en a la charge ; et elle ne cesse pas avec l'enfance, elle pèse, — quoique bien moins lourdement, — sur l'homme toute la vie, et les familles, les races elles-mêmes voient chacune à travers la couleur de son atmosphère spéciale : c'est pourquoi chacun préfère son pays. Vaste et subtile illusion que l'homme, au cours de son pèlerinage vers la divine Unité, doit arriver à pénétrer et à dissiper entièrement.

Notre responsabilité vis-à-vis des enfants est d'autant plus grave, qu'à la profondeur de l'impression que la pensée fait sur le mental subtil, plastique et sans défense des jeunes êtres, s'ajoute le fait que, si l'on pouvait empêcher le développement des germes de mal au cours d'une incarnation, ces germes n'ayant pas fructifié ne transmettraient rien au *corps causal* après la mort, et disparaîtraient (1) avec la dé-

(3) En *Kâmaloca* (Purgatoire). Les désirs, en purgatoire, ne peuvent être satisfaits parce qu'il n'y a point de corps physique pour leur expression ; cela provoque un état de souffrance que l'on compare à un feu brûlant. Ce feu use

sintégration de la matière qui les constitue. Nous devons donc, auprès des enfants surtout, n'avoir que de nobles émotions et de hautes pensées, de façon à créer dans leurs véhicules en reconstruction, des centres de noble et pure activité, et à diriger leurs premières impulsions vers le bien, *leurs premiers actes vers le devoir, leurs premières aspirations vers les sommets* altiers et lumineux de la Spiritualité.

L'on peut voir, à cette rapide esquisse, combien importantes et nombreuses sont les influences qui s'ajoutent ou se mêlent à celles de l'hérédité physique. Ce cortège, heureux ou terrible, est choisi par les Etres qui règlent la destinée et qui donnent à chaque Ego en réincarnation, le corps et le milieu qu'il a mérités, ou plutôt qui lui sont nécessaires pour développer harmonieusement ses facultés. Une âme jeune (1), encore à la merci des impulsions animales (2) de son véhicule kamique, est dirigée vers des

les passions et n'en laisse que le « germe » que le corps causal recueille et qu'il lègue au futur corps astral. Sans cette usure providentielle, les passions existeraient dès la première enfance, dans l'incarnation future, c'est-à-dire, à un moment où l'Ego n'a aucune prise sur la personnalité nouvelle, et où celle-ci serait terriblement affectée par ce flot de forces de mal.

(1) Les âmes ont des âges différents : le sauvage n'a pas le même âge que l'homme civilisé, et celui-ci est le cadet des Ames sages et fortes qui forment l'avant-garde de l'humanité.

(2) Impulsion *nécessaire*, nous devons l'ajouter, aux débuts du développement humain.

parents qui pourront fournir à son corps les éléments matériels de densité particulière sans laquelle ces impulsions ne pourraient se manifester ; un Ego qui s'approche de la maturité, sera conduit vers une famille pure physiquement et moralement, où il recevra et le véhicule physique substil qui lui est nécessaire, et le milieu élévé qui développera, dès son entrée dans la vie terrestre, les centres d'expression de ses hautes facultés. Ceux que la phraséologie mystique orientale a nommés les « Seigneurs du Karma » cherchent, dans leur choix de la race, de la famille et du milieu qui recevra l'âme en réincarnation, à fournir à cette dernière les conditions les plus favorables à son évolution, et il est certain qu'ils conduiront souvent un Ego qui doit développer le côté artistique, dans une famille qui lui donnera un système nerveux habitué au genre de vibrations requises et un milieu favorable au développement précoce des centres physiques de ces facultés ; pour favoriser un être qui doit développer le côté scientifique, le côté mystique, ou le côté métaphysique, d'autres milieux et d'autres parents seront choisis, et c'est ce parallélisme relatif qui existe entre les qualités morales des parents et celles des enfants, qui a trompé les observateurs insuffisamment instruits dans le mystère de l'hérédité, et leur a fait croire à la seule influence du germe physique.

Fournir un véhicule à un Ego de développement moyen, est chose facile ; tout corps ordinaire peut suffire ; la difficulté peut, au contraire, devenir extrême dans les cas où l'on doit fournir un nouvel instrument à une âme d'une haute élévation, — et si l'on songe que, dans les cas pressants alors que l'intérêt de l'humanité est en jeu et que l'heure a sonné, certaines grandes Ames acceptent, faute de mieux, des corps très imparfaits, l'on ne s'étonnera plus autant de trouver que tel Messager, dans sa compassion pour l'humanité qu'il devait éclairer et diriger vers la vieille Source de vérité, ait pu revêtir une enveloppe de chair dont l'atavisme était loin de se prêter à l'expression de ses hautes facultés : les Ames fortes savent revêtir la robe de douleur et subir la calomnie, quand le salut du monde est à ce prix. Nous ne savons presque rien des conditions qui président à la descente sur la terre des Avatars, des « Fils de Dieu », si ce n'est que, parfois, de grands Initiés, après avoir purifié et assoupli leur corps, le cèdent volontairement aux « dieux » qui descendent sur la terre, — sublime sacrifice qui, comme celui des Sauveurs qui consentent à venir jusqu'à nous, témoigne de la caractéristique suprême de la divinité : le don de soi.

L'hérédité enfin ne se réalise pas toujours ; bien des caractéristiques physiques ne sont pas reproduites ; parmi bien des familles entachées

de tares physiologiques dangereuses, de nombreux enfants échappent au mal, et les tendances morbides des tissus restent latentes en eux, bien qu'elles frappent souvent leurs descendants; d'en autre côté, comme nous l'avons dit, des types mentals extrêmes se rencontrent plus d'une fois dans une maison, et bien des parents vertueux sont affligés de rejetons dominés par le vice. C'est qu'ici, comme partout, la main de ce que le Christianisme a nommé la Providence, — l'Intelligence qui fait l'évolution, la Justice qui la dirige et l'Amour qui l'anime, — la main de Dieu ou de Ceux qui, étant devenus divins, font œuvre de collaboration divine, apparaît pour suppléer à l'imperfection des véhicules (1), et ils ne laissent venir à chacun que ce qui lui est nécessaire, — que ce qu'il a mérité, dit-on, communément : cette Main peut créer une maladie physique ou psychique là où le terrain et le milieu ne pouvaient la fournir, comme elle peut préserver une âme pure de l'infection morale du milieu où elle est jetée. C'est pourquoi nous voyons l'hérédité et le milieu faillir à leurs promesses ou donner ce qu'ils ne possédaient point.

(1) En effet, il est impossible que l'hérédité et le milieu remplissent *toutes* les conditions réclamées par l'évolution d'une âme et *rien que ces conditions ;* c'est pourquoi la Providence intervient pour faire justice.

Objection.

La Réincarnation n'est pas nécessaire, a-t-on dit; l'évolution de l'âme se poursuit, après la mort, sur des mondes invisibles, dans des corps subtils : inutile donc de revenir dans des corps grossiers terrestres.

Nous pensons que les épreuves de la vie, si épuisantes pour la volonté, ont dû inspirer cette théorie, car non seulement ceux qui l'ont proposée n'ont jamais donné la moindre preuve de son bien fondé, mais elle est en opposition complète avec la loi d'évolution.

On est trop habitué, dans le monde qui donne carrière à l'imagination plutôt qu'à la logique, à considérer l'homme comme un être à part dans la Nature et à faire facilement des exceptions pour lui. Les recherches patientes de la science de toutes les époques ont établi cet axiome universellement accepté: *la Nature ne fait pas de sauts*. Il n'est pas encore venu à l'esprit de personne, — nous aimons à le croire au moins, — d'enseigner que le développement du règne minéral, du règne végétal ou même du règne animal cesse brusquement sur la planète à la dissociation des formes de ces règnes,

pour aller s'achever sur des mondes subtils; pour l'homme, on en a pensé autrement, comme si son intelligence et son cœur avaient dépassé les leçons que peut leur fournir la terre! Du plus arriéré des sauvages à ces prodigieux Esprits qui ont été le Manou, le Bouddha, le Christ, nous voyons tous les échelons de la longue série humaine occupés. Dans les règnes inférieurs, tous les degrés existent également, tous sont utilisés sans caprice et avec utilité, chaque chaînon recevant quelque chose des chaînons voisins et leur donnant à son tour, exprimant ainsi sur le plan visible cette admirable solidarité qui est l'Amour divin: amour instinctif et imposé chez les êtres peu avancés, obéi par ceux qui sans l'aimer en comprennent les bienfaits, vécu par les âmes entrées dans le sentier du Sacrifice, — par les âmes qui ont compris l'Unité des êtres. Et si la terre a pu enseigner les Sauveurs du monde, pourquoi la Sagesse divine n'y enverrait-elle que l'instant d'une courte vie cette masse d'hommes imparfaits, pour les lancer ensuite sur d'autres mondes, comme des papillons insouciants se posant de fleur en fleur?

L'effort évolutif serait-il donc si simple, si aisé; l'énergie divine aurait-elle une valeur si minime qu'on pût la gaspiller ainsi sans résultat; le processus créateur serait-il le jeu d'un Dieu enfant; le Logos qui se sacrifice pour animer l'Univers serait-il un prodigue œuvrant

sans raison, projetant son intelligence et sa force comme dans un sport sans but, laissant l'évolution à la merci de ses caprices ; Brahmâ n'aurait-il donc point combiné, dans la méditation qui, nous disent les Ecritures orientales, précéda le mouvement créateur, le processus le plus doux, le plus rapide, le plus facile pour mener des êtres au But ? N'est-ce point blasphémer que de prêter pareille folie à l'Ame du monde ? Et l'Etude de la Nature ne dément-elle point à chaque pas, partout, ce gaspillage insensé qu'un humain ne ferait pas ? Partout, avec le minimum de force, la Nature produit le maximum d'effet ; partout les énergies sont solidarisées dans le même but, et l'évolution humaine ferait, au milieu de l'ordre général, une solitaire et incompréhensible exception !

Non, nous ne pouvons y croire un instant, et nous laissons cette impossible théorie à ceux qui l'ont imaginée.

Mais les spirites américains (1), — car ce sont, eux qui ont émis cette hypothèse, — ne sont d'ailleurs, pas d'accord avec l'école d'Allan Kardec, sur ce point fondamental, et cela n'est point fait pour consolider l'autorité de la doctrine ; et

(1) C'est dans ce grand corps qui nous est sympathique, mais dont nous avons le droit de discuter les théories quand elles nous paraissent erronées, qu'on trouve surtout cette hypothèse. Quelques écoles d'occultisme inférieur l'enseignent aussi, c'est vrai, mais elles constituent une minorité sans importance.

si nous ne savions que les désincarnés sont aussi ignorants dans l'au-delà qu'ils l'étaient sur la terre ; qu'ils se groupent volontiers, comme ici, avec ceux qui pensent comme eux, tandis qu'ils s'éloignent de ceux qui professent des opinions hostiles ; que les indous restent indous, les chrétiens restent chrétiens, et les musulmans musulmans, que les sceptiques sont toujours sceptiques et les athées athées, nous penserions que les « communications » spirites, avec leurs contradictions incessantes, sont un non-sens sans pareil, puisque les « esprits » ne sont point d'accord sur les choses qu'ils prétendent juger sans appel.

Il y a, heureusement, une raison à ces divergences. La désincarnation ne lève pas le voile d'Isis et ne met point l'âme en face de la Lumière omnisciente ; l'homme reste ce qu'il était, il garde ses croyances préalables, ses opinions, ses passions, ses qualités, ses sympathies et antipathies. Il sait, à dire vrai, un peu plus que sur la terre : il ne peut plus douter de la survie, il reprend le souvenir précis de toute sa vie terrestre, et la mémoire de bien des faits oubliés, lui revient, il comprend mieux, car son intelligence est servie par un corps beaucoup plus subtil, — mais tout se borne là. C'est pourquoi les « esprits » reflètent la moralité et la mentalité de leur nation, c'est pourquoi dans l'au-delà comme ici-bas, l'on trouve amis et ennemis, croyants et

incroyants, et aussi réincarnationistes et non-réincarnationistes.

Les Renaissances ne peuvent être établies que par la preuve personnelle, par le souvenir ; or, l'âme entrée dans l'au-delà par la désincarnation, n'a pas fini son pélerinage ; elle apprend qu'elle doit, en s'épurant, passer de monde en monde, jusqu'à un état de repos suprême ; mais quand elle atteint à ce dernier, elle a perdu ses vêtements inférieurs et la mémoire qu'ils lui donnaient, et lorsque la Loi la ramène à la terre, elle se revêt de nouveaux corps qui n'ayant point participé aux événements précédents, ignorent le passé.

Le souvenir, nous le verrons plus loin, est conservé dans la Mémoire cosmique, mais tant que l'âme n'a pas atteint un développement suffisant, elle ne peut l'évoquer, et même quand elle le peut, elle n'arrive à l'imprimer sur le cerveau que lorsque le corps physique et les corps intermédiaires (1) ont subi une épuration qui les lie étroitement et les harmonise (2). Alors seulement l'homme sait que la Réincarnation existe, et qu'elle se fait sur la terre aussi

(1) Corps astral et mental.

(2) L'harmonie est établie lorsque le synchronisme vibratoire de tous les états de matière des corps divers existe, c'est-à-dire, quand chaque état de matière d'un corps vibre à l'unisson des états de matière analogues de tous les autres corps.

longtemps que celle-ci ne passe pas en obscuration (1), ou, du moins, aussi longtemps que le développement de l'âme ne lui permet pas d'utiliser pour son évolution un autre milieu de la planète que le milieu physique (2).

L'on dira que nous finissons en prouvant ce que nous avons nié tout d'abord. Non, nous signalons simplement une exception, qui ne se présente que dans des cas rares, et seulement chez les pionniers de la race, — une exception qui n'est qu'apparente et qui entre dans l'ordre progressif qui solidarise les êtres de la chaîne planétaire à laquelle nous appartenons.

(1) Quand la « vague de vie » a fini son cycle sur la terre, elle passe successivement sur les autres planètes de notre chaîne, et laisse la terre en sommeil. Ce sommeil cesse avec le retour de la « vague de vie »; il devient la mort quand l'évolution de la chaîne est achevée. (Voir le *Bouddhisme ésotérique*, par M. Sinnett.)

(2) A un certain stade du *Sentier*, les retours à la terre ne sont plus obligatoires.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA RÉINCARNATION ET LE CONSENSUS RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE DES SIÈCLES

CHAPITRE IV

LA RÉINCARNATION ET LE CONSENSUS RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE DES SIÈCLES

Dans la revue rapide que nous allons faire du passé religieux et philosophique, nous verrons, sous des noms différents et des voiles divers, la doctrine des Renaissances enseignée depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Pas un peuple qui n'en ait gardé des traces évidentes ; pas une religion qui ne l'ait enseignée ouvertement ou secrètement, ou qui n'en ait au moins conservé le germe dans son sein ; et si l'on ne compte que les peuples auxquels la religion la prêche, c'est-à-dire, les indous et les bouddhistes, on peut évaluer le nombre des croyants à la Réincarnation au chiffre rond de 540 millions, sur 1.400 millions d'habitants que la terre porte actuellement. Les plus grands philosophes, anciens et modernes, ont fait de la Palingénésie la base de la vie, mais tandis que, dans le passé

le secret initiatique empêchait qu'on en donnât les détails, de nos jours, avec le flot de lumière que le cycle a permis, ce secret a été en grande partie levé, et c'est à la Théosophie qu'est échue la faveur de présenter cette grande doctrine sous ses principales faces et dans ses plus importants détails.

Inde.

L'Inde septentrionale fut le berceau de la race actuelle, — la cinquième (1), — l'Eden de notre humanité, notre mère physique, morale, mentale et spirituelle. C'est de son sein que sortirent ces hordes émigrantes qui peuplèrent l'Europe, après avoir inondé l'Egypte, l'Asie mineure et la Sibérie ; c'est sa loi éthique qui civilisa la Chaldée, la Grèce, Rome et l'Occident tout entier ; notre code est rempli de souvenirs des *Loi de Manou*, tandis que l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* ne sont, sur bien des points, qu'une

(1) La cinquième, ou aryenne, de la nomenclature théosophique ; la quatrième fut celle des Atlantes ; la troisième vécut sur le grand continent austral, la Lémurie ; les deux précédentes ne furent pour ainsi dire que la préparation embryologique des races suivantes. Voir la *Revue théos. française, Le Lotus Bleu*, 1898 : Article *Les Races préhistoriques*.

copie abrégée et souvent presque littérale des Livres sacrés de l'antique *Aryavartá*.

L'on a contesté la présence de la doctrine de laréincarnation dans les mantras védiques ; cela ne prouve qu'une chose : l'état fragmentaire des Védas. En effet, rien ne serait plus absurde que de voir les Ecritures sacrées de l'Inde rester muettes sur une doctrine qui, avec celle du *Karma* (1), forme les deux colonnes de support du temple indou ; pour le brahmaniste, — comme pour le bouddhiste qui n'est qu'un sectateur d'un puissant rameau de l'Indouisme, — ces deux lois embrassent l'Univers entier, des règnes primordiaux aux dieux, en passant par l'homme, et le but capital, unique de la vie humaine, c'est le *Moksha* (2) la libération de la chaîne des renaissances.

Dans ce pays où, à côté d'une rigide obéissance aux règles de conduite tracées par les grands Instructeurs, existait la liberté d'opinion la plus complète, et où se sont développées par conséquent, les sectes philosophiques les plus nombreuses et les plus divergentes, l'unité a sans cesse régné sur la doctrine des renaissances, et dans cette forêt inextricable de spéculations métaphysiques, deux arbres-rois

(1) La loi de Causalité, voir chapitre II du présent ouvrage, page 88.

(2) Le *salut* chrétien.

ont toujours dominé sans conteste : l'arbre karmique et l'arbre palingénésique.

Malgré l'obscurité intentionnellement laissée sur l'enseignement des renaissances depuis la décadence indoue, il est facile, en s'armant du flambeau théosophique, d'en découvir les points capitaux. Ainsi l'on y trouve les retours des « atomes de vie » (1) et des âmes *animales* (2) à l'existence dans de *nouveaux corps physiques* ; les renaissances des Egos humains sont indiquées dans leurs principales phases, mais ici l'omission volontaire de certains points qui devaient rester longtemps incompréhensibles, — et dangereux, par conséquent, — pour les foules, rend obscures et parfois absurdes certaines parties de la transmigration. Nous avons entendu un grand Instructeur expliquer clairement ces points aux plus éclairés des membres indous de la Société théosophique, mais nous ne nous sentons pas autorisé à répéter ces explications : nous laisserons donc un voile à cet endroit, mais l'intuition du

(1) Les « atomes de vie », les particules infinitésimales qui, par leur agrégation, forment le corps humain. Certains de ces atomes sont conservés, à la mort du corps, comms germes qui faciliteront la reconstruction du corps physique à la renaissance future.

(2) L'Essence divine qui anime les animaux, et aussi, dans un autre sens, les corps astrals des hommes et des animaux, corps dont les particules *transmigrent* comme les atomes physiques.

(3) Voir à ce sujet, le chapitre des Néoplatoniciens page 245.

lecteur pourra le soulever, après avoir réfléchi sur ce que nous dirons un peu plus loin (3).

Les Sages de l'Inde antique distinguaient donc trois parties distinctes dans le processus palingénésique : la Résurection, la Transmigration ou Métempsycose, et la Réincarnation proprement dite.

Résurrection.

Le corps physique est une espèce de polypier, un genre d'île madréporique semblable à ces terres qui émergent des flots du Pacifique sous les efforts agglomérateurs des organismes inférieurs.

Les plus volumineux des composés de l'agrégat humain sont connus de la physiologie sous les noms de microbes, bactéries, bacilles ; mais parmi eux, nos microscopes ne découvrent que les monstres de volume, « ceux qui sont aux organismes infinitésimaux ordinaires comme l'éléphant est à l'infusoire invisible (1) ».

Chaque cellule est un être complet ; son âme est un rayon vital de la Vie générale de notre planète ; son corps est composé de molécules qui sont attirées, puis chassées, tandis que l'âme cellulaire demeure immuable dans les incessantes fluctuations de ses éléments corporels.

Les molécules sont, elles aussi, animées par

(1) H. P. Blavatsky, *Secret Doctrine.*

une âme vitale rattachée à l'âme cellulaire, laquelle est tributaire, à son tour, d'une étincelle plus élevée (1) de la vie collective du corps humain.

Les plus infinitésimaux de ces êtres (2) pénètrent le corps librement; ils circulent dans l'aura (3) et dans les réseaux organiques, y subissent le martelage des forces morales, mentales et spirituelles, et s'y imprègnent, selon les cas, d'un souffle de bien ou de mal. Ils entrent dans les cellules et en sortent avec une grande rapidité, car leurs cycles d'activité et de passivité, très courts, se répètent sans répit.

Nous émanons incessamment des millions de « vies » qui sont aussitôt attirées dans les divers règnes de la Nature et y transportent les énergies qu'elles ont condensées en nous; elles impriment à leurs nouveaux organismes les tendances que nous leur avons données et deviennent ainsi des ferments de régénération ou de déchéance, elles aident ou retardent, souillent ou purifient: c'est pourquoi il n'est pas indifférent de vivre à la ville où à la campagne, avec des hommes ou auprès d'animaux, avec des

(1) Ces mots sont relatifs ; ils expriment les différences d'évolution des âmes.

(2) Appelés souvent « vies ».

(3) L'atmosphère d'éléments physiques subtils qui rayonne autour du corps humain, et joue un rôle de défense en empêchant la pénétration des éléments morbides du milieu ambiant.

ivrognes ou des tempérants, des méchants ou des saints. L'animal gagne auprès des humains, l'homme perd auprès des animaux, et les disciples des grandes écoles initiatiques sont, à un moment donné de leur entraînement, soigneusement isolés de tout contact inférieur.

Ce sont ces forces subtiles qui sont en jeu dans l'accomplissement physique d'une action (1), « Pour des péchés matériels, dit Manou, l'on (2) passe dans des formes minérales et végétales. » Lorsque, à la mort, l'enveloppe extérieure de l'homme se dissocie, ces formes sont rejetées dans le milieu terrestre commun où elles subissent l'action des courants magnétiques ambiants ; ces courants les attirent ou les repoussent, et opèrent ainsi cette admirable sélection qui les conduit vers des organismes en affinité avec elles.

La doctrine de la métempsycose (3) n'est vraie que pour les atomes ou émanations émises par l'homme après la mort, et durant toute la vie. Le sens caché du passage de Manou où il est dit que « le brahmanicide entre dans le corps d'un chien, d'un ours, d'un âne, d'un chameau, etc. », ne s'applique pas à l'Ego humain, mais seule-

(1) Le « péché matériel » de Manou.

(2) *On*, c'est, ici, les « vies » du corps de l'homme.

(3) Le mot est ici employé dans un sens générique : le remplacer par celui de *Résurrection* serait plus précis, dans cet ouvrage.

ment aux atomes de son corps, c'est-à-dire, à la triade (1) inférieure et à ses émanations fluidiques, a dit H. P. Blasvasky, qui ajoute :

« Aussi, quand nous lisons que Sakya Mouni (2) montrant un balai à ses bikshous (3), leur dit que c'était un novice qui avait négligé de balayer sa chambre de réunion, il ne faut pas nous empresser d'accuser d'idiote superstition le plus grand Sage du monde, mais bien plutôt chercher à comprendre ce qu'il voulait dire dans cette phrase allégorique. L'effluve magnétique, bien qu'impondérable et invisible, est quelque chose de matériel, de substantiel ; celui exhalé par le corps humain, est la vie même de ce corps. Ce sont des « atomes de vie » qu'un homme aveuglé par une passion intense projette inconsciemment, et lorsqu'un autre individu éprouve un sentiment très vibrant, — colère ou douleur, — auprès d'un arbre ou d'une pierre, des milliers d'années après, un simple psychomètre pourra voir cet individu et percevoir ses sentiments au contact de ce fragment de bois ou de pierre (4) : tel est le fait. Pourquoi donc un balai, fait d'un arbrisseau qui poussait, sans doute, dans le voisinage d'un bâtiment où vivait le paresseux novice, — arbrisseau souvent touché par

(1) Cette « triade » comprend la matière visible du corps, la substance éthérique, et la vie (*Prana*) que l'éther humain absorbe et spécialise pour la vibration du corps. Voir l'*Homme et ses corps* de Mme A. Besant.

(2) Le Bouddha.

(3) Moines bouddhistes.

(4) Voir dans le chapitre IV, l'*Objection* qui le termine, page 317.

lui, peut-être, alors qu'il était sous l'empire de la paresse et du dégoût du devoir, — pourquoi ce balai n'aurait-il donc pas été imprégné d'un certain nombre d'atomes de vie de ce novice, atomes que le Bouddha aurait reconnus, grâce à ses pouvoirs surhumains (1). »

Tel est le sens de la *Résurrection de la chair* enseignée dans l'église chrétienne sous une forme que la raison repousse, parce qu'elle tue l'esprit du dogme et laisse ce dernier comme un cadavre sans vie.

Métempsycose.

Après la désagrégation corporelle, des éléments kamiques (2) persistent un certain temps comme « ombre » (3) ou « fantôme » (4) dans l'atmosphère invisible subtile (5), puis se dissocient à leur tour sous l'influence des forces de ce milieu (6) et se perdent dans les couches de

(1) H. P. Blavatsky, *Théosophist*. Vol. IV, p. 244 et 286.

(2) Les éléments subtils, invisibles à l'œil de chair qui ont pour fonction la sensation, et qui, par leur association avec le mental humain incarné en eux, donnent naissance aux émotions, aux passions, en un mot, à *l'animal* dans l'homme.

(3) L'*umbra* des latins.

(4) Le *Kâma Rupa* des Indous.

(5) Le Purgatoire chrétien, le plan astral des théosophes, le *Kâmaloca* des Indous.

(6) Sous l'influence du *feu* purgatorial, dit la métaphore catholique.

matière dont ils ont été tirés. Comme les éléments physiques (*atomes de vie*), ils circulent dans leur milieu et y subissent la même loi d'attraction et de répulsion qui dirige la sélection universelle ; ils sont attirés vers les éléments kamiques des hommes et des animaux, et c'est ici que l'on doit placer la catégorie des fautes pour lesquelles l'on (1) passe dans des corps d'animaux ou d'hommes de condition inférieure. « Un prêtre ivrogne devient un ver, dit Manou ; un voleur de blé, un rat ; l'assassin d'un brahme un chien, un tigre ou un serpent », — ce qui veut dire que les éléments qui, dans l'homme, servent de base aux passions, transmigrent, après leur désintégration, dans les corps d'animaux possédant les mêmes passions ou éprouvant les mêmes besoins.

La transmigration des âmes humaines dans les corps d'animaux est encore couramment acceptée dans les masses les moins mentalisées de l'Inde : elle a contribué, peut-être plus que toute autre chose, à cet admirable respect pour la vie que l'on rencontre partout dans cet adorable pays. La pensée qu'un ancêtre pourrait se trouver dans le corps d'un animal, empêche la destruction ; le sacrifice même de l'homme à l'un de ses frères de l'animalité est considéré comme une vertu sublime, et la légende nous

(1) *On*, c'est, ici, les éléments kamiques.

montre le Bouddha, le Seigneur de Compassion, se donnant en pâture à une tigresse affamée, pour qu'elle ne mourût pas de faim avec ses petits.

Réincarnation.

Le processus de désagrégation (1) qui, après la désincarnation, détruit les divers corps (2) humains, laisse l'Ame, — ou, pour être plus exact (3), le corps causal (4), — intacte. Le Corps causal, en effet, est le seul véhicule qui, actuellement, résiste à la dissolution cyclique du composé humain ; il ne la subira que lorsque l'étincelle divine qui constitue l'Ame, — étincelle éternelle en essence puisqu'elle est un fragment de Dieu, et immortelle comme « moi » dès qu'elle a atteint l'individualisation qui est le but de l'évolution, — se sera formé un corps *nouveau* et

(1) Ce processus, comme celui qui revêt de corps nouveaux l'âme prête à retourner sur la terre, fera l'objet d'un travail futur complémentaire du travail actuel ; mais dès à présent, nous conseillons aux personnes qui lisent l'anglais de s'en instruire dans le livre magistral de Mme A. Besant : *Réincarnation.*

(2) Corps physique, corps astral (ou âme animale), corps mental (ou partie mortelle de l'Ame humaine).

(3) En effet, l'âme n'est pas le corps causal, pas plus qu'elle n'est aucun des autres véhicules humains. Voir chap. I, pages 15 et 16.

(4) Voir, au sujet des divers corps, la *Théosophie en quelques chapitres*, de la page 43 à la page 52.

supérieur avec la substance des plans subtils qui existent au-dessus du plan mental; mais des âges s'écouleront avant que la masse des hommes n'atteigne ce point.

Quand il a ainsi successivement rejeté toutes ses enveloppes, l'Ego a terminé un « cycle de vie », et se dispose à revêtir de nouveaux véhicules *pour retourner à la terre, pour se réincarner*. Sur ce point, — sur la Réincarnation proprement dite, — les Ecritures indoues sont si précises, si complètes et si universellement acceptées, qu'il est inutile de les citer en détail. Quelques extraits suffiront.

Nous les emprunterons à la *Bhagavad Gîtâ*, ce splendide épisode de la grande guerre civile qui détruisit l'Inde glorieuse et la laissa sans défense contre les envahisseurs successifs qui devaient compléter sa décadence. Le grand poème nous montre un glorieux et noble prince, Arjouna, sur le point de prendre part à la lutte. Les deux armées, rangées en bataille, vont se précipiter l'une contre l'autre, les flèches commencent à traverser l'air. Arjouna voit dans l'armée ennemie des parents chéris, des instructeurs vénérés, des amis affectionnés que le destin a rangés dans le camp opposé et qui donnent au combat toutes les horreurs du parricide et du fratricide. Ecrasé de douleur, ému jusqu'au plus profond du cœur d'une pitié immense, Ajourna laisse tomber son

arc, et fait appel à son Instructeur, le divin Krishna :

« O Krishna, dit-il, quand je vois ces parents rangés en bataille et prêts à combattre, mes membres se paralysent, mon visage perd sa vie, mon corps tremble et mes cheveux se dressent sur ma tête ; mon arc tombe de mes bras, la fièvre brûle ma poitrine, je chancelle et je ne puis penser.

« Je ne vois, dans ce massacre, que de noirs présages. Je ne désire rien, ni plaisir, ni victoire, ni trône. Ceux pour qui nous désirerions ces choses sont là, prêts à combattre après avoir fait le sacrifice de leurs biens et de leur vie : ce sont nos précepteurs, nos pères, nos fils, nos aïeux, nos gendres ou petits-fils, nos beaux-frères ou nos alliés.

« Dussent-ils me tuer, je ne veux point leur trépas, — fût-ce au prix de l'empire de trois mondes. . .

. . . .

« Je ne combattrai pas. »

Le divin Krishna sourit alors à son disciple bien-aimé et lui dit :

« Tu pleures sur des hommes que tu ne dois pas pleurer ; tes paroles sont celles de la fausse sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts. Jamais la vie ne m'a manqué, et ni toi, ni ces princes n'avez jamais cessé d'être : jamais nous ne cesserons d'exister.

« De même que ce corps mortel passe par les phases successives de l'enfance, de la jeunesse et de la

vieillesse, de même, après la mort du corps, l'âme en revêt un nouveau. . . . .

« Et ces corps qui disparaissent, sont animés par une âme éternelle, indestructible, immuable. Celui qui croit qu'on la tue ou qu'elle tue, se trompe : elle ne tue pas, elle n'est pas tuée. . . . .

. . . .

« Comment celui qui la sait éternelle, impérissable, sans naissance ni mort, pourrait-il tuer quelqu'un ? Comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, l'âme abandonne les corps usés pour en revêtir de nouveaux. . . . . . .

. . . .

« Ne songe qu'à ton devoir, et ne tremble pas : rien de meilleur ne peut s'offrir au Kshattrya (1) qu'une juste guerre. » . . . .

Voici d'autres extraits de ce merveilleux enseignement :

« J'ai eu bien des naissances, et toi aussi Arjouna ; je les connais toutes, mais toi, tu les ignores. »

« Celui qui a percé le secret de ma naissance et de mon œuvre divine, ne retourne pas à une nouvelle naissance : quand il quitte son corps, il vient à moi.

« L'homme de bien, quand son corps meurt, se rend à la demeure des purs, il y reste durant de longues années, puis il renaît dans une famille de sages et purs... Alors il reprend les pieux exercices qu'il

(1) Le guerrier.

avait pratiqués dans sa vie antérieure et s'approche d'un pas de plus vers la perfection. . . . . . .

. . . .

« Quand il a dompté le mental par l'effort, le yogui (1) purifié de ses fautes, perfectionné par les naissances successives, entre enfin dans la voie suprême... Et après un certain nombre de naissances, il vient à moi... et celui qui m'atteint n'a plus à renaître. »

La vie quotidienne des indous et des bouddhistes est si entièrement basée sur la Réincarnation et sur sa fondation, la Loi de Causalité (*Karma*), que cette foi fait leur patience dans le présent et leur espérance pour le futur, car elle leur apprend qu'à chaque instant l'homme est soumis aux circonstances qu'il a créées, et que s'il est lié au passé, il est maître de l'avenir.

Que n'avons-nous, dans notre vieille Europe troublée, cette même croyance comme solution du problème si torturant de l'Inégalité des conditions, car ce serait pour les faibles en révolte contre l'oppression, un baume apaisant, et pour les forts, un stimulant de la compassion dévouée que l'opulence doit à la misère, que le bonheur doit à l'infortune : la solution de la question sociale est là.

(1) Le sage qui se livre à la contemplation.

Egypte.

Si, de l'Inde, nous passons à la mystérieuse Egypte, nous retrouvons, cachée sous les mêmes voiles, l'universelle Palingénésie.

La doctrine égyptienne admettait la « chute des anges » ; les anges déchus seraient les âmes humaines (1), et celles-ci auraient à se réincarner jusqu'à purification complète ; *tombées* dans la chair, soumises à ses vicissitudes et à ses passions, ces âmes auraient à évoluer, par des renaissances consécutives, jusqu'à ce qu'elles eussent développé toutes leurs facultés, obtenu l'empire complet sur la nature inférieure, et regagné leur pureté originelle ; celle-ci ne serait plus, alors, la pureté inconsciente de l'innocence du jeune âge, mais la pureté consciente de la

(1) « Les âmes humaines, non pas toutes, mais les âmes pieuses sont démoniaques et divines. Une fois séparée du corps et après avoir soutenu la lutte de la piété, qui consiste à connaître Dieu et à ne nuire à personne, une telle âme devient toute intelligence. — Mais l'âme impie reste dans son essence propre et se punit elle-même en cherchant pour y entrer, un corps humain, car un autre corps ne peut recevoir une âme humaine, elle ne saurait tomber dans le corps d'un animal sans raison : Une loi divine préserve l'âme humaine d'une telle injure ». Hermès Trismégiste. Livre I, *Laclé:* Hermès à son fils Tat. Trad. L. Ménard, libr. acad. Didier, 1867, p. 66.

maturité, c'est-à-dire, de l'âme qui a connu le bien et le mal au cours de ses expériences, qui a vaincu le serpent de la matière tentatrice et choisi volontairement la vie de la vertu.

Le « Jugement » de l'après-vie, continue l'exotérisme de *Khem* (1), décide du degré de pureté atteint ; s'il est insuffisant, l'âme retourne à la terre pour y habiter, selon ses mérites ou ses fautes, une forme humaine, animale ou végétale.

Ces lignes nous montrent que l'enseignement égyptien nous est arrivé enveloppé de grossières scories, et qu'il doit être soumis à un criblage scrupuleux ; quand ce travail est fait, l'on voit qu'il comprenait, en réalité, comme dans l'Inde, l'exposé des transmigrations spéciales aux éléments des divers véhicules (2) : *le ternaire physique* (3) ressuscite, *l'homme animal* (4) transmigre, *l'homme proprement dit* (5) se réincarne, mais les détails de ces processus ont été si confondus dans les fragments que nous possédons de la palingénésie égyptienne, qu'il est difficile de trouver les traces de leur classification.

Hérodote, par exemple, nous dit :

(1) L'Egypte.
(2) Des divers corps.
(3) Le corps physique avec son « double » éthérique et la Vie (*Prâna*).
(4) Le corps kamique.
() Le corps causal.

« Les Egyptiens furent les premiers à répandre la théorie de l'immortalité de l'âme ; ils enseignaient que lorsqu'elle quitte un corps, elle entre dans un autre prêt à la recevoir, et qu'après avoir parcouru toutes les formes créées sur la terre, dans l'air et dans les eaux, elle revient dans un nouveau corps humain né pour elle. Ce cycle à travers ces formes diverses demanderait trois mille ans pour son achèvement (1) ».

Ce passage se rapporte évidemment à la résurrection des « atomes de vie ». H. P. Blavatsky le confirme quand elle dit :

« L'on prétendait que pendant trois mille ans, au moins, la momie, malgré toutes les préparations chimiques, continue à émettre d'invisibles atomes qui, dès la mort, entrent dans les divers tourbillons de l'être et passent par toutes les variétés de la vie organique. Ce qui transmigre ainsi, ce n'est pas l'âme, le cinquième principe (2), et encore moins le sixième (3), mais les « atomes de vie » de Jiva (4), le second principe, lesquels (toujours selon l'exotérisme) (5), au bout de trois mille ans, quelquefois plus, quelquefois moins, après des transmigrations infinies, se trouvent

(1) *Histoires*, t. II, liv. II, chap. CXXIII.

(2) Le corps causal.

(3) Le corps bouddhique qui n'est, chez l'homme ordinaire, qu'à l'état embryonnaire.

(4) Appelé, chez l'homme, *Prâna*, d'ordinaire. Le *Jiva* est la vie solaire qui, transmuée par le corps physique, devient du *Prâna*, la vie physique humaine. Le *Jiva* et le *Prâna* diffèrent par la nature de leur vibration.

(5) Cette parenthèse est de nous et non d'H. P. Blavatsky.

de nouveau attirés ensemble pour former le vêtement extérieur du corps de la même monade, — l'âme vraie, — qu'ils avaient déjà revêtue deux ou trois mille ans auparavant. Même dans le cas extrême d'annihilation du principe personnel et conscient (1), la monade ou âme individuelle (2) reste la même, et il en serait de même des atomes des principes inférieurs (3) atomes qui, *régénérés par ce fleuve rapide de l'être, sont magnétiquement attirés par leurs affinités, et réincarnés ensemble*... (4) »

Certains auteurs ont pensé que la foi en la Résurrection créa l'embaumement, parce que l'on croyait qu'après trois mille ans, l'âme retournait

(1) Le corps mental.

(2) Le corps causal.

Dans l'annihilation, — ce qu'on a nommé la perte de l'âme, — le principe kamique (corps astral), pendant une succession assez longue de vies, ne permet pas au corps mental de se séparer de lui dans le purgatoire ; il le retient emprisonné jusqu'à sa désagrégation ; le corps causal ne recueille rien des incarnations, il perd, à chaque renaissance, les forces qu'il produit pour former le nouveau corps mental, et il s'atrophie peu à peu, jusqu'au moment où il n'est plus apte à se servir des corps ordinaires de la race à laquelle il appartient. Il reste alors en repos, pendant que le corps mental se dissout peu à peu, puis il reprend sa série d'incarnations dans les corps peu évolués des races primitives. Voir page 201 et suivantes ; ceci ne sera compris que par ceux qui ont étudié la théosophie.

(3) H. P. Blavatsky, dans ce passage, fait allusion aux rares atomes éthériques, astrals et mentals qui, à chaque désincarnation, sont incorporés au Corps causal et forment les noyaux des corps futurs qui leur correspondent.

(4) *Theosophist*, vol. IV, p. 244 et 286.

au même corps, qu'elle ressuscitait directement quand on l'avait conservé, tandis que, dans le cas contraire, elle entrait où elle pouvait, parfois même dans le corps d'une créature inférieure. Hérodote, pourtant, dit qu'après le cycle de trois mille ans, l'âme reprend un nouveau corps et non le corps momifié (1), ce qui donne à penser que l'embaumement avait d'autres raisons. Celui-ci ne devient *général*, en effet, que pendant la décadence ; à l'origine il était réservé aux Hiérophantes, dans le but de permettre à leurs éléments moléculaires physiques de passer dans les corps encore grossiers des masses, et d'aider les âmes ordinaires par l'influence puissante du potentiel magnétique dont ils étaient chargés (2). C'est pour la même raison que les corps des Yoguis, dans l'Inde, sont inhumés, tandis que, pour les autres hommes, la crémation est la règle.

D'autre part, parmi la masse des croyances laissées sur le sol égyptien par une tradition dégénérée, il s'en trouvait qui, de près ou de loin, rappelaient des vérités occultes, et pouvaient avoir perpétué ou *généralisé* la pratique en question. L'on supposait, par exemple (3), que les transmigrations (4) ne commençaient que lorsque

(1) *Histoires*, tome II, livre II, chap. CXXIII (déjà cité).

(2) Voir page 162, l'influence du magnétisme (des atomes de vie) sur l'Ego.

(3) C'est Servius qui nous a transmis cette opinion.

(4) Des éléments de la personnalité, — du corps astral probablement.

le lien magnétique entre l'âme et ses restes s'était rompu par la désintégration totale de la dépouille : aussi cherchaient-ils à conserver cette dernière par tous les moyens.

Cette croyance peut être facilement rattachée à l'enseignement remis en lumière par la Théosophie et qui dit que l'affinité qui existe entre le cadavre visible et l'âme revêtue du corps kamique (astral) (1) peut, dans certains cas, retenir cette dernière à la terre après sa désincarnation et retarder ainsi, pendant un temps plus ou moins long, la désintégration des éléments, du corps passionnel. Ce sont ces éléments, et non l'âme, qui transmigrent dans les corps animaux et, contrairement à ce que pensait l'exotérisme égyptien, l'intérêt de l'âme c'est de se libérer de l'attraction terrestre et de son véhicule kamique (astral), et non de rester attachée à la terre. Il y avait donc erreur d'action (*embaumement*) par suite d'erreur doctrinale, ou, du moins, par suite d'enseignement incomplet, mal transmis et mal compris.

*
* *

L'Egypte avait multiplié les symboles de la palingénésie.

La Résurrection (2) était symbolisée par le

(1) De l'âme animale (corps astral) en *Kâmaloca* (Purgatoire).

(2) Au sens de renaissance en général.

crapaud qui devenait alors la déesse Hiquet. On avait choisi cet animal parce qu'il vit dans l'air et dans l'eau (1), parce qu'il peut rester enfermé un très grand nombre d'années sans air ni nourriture (2) et revenir ensuite à la vie. G. Maspero (3) nous apprend que les premiers chrétiens d'Egypte avaient adopté ce symbolisme, et que les lampes de leurs églises avaient la forme d'un crapaud, et portaient, en grec, l'inscription : « Je suis la Résurrection ». Cette déesse-crapaud se voit encore au musée de Boulac.

Le Scarabée (4) symbolisait la « personnalité », l'expansion du substance mentale projetée, pour ainsi dire, par le corps mental supérieur, à chaque incarnation, dans le nouveau corps kamique (astral) ; on en plaçait toujours un certain nombre avec les momies, et on le représentait posé sur un épi, symbole des acquisitions faites au cours de la vie terrestre écoulée. En effet, le développement de l'Ego se fait par celui de la personnalité qu'il jette sur la terre à chaque incarnation : c'est le nouveau corps mental qui

(1) L'Ego (âme) vit aussi dans l'air (symbole du ciel) et sur la terre (dont le symbole est l'eau, la matière grossière), — dans le ciel, après la désincarnation, sur la terre, pendant l'incarnation.

(2) L'Ame est immortelle et n'a pas besoin de nourriture.

(3) *Guide du visiteur au musée de Boulac.*

(4) Son nom *Khopiroo* vient de la racine *Koproo :* devenir, renaître (H. P. BLAVATSKY).

va diriger les nouveaux corps astral et physique de chaque incarnation et qui est véritablement la fleur et le fruit du labeur de la vie.

L'égyptologie sacrée nous dit que le scarabée demande à être « osirifié », à être réuni à son « âme vivante », — ou Ego qui l'a émané : voici pourquoi.

Quand, après la désincarnation, la vie purgatorielle commence, l'Ego cherche à rejeter aussi le corps kamique (astral) pour passer dans le monde élevé (1) qui est sa demeure, et où il doit jouir du ciel. C'est alors une lutte véritable. D'un côté, l'Ego cherche à extraire le corps mental qu'il a projeté, au début de l'incarnation, dans le corps kamique, et à le prendre avec lui ; de l'autre, le corps passionnel (2) — *qui, par son instinct, sent sa vie liée à celle de l'élément mental, élément qui lui donne sa force,* son activité vitale, sa caractéristique personnelle, — cherche à retenir ce foyer de vie individuelle, et il y réussit, d'ordinaire, jusqu'à un certain point. Lorsque, durant l'incarnation, le désir a régulièrement vaincu la volonté, le *Kama* ou corps passionnel, conserve la suprématie posthume, et l'Ego, s'efforçant d'arracher son expansion mentale à l'étreinte kamique, en laisse un fragment plus ou moins impor-

(1) Le plan mental.

(2) Encore appelé corps kamique, corps astral, corps des désirs, etc...

tant, et ce fragment n'est rendu à la liberté que lorsque le corps passionnel du défunt s'est désagrégé sous l'influence des forces du monde astral (1).

Quand, au contraire, durant la vie, l'Ego a sans cesse dominé les appels inférieurs, il sépare après la mort, avec facilité, du filet passionnel, la substance qu'il y a infusée, et il passe, avec elle, sur le plan mental, — dans la portion de ce plan qu'on nomme le « ciel ».

C'est cette lutte que l'Egypte a consignée dans ses annales, quand elle a inscrit sur les papyrus ou gravé sur la pierre la course de l'âme dans la région des ombres. L'âme, — la personnalité mentale, — qui demande « l'osirification », qui invoque son dieu et émanateur, l'Ego, et le prie de l'attirer pour qu'elle puisse vivre avec lui c'est le « moi » inférieur : ce « moi » n'a pas épuisé le « désir de vivre » sur la terre, son désir s'imprime dans les germes qu'il a laissés dans le corps causal et ramène l'Ego à l'incarnation, — c'est pourquoi il prie et désire la résurrection (2) de son « âme vivante » (l'Ego). Denon, dans son Voyage en Egypte, a exposé le Sha-En (Livre des métamorphoses), écrit en signes hiératiques, réédité à Berlin, par Brugsh, en 1851. On y parle très explicitement des Réincarnations affirmant qu'elles sont innombrables.

(1) Ce qu'on a nommé le *feu* du purgatoire.

(2) La réincarnation.

La 3e partie du *Livre des Morts* donne les détails de la résurrection d'un Osiris : elle est l'identification du défunt avec Osiris, Dieu de lumière et sa participation, à sa vie, à ses actes et à sa puissance : c'est en somme la réintégration finale de l'âme humaine en Dieu.

Le plus élevé, et le plus suggestif des symboles palingénésiques égyptiens, est, sans contredit, celui de l'œuf. Le défunt est « resplendissant dans l'œuf, sur la terre des mystères (1) ». Dans l'*Œdipus egyptiacus* (2) de Kircher, l'on voit un œuf, — l'Ego délivré de ses véhicules, — flottant sur la momie ; c'est le symbole de l'espérance, et la promesse d'une naissance nouvelle pour l'âme, après sa gestation dans l'œuf d'immortalité (3).

Le « globe ailé » répandu à profusion en Egypte, est une forme de l'œuf et possède la même signification ; ses ailes indiquent sa nature divine et ne permettent pas de le confondre avec le germe physique. Les « œufs de Pâques » que l'on offre au printemps, — au renouveau, à la *renaissance* de la Nature, — ne sont qu'un commémoratif de cet antique symbole de la Vie éternelle dans ses phases successives de désincarnation et de renaissance.

(1) *Rituel*, Z. XII, I.
(2) T. III, p. 124.
(3) Le corps causal illuminé par l'Essence divine nommée en théosophie *Atma-Bouddhi*.

Chaldée.

On dit que les Mages enseignaient l'immortalité de l'âme et ses réincarnations, mais *qu'ils limitaient considérablement le nombre de ces dernières, croyant qu'après* un petit nombre d'existences, la purification était achevée et que l'âme regagnait le séjour céleste.

Nous n'avons malheureusement rien de précis sur ce point spécial de la doctrine chaldéenne, car quelques-unes des sources d'information les plus importantes furent détruites dans l'incendie de la bibliothèque de Persépolis par le vandale macédonien Alexandre le Grand, tandis qu'Eusèbe, — celui que Bunsen qualifie si durement (1), — altéra si profondément les manuscrits de Bérose que nous nous trouvons en présence de fragments insuffisants et défigurés (2). Pourtant le chaldéisme est un grand corps de doctrines ; douze Zoroastres avaient précédé celui qu'on nomme le « divin », et l'éso-

(1) Il l'appelle « le prince des Pères menteurs et des écrivains malhonnêtes » (*Egypt.*, vol. I, p. 200).

(2) Eusèbe l'avoue lui-même d'ailleurs : « J'ai donné tout ce qui pouvait augmenter la gloire de notre religion et supprimé tout ce qui pouvait la déparer » (*Prœparatio evangelica*, liv. XII, chap. XXXI).

térisme tout entier était connu en Chaldée, comme en Egypte.

Les descendants des Chaldéens, — adorateurs du Feu, Mazdéens, Mages, Parsis, — selon les noms qui leur furent donnés aux diverses époques, — ont conservé jusqu'à nos jours les points cardinaux de l'enseignement palingénésique, et les exposent parfois dans les formes les plus charmantes de la poésie orientale. Le libre IV du grand poème persan, *Masnawi-Manwi*, traite de l'évolution et de son corollaire la réincarnation, et dit qu'il existe un moyen de rappeler à la mémoire les existences écoulées : c'est d'arriver à l'Illumination spirituelle qui couronne l'évolution humaine et place l'âme sur le seuil de l'*état* divin.

« Si votre âme purifiée réussit à émerger de la mer de l'ignorance, elle verra, avec ses yeux désormais ouverts, le « commencement » et la « fin ». Elle vint d'abord dans le règne minéral, puis elle entra dans le règne végétal, y resta durant des âges et oublia pendant ce temps qu'elle avait habité le règne minéral ; lorsque, du règne végétal, elle passa dans le régne animal, elle perdit la mémoire de son état végétal... ; enfin le Créateur, que vous connaissez, la tira du règne animal, pour l'incarner dans l'humanité. Et c'est ainsi qu'elle a voyagé de monde en monde et qu'elle a atteint aujourd'hui la raison. Elle ne se rappelle plus les états antérieurs de développoment par lesquels son intelligence a passé, mais elle doit s'éle-

ver, dans l'avenir, au-dessus de son état intellectuel actuel, s'affranchir de l'avarice et du désir, et expérimenter encore des milliers de degrés d'intelligence très élevés. Quoiqu'elle ait dormi sur le passé et en ait perdu le souvenir, elle ne doit pas rester indéfiniment dans cet oubli ; elle sortira du sommeil, et s'éveillant, sourira de son passé, en disant : « Dans « quelle pénible position ai-je donc été dans mon « sommeil ! Pourquoi avoir oublié l'état réel des « choses ? Pourquoi n'avoir pas su que peines et « souffrances étaient le fruit des actions accomplies « et des erreurs commises pendant mon sommeil ? (1) »

Ces lignes sont concises, mais toute l'évolution y est condensée et elles dispensent de citer plus longuement, sur ce sujet, les traditions chaldéennes. Toutefois ceux qui désireraient d'autres passages se rapportant à la même doctrine, en trouveront de très précis dans le « Desatir » (2).

Celtes.

L'Inde sacerdotale (3) envoya de bonne heure des pionniers dans l'Occident pour répandre

(1) *Oriental Department*, nouvelle série, vol. I, nº 4. Publié sous les auspices de la Société théosophique.

(2) *Namæ-Sai Vakhshûr-i-Mahabad*, et dans le quatrième « Voyage » du chap. IV de *Jam-i-Kaikhoshru* (voir *Theosophist.*, p. 333, vol. XXI).

(3) Et peut-être l'Atlantide.

l'enseignement religieux parmi ses peuplades énergiques ; ceux qui s'établirent en Gaule et dans les Iles Britanniques furent les Druides. « Je suis un serpent, un druide », disaient-ils. Cette phrase prouve leur qualité de prêtre et l'origine atlante ou indoue de leurs doctrines, car le serpent fut le symbole de l'initiation dans les mystères sacrés de l'Inde, comme il l'était sur l'Atlantide.

Nous connaissons peu de chose de leur enseignement. Il était entièrement oral, mais il était si étendu que César nous assure qu'il ne fallait pas moins de trente années d'étude pour devenir un druide. La conquête romaine les fit disparaître peu à peu, et c'est alors que leurs disciples, les bardes, confièrent à l'écriture des fragments plus ou moins tronqués et imparfaits de la doctrine de leurs maîtres. Leurs « triades (1)» ont une parenté indéniable avec les doctrines indoues : l'Evolution part de l'Absolu qui se manifeste, elle culmine dans l'homme par un maximum d'individualisation, et s'achève par l'union personnelle et consciente des êtres ainsi créés avec le Tout ineffable.

L'Absolu est « Ceugant », la manifestation ou Univers c'est « Abreb », l'état divin des âmes libérées est en « Gwynvyd » : tels sont les trois cercles.

(1) Voir les *Triades bardiques*, par E. Williams. Traduites sur l'original Gallois.

Dans « Ceugant » il n'y a que l'Inconnaissable, la Racine sans racine. Les âmes naissent et se développent dans « Abred » (1), par leurs passages dans les règnes divers ; c'est l'état d' «Amwn» par lequel les êtres ne passent qu'une fois, ce qui veut dire que le « moi » une fois acquis persiste éternellement. « Gwynvyd » c'est le monde des âmes parfaites et libérées, le Ciel éternel, le grand Nirvana.

Au cours de ce long pèlerinage, la Monade (2)

(1) « « Abred » est le cercle des migrations au cours desquelles tout être animé procède de la mort : l'homme l'a traversé ». *Triade* 13.

« La transmigration est dans « Abred » ». *Triade* 14.

« Trois calamités primitives sont dans Abred : la nécessité (de l'évolution, des renaissances), l'absence de mémoire (des incarnations passées) et la mort (qui est suivie de la renaissance). » *Triade* 18 (Les mots entre parenthèses sont de nous).

« Par trois choses l'homme tombe sous la nécessité d'Abred (ou de la transmigration) : par l'absence d'efforts vers la connaissance, par le non attachement au bien, et par l'attachement au mal. En conséquence de ces choses, il descend dans Abred jusqu'à son analogue (1) et il recommence le cours de ses transmigrations. » *Triade* 25.

« Les trois fondements de la science (sont) : la transmigration complète par tous les états des êtres, le souvenir de chaque transmigration et de ses incidents, le pouvoir de passer à volonté de nouveau par un état quelconque en vue de l'expérience et du jugement (2). Et cela sera obtenu dans le cercle de Gwynvyd. *Triade* 36.

(2) La particule divine incarnée.

(1) Jusqu'au point correspondant à son développement.

(2) L'être libéré a le pouvoir d'évoquer le passé, d'accorder sa conscience avec celle de tout être, de sentir tout ce que cet être sent, d'être cet être.

subit un nombre infini de renaissances à travers des myriades d'enveloppes.

« J'ai été vipère dans le lac, dit le barde Taliésin (1) ; j'ai été couleuvre tachetée sur la montagne ; j'ai été étoile ; j'ai été prêtre. Un temps bien long s'est écoulé depuis ; j'ai dormi dans cent mondes ; j'ai tourné dans cent cercles. »

C'est dans la foi aux renaissances que les Gaulois puisaient leur courage indomptable et leur extraordinaire mépris de la mort :

« Une de leurs doctrines capitales, dit César (2), c'est que l'âme ne meurt pas, mais qu'à la mort elle passe dans un autre corps, — ce qu'ils estiment comme très utile pour encourager la vertu et pour faire mépriser la mort. »

Il y a peu d'années encore, la croyance aux retours de l'âme à la terre persistait dans ces parties de la Bretagne où la civilisation n'a pas

(1) Dans le poème *Cad-Godden* ; cité par PEZZANI. *La pluralité des Existences de l'âme*, p. 93. Taliésin est un nom générique indiquant une fonction plutôt qu'un nom propre individuel.

(2) *Guerre des Gaules*, vol. I, liv. VI, ch. XVI.

Valère Maxime rapporte que ces peuples se prêtaient de l'argent qui devait être rendu dans l'autre monde, et qu'à Marseille il existait un dépôt d'un poison doux que l'on donnait à tout individu qui, désireux de se suicider, satisfaisait les juges dans l'exposé des raisons qu'il avait de quitter son corps (livre II, chap. VI).

exercé son action sceptique et matérialisante; il existait même des druides,— dégénérés probablement, — dans la Grande-Bretagne et en France ; on les appelait, paraît-il, dans la Saône-et-Loire, les « Adeptes de la Religion blanche » (1), et chez eux, comme chez leurs ancêtres, la foi aux renaissances était restée inébranlable.

Grèce antique (*Magna Græcia*).

L'enseignement des Renaissances se retrouve, en Grèce, dans la tradition orphique, continuée par Pythagore et Platon. Cette tradition a probablement trouvé jusqu'ici son meilleur interprète dans M. G. R. S. Mead, un théosophe éminent et un érudit de premier ordre, et c'est à son ouvrage (2) que nous conseillons aux lecteurs de se référer, s'ils désirent étudier le sujet en détail.

Les origines de cette tradition se perdent dans la nuit des temps, et nous n'en avons reçu que d'obscurs lambeaux ; mais avec Phérécydes, la doctrine des Renaissances apparaît (3) brillam-

(1) *The mystery of the ages*, par la duchesse de Pomar.
(2) *Orpheus*.
(3) Dans *Theologia* ou les *Sept Adyta*.

ment à côté de celle de l'immortalité de l'âme, et on la retrouve très nette dans dans Pythagore et Platon.

L'enseignement pythagoricien fait émaner l'âme humaine de l'Ame du Monde, affirmant ainsi, *tout d'abord*, la nature divine de cette âme, et enseignant ensuite qu'elle prend des corps successifs jusqu'à ce qu'elle ait pleinement évolué et accompli le « Cycle de nécessité (1) ».

Pythagore, d'après Diogène de Laërce (2), fut le premier à enseigner, en Grèce, le retour des âmes à la terre. Il donna à ses disciples plus d'un détail sur ses vies passées ; il aurait été l'initié Œthalides, aux temps argonautiques ; puis, presque aussitôt après, Euphorbe, tué par Manélas au siège de Troie ; ensuite Hermotime de Clazomène qui reconnut dans le temple de Junon, à Argos (3), le bouclier qu'il portait quand son corps fut tué comme Euphorbe, et que Ménélas avait offert à la déesse (4) ; il aurait été après, Pyrrhus, un pêcheur délien, et, enfin, Pythagore.

(1) Le « Cycle de nécessité » s'étend du moment ou l'âme commence à évoluer jusqu'à celui où elle a achevé, où elle est *libérée*.

(2) *Vie de Pythagore*, VIII, 14.

(3) Ovide, *Métam.*, XV.

(4) Il ne restait alors, du bouclier, que l'ivoire sculpté qui en avait été l'ornement ; la rouille en avait détruit le fer.

Cette généalogie n'est probablement pas en tous points correcte, car elle provient des indiscrétions, plus ou moins bien rapportées et transmises, commises par les disciples du sage de Samos.

Empédocle, l'un des premiers disciples de Pythagore, disait avoir revêtu un corps de femme dans sa précédente existence. Saint Clément d'Alexandrie nous a transmis de lui quelques lignes dans lesquelles le philosophe d'Agrigente enseigne l'évolution générale des formes.

« Et moi aussi j'ai été garçon, jeune fille, astre, oiseau, poisson muet au fond des mers. »

Iarchas, le chef brahmane, dit au grand Apollonius :

« Tu as été jadis Ganga, le fameux monarque, et plus tard tu fus capitaine d'un vaisseau égyptien (1). »

L'empereur Julien disait avoir été Alexandre le Grand (2). Proclus assurait qu'il avait été Nichomachus le pythagoricien (3).

Platon est rempli de l'idée des renaissances, et si, après avoir colligé les fragments de la doctrine parsemés dans ses œuvres, on les éclaire avec le flambeau théosophique, l'on arrive à en

(1) PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Thyane.*
(2) PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Thyane.*
(3) MARINUS, *Vita Procli.*

reconstituer l'ensemble d'une façon satisfaisante.

Les âmes sont plus vieilles que les corps, dit-il dans *Phédon;* elles renaissent sans cesse du *Hadès* pour revenir à la vie terrestre ; chaque homme a son démon (1) qui le suit dans la série des existences, et le conduit dans le monde inférieur (2) après la mort pour y subir le Jugement (3). Beaucoup d'âmes vont dans l'Achéron (4), et, après un temps plus ou moins long, reviennent sur la terre pour s'incarner dans de nouveaux corps. Les péchés impardonnables jettent l'âme dans le Tartare (5).

« Si l'âme se pervertit, elle est transportée dans le lieu où sont placées les âmes criminelles ; si elle s'ennoblit, elle va dans le séjour des saints ; en un mot, dans la vie et dans toutes les morts qu'on éprouve successivement, les semblables vont à leurs semblables (6)... »

(1) L'Ego, l'âme humaine proprement dite, ce que l'Egypte nommait : l'Intelligence libérée qui reprend son enveloppe lumineuse et redevient un « démon » (*Maspero*). L'antiquité donnait le nom de démon à l'âme humaine ou à des intelligences supérieures.

(2) Le *Hadès*, purgatoire catholique, *Kâmaloca* indou.

(3) Allusion au combat qui sépare, dans le Purgatoire, le corps mental du corps astral. Voyez page 201.

(4) Le *Kâmaloca*, le Purgatoire.

(5) L'enfer souterrain, le monde le plus inférieur du Purgatoire.

(6) *Lois*, t. I, chap. x.

La période qui sépare deux incarnations est d'environ mille ans (1). L'homme a des réminiscences plus ou moins nettes de ses vies écoulées ; elles se manifestent par une impression intuitive plutôt que par un souvenir précis, mais elles font partie de l'individu (2) et l'influencent parfois vivement. Les « idées innées » ne sont qu'un autre aspect (3) de la réminiscence, il est souvent impossible de les expliquer par l'hérédité, l'éducation ou le milieu ; ce sont des acquisitions du passé, le bagage que l'âme emporte avec elle à travers les incarnations, et qu'elle accroît à chaque période de ciel.

Que Platon *paraisse* avoir enseigné la métempsycose, c'est-à-dire, le passage possible de l'âme humaine dans des corps animaux, cela ne fait aucun doute :

« Ceux qui ont été excessifs dans l'intempérance, l'amour ou la gourmandise, entrent dans des corps d'animaux possédant les mêmes passions. Les injustes, les tyrans et les voleurs prennent des corps de loups, d'éperviers et de faucons. Quant aux autres, leurs destinées varient avec la vie qu'ils ont menée (4). »

(1) *Républ.*, liv. X.

(2) Elles sont dans le corps causal.

(3) Voir le chapitre II, page 86, où il est parlé de l'EXTRAIT de la vie, fait en Devachan, par l'âme.

(4) *Phédon.*

Dans le chapitre des *Néoplatoniciens* (1), nous montrerons que, sous ces symboles grossiers, Platon cacha des vérités qui devaient, alors, rester dans un profond secret, et qu'il n'est même pas permis, de nos jours, de révéler à tous.

Ancien Testament.

H. P. Blavatsky nous dit que l'Ancien Testament n'est pas une composition homogène ; que la Genèse seule est d'une immense antiquité ; qu'elle est antérieure à l'époque où la Balance zodiacale fut inventée par les Grecs, car l'on s'aperçoit que les chapitres des généalogies ont été retouchés pour s'adapter au nouveau zodiaque, et que c'est pourquoi les rabbis compilateurs ont répété deux fois les noms d'Enoch et de Lamech dans la liste caïnique. Les autres parties paraissent de date relativement récente et semblent avoir été achevées vers l'an 150 avant Jésus-Christ.

La première partie du « Livre de Dieu » — comme on appelait alors les Ecritures, — fut faite par Hilkiah, de concert avec la prophétesse Huldah ; elle disparut, plus tard, et Ezra dut en

(1) Page 245.

commencer une nouvelle, qui ne fut achevée que par Judas Macchabée. Celle-ci fut recopiée, un certain temps après, pour changer les lettres pointues en lettres carrées, et fut ainsi tout à fait défigurée ; les Massorètes finirent d'en achever la mutilation. De sorte que nous avons aujourd'hui un texte qui n'a pas plus de neuf cents ans, plein d'omissions, d'interpolations et de perversions préméditées (1).

A cette première difficulté, s'en ajoute une autre tout aussi grande.

L'Ancien Testament fourmille de « voiles », d'allusions et d'allégories, comme le reconnaissent ouvertement les rabbis.

« On ne doit ni comprendre, ni juger d'après la lettre ce qui est écrit dans le « Livre » de la Création, ni en avoir les idées qu'en ont beaucoup d'hommes ; s'il devait en être autrement, nos sages de jadis ne nous auraient pas recommandé si fort d'en cacher soigneusement le sens, et de ne soulever, pour aucun motif, le voile qui couvre les vérités qu'il contient... ; pris à la lettre, il donne de la Divinité les idées les plus absurdes et les plus extravagantes... Quiconque en découvrira le sens, devra bien se garder de le divulguer (2). »

(1) Ces considérations sont prises également aux enseignements de H. P. Blavatsky et sont confirmées par la critique moderne des textes bibliques.

(2) Maimonides. Cité dans la *Voie parfaite* par A. Kingsford et E. Maitland, Félix Alcan, 1891, p. 135. Traduct. d'Ed. Shuré.

Saint Paul, parlant du sens caché de la bible ne dit-il pas qu'Agar c'est le mont Sinaï ? Origène, saint Augustin sont d'avis qu'il faut considérer le symbole dans ce livre qui, sans cela, serait immoral ; la loi juive en défendait la lecture avant l'âge de trente ans ; Fénelon aurait voulu le voir confiné au fond des bibliothèques secrètes ; le cardinal du Perron est de la même opinion (1) ; le cardinal de Noailles (2) dit qu'Origène, si zélé pour la lecture de l'Ecriture sainte, défend de la lire à tous ceux qui ne sont pas ancrés dans la vertu, et que saint Basile écrivait au moine Chilon que la lecture en était souvent nuisible ; l'*Index*, pour les mêmes raisons, défend la publication de la bible en langue vulgaire et exige qu'on n'en fasse pas la lecture sans la permission écrite de son confesseur (3).

Une troisième difficulté vient de ce que l'Ancien Testament, — sa « lettre » morte et ses commandements, tout au moins, — n'est plus à l'usage de notre race. Il était destiné à un peuple composé d'âmes jeunes, peu évoluées, auxquelles les rudiments seuls de l'enseignement étaient nécessaires, à qui l'on ne devait pas imposer une morale rigide, faite pour les âmes mûres. C'est pour ces raisons que le divorce (4),

(1) *L'esprit de M. Armand*, tome II, p. 119.
(2) *Bulle* du 2 août 1729, p. 49.
(3) *Starli*, 4e partie, p. 5.
(4) *Deutéronome*, XXIV.

la polygamie (1), l'esclavage (2) le talion (3), les sacrifices sanglants (4) sont institués ; que Dieu est représenté sous la forme d'un être redoutable, qui châtie ceux qui ne lui obéissent pas, qui est méchant, jaloux, sanguinaire (5). Bossuet l'a compris quand il a dit, quelque part, qu'il trouvait la race hébraïque primitive trop peu développée pour qu'on pût lui enseigner l'immortalité de l'âme. Cela seul, en effet, peut expliquer le matérialisme sensuel, de l'*Ecclésiaste* (6).

Il n'est donc pas étonnant que l'Ancien Testament ne traite nulle part, — d'une façon spéciale du moins, — des Renaissances.

Il est pourtant, disséminés çà et là, quelques passages qui les indiquent. Par exemple, l'on voit dans la *Genèse* (chapitre xxv) :

Mais les enfants (de Rébecca) s'entrepoussaient dans son sein.

Et l'Eternel lui dit : « Deux nations sont dans ton sein, et deux peuples sortiront de tes entrailles et seront ennemis. L'un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand servira le plus petit ». Et

(1) *Deutér.*, XVII, 17.
(2) *Exode*, XXI.
(3) *Exode*, XXI, 24 et suivantes.
(4) *Genèse*, XIV; *Lévitique*, VII.
(5) *Exode*, XXII, XII, XIV, XXXII, VI, 3, 12.
(6) *Ecclésiaste*, chap. III, 18, 19, 20, 22.

lorsque le temps où elle devait accoucher arriva, il y avait deux jumeaux dans son sein (Esaü et Jacob).

Ce passage a fait l'objet de longs commentaires de la part de plus d'un Père de l'Eglise, — d'Origène en particulier. En effet, ou il faut admettre l'injustice divine, créant sans raison deux frères ennemis, dont l'un devra subir le joug de l'autre, et qui commencent la lutte dès le sein de leur mère, ou l'on doit revenir à la préexistence de l'âme humaine et à l'antériorité d'un Karma (1) qui établit l'inégalité des conditions.

David commence le *psaume* 90 par un verset inexplicable, sans la foi à la réincarnation :

Seigneur, tu as été un refuge pour nous, d'âge en âge...

Le refuge de l'âme, quand la mort arrive, est dans le ciel, d'où, quand l'heure de la renaissance a sonné, elle redescend sur la terre ; et c'est ainsi que, d'âge en âge (2), le Seigneur est pour nous un refuge.

Salomon est plus explicite, dans le chapitre IX du *Livre de la Sagesse*.

J'étais un enfant ingénu, et je reçus une bonne

(1) Voir chapitre II, page 88.
(2) De vie en vie.

âme, et comme j'étais bon, je vins au monde dans un corps pur.

Ce qui indique clairement la préexistence de l'âme et le rapport étroit entre les conditions de sa renaissance et les mérites ou démérites de son passé.

Dans le troisième chapitre des *Proverbes*, le discours allégorique de la *Sagesse*, — l'Ame, l'Etincelle divine, épanouie, d'un être qui est entré dans le stage divin, — expose son évolution par les renaissances au cours des âges ; la doctrine y est voilée, soit volontairement, soit par l'action d'une main ignorante ou incrédule.

J'ai été princesse (1), dès le siècle (2), dès le commencement, dès l'origine de la terre.

J'ai été engendrée, alors qu'il n'y avait pas encore d'abîme (3)...

Alors j'étais auprès de lui (4), son nourrisson, et je me réjouissais devant lui, en tout temps.

Je me plaisais dans le monde et sur sa terre (5) et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes.

(1) « Princesse », c'est-à-dire, d'origine divine.

(2) Le « siècle » est ici le début de la manifestation d'un univers.

(3) L'abîme indique une *séparation ;* il n'y avait donc pas encore de manifestation ; tout était dans l'Unité universelle non différenciée.

(4) Dans Dieu le Père, le premier Logos, celui qui est non manifesté.

(5) Ce verset n'a aucune relation avec le précédent; il au-

L'âme est éternelle ; fragment de Dieu, elle commence en lui comme germe, et finit en lui comme dieu (1). Elle est donc, en effet, antérieure aux mondes, lesquels ne sont que des étincelles brillant un instant dans l'Eternité. « Nourrisson » de Dieu, elle se « réjouit dans son sein » durant les longues périodes de repos et de béatitude (2) qui séparent les cycles individuels, planétaires et universels durant lesquels l'âme évolue ; et pendant les périodes d'incarnation, elle jouit sur la terre, parmi les hommes, ses frères.

Le verset 5 du premier chapitre de *Jérémie*, est en tout semblable à celui du chapitre XXV de la *Genèse :*

> Avant que je te formasse dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu ne fusses sorti de mon sein, je t'ai sanctifié et je t'ai établi prophète parmi les nations...

Ce sont les actes des vies passées de Jérémie qui l'escortent à son retour à la terre ; Dieu n'aurait pu lui conférer arbitrairement le don

rait dû être précédé par un verset indiquant que l'âme, avec la formation d'un univers, prend des formes et s'incarne pour évoluer.

(1) Dieu crée les univers et s'y incarne pour produire de lui-même des êtres sans nombre qui, en développant les facultés divines qu'ils tiennent de leur père, deviennent finalement des « dieux » en Dieu.

(2) Ce qu'on appelle le ciel, les *nirvanas*.

de prophétie, s'il ne l'avait pas acquis par ses efforts dans une vie passée, à moins, ici encore, de vouloir abdiquer toute raison et de revenir à un Dieu capricieux ou injuste, et par conséquent impossible.

Kabale.

Le contact babylonien, durant la captivité, développa rapidement les Hébreux composés, à ce moment, d'âmes beaucoup plus avancées que celles qui animèrent les corps de leurs pères (1), et leur apprit bien des points importants de l'enseignement religieux. C'est alors qu'ils connurent le dogme des renaissances et que la Kabale (2) naquit.

Le cycle des renaissances y était appelé « Gilgvolem (3) », ou le tourbillonnement de l'Ame » à la recherche de la « terre promise ». Cette terre promise, — le paradis chrétien, ou nirvana

(1) Les âmes qui composent la maturité des races sont d'un type plus avancé que celles qui en font l'enfance ou la vieillesse.

(2) La Kabale est l'enseignement secret des Juifs ; c'est en elle que restaient cachés les points de doctrine trop élevés pour être enseignés publiquement.

(3) *Zohar*, II, 99 (cité dans la *Kabbalah* de Myers, p. 198).

bouddhiste, — était symbolisée par la Palestine ; le pèlerinage de l'âme la conduisait à ce séjour de félicité (1), et l'allégorie disait que « les corps des hébreux inhumés sur une terre étrangère, contenaient en eux un principe animique qui ne trouvait de repos que lorsque, par le processus du « tourbillonnement de l'âme », la particule immortelle avait réintégré la terre promise (2) ».

Cette « révolution des âmes » a d'autres aspects.

Certains Kabalistes en parlaient (3) comme d'une espèce de purgatoire dans lequel, par le « tourbillonnement », s'opérait l'épuration (4) de l'âme avant d'entrer en paradis.

H. P. Blavatsky nous dit aussi, à ce sujet, que, dans le langage des Initiés, les mots « âme » et « atome » étaient synonymes et souvent employés les uns pour les autres, et que la « révolution des âmes » n'était, en réalité, que le tourbillonnement des atomes des corps, lesquels transmigrent incessamment d'un corps à l'autre dans les divers règnes de la nature. A ce point de vue, la « Gilgvolem » serait plus spécialement le cycle

(1) L'évolution développe l'âme et lui fait atteindre le but : l'état divin.

(2) L'énergie d'évolution vient de Dieu et ne s'arrête que lorsque l'âme est pleinement développée, a atteint la « terre promise » à la fin du pèlerinage : l'état divin.

(3) Toutes les âmes vont dans la « Gilgvolah », est-il dit.

(4) La séparation du corps mental du corps astral, dans le purgatoire. Voir page 201.

de la transmigration atomique : la *Résurrection*.

Mais l'enseignement des réincarnations de l'âme humaine est nettement exprimé dans le *Zohar :*

« Toutes les âmes sont soumises aux épreuves de la transmigration : les hommes ne connaissent pas les voies du Très-Haut vis-à-vis d'eux ; ils ne savent pas comment ils sont jugés dans tous les temps, et avant de venir en ce monde et après qu'ils l'ont quitté ; ils ignorent combien de souffrances et de transformations mystérieuses ils doivent subir, et combien nombreux sont les esprits qui, venant en ce monde, ne retournent pas au palais de leur divin Roi ; comment enfin ils subissent des révolutions semblables à celle d'une pierre qu'on lance avec la fronde. Le temps est enfin venu de dévoiler tous ces mystères... Les âmes doivent, finalement, s'immerger dans la substance d'où elles sont sorties. Mais avant, elles doivent avoir développé toutes les perfections dont le germe est planté en elles ; si ces conditions ne sont pas réalisées dans une existence, elles ont à renaître jusqu'à ce qu'elles aient atteint le degré qui rend possible leur absorption en Dieu (1). »

D'après la Kabale, les incarnations se font à de longs intervalles ; les âmes oublient tout à fait leur passé, et, loin de constituer une punition, les renaissances sont une bénédiction qui per-

(1) FRANCK, *La Kabbale*, p. 244 et suivantes.

met aux hommes de se développer et d'atteindre le but final.

*
* *

La foi aux renaissances, à l'époque de Jésus, était populaire en Palestine ; Hérode, entendant parler des succès de Jésus, après la décapitation de Jean-Baptiste, se serait écrié : « Jean-Baptiste est réssuscité d'entre les morts ».

Les Esséniens enseignaient l'immortalité de l'âme et les réincarnations. Ernest de Bunsen (1), parlant de cette secte, dit :

« Une autre particularité marquante de la doctrine des Esséniens, c'était la foi à la préexistence des âmes. Elles préexistent dans l'éther le plus pur, lequel est leur demeure céleste. Une affection naturelle les attire vers la terre où elles sont enfermées dans les corps comme dans une prison. La mort du corps libère l'âme qui retourne au ciel. L'on ne peut donc pas dire que les Esséniens croyaient en la résurrection du corps, mais seulement à la résurrection de l'âme, ou, comme le dit Saint-Paul, du corps spirituel. Cela est positivement affirmé par Josèphe (2). »

(1) *The hidden wisdom of Christ*, 1864, vol. I, p. 39.
(2) *Bell. jud.*, II, 11.

Rome.

Bien que Rome fût, avant tout, une république guerrière, et que la religion y eût été principalement un culte d'Etat, laissant peu d'envolée à l'expression extérieure de la spiritualité, elle n'en avait pas moins hérité des croyances égyptiennes, grecques et persanes ; les mystères bachiques, avant leur dégradation, étaient une copie des mystères orphiques et éleusiniens, et, sous Pompée, le Mithraïsme, emprunté à la Perse, s'étendit dans l'empire entier. Il n'est donc pas étonnant de constater la présence de la doctrine des Renaissances dans les œuvres des grands littérateurs latins.

Parmi eux, nous citerons Virgile et Ovide.

Dans le discours d'Anchise à son fils Enée, le prince troyen expose la vie de l'au-delà : les tourments subis par les âmes en expiation de leurs fautes, leur purification, leur passage dans le Tartare (1), les Champs-Elysées (2), puis leur retour à la terre lorsqu'elles ont bu au fleuve d'oubli. Eneide l. VI. Visite d'Enée aux enfers.

(1) L'un des sous-plans les plus inférieurs du *Kâmaloca* (Purgatoire).

(2) Le ciel chrétien (*Dévachan* des Théosophes).

« Après avoir ainsi, durant mille années, tourné la roue de l'existence (1), ces âmes vont par flots nombreux au fleuve Léthé où Dieu les appelle pour qu'elles y perdent le souvenir du passé, voient les lieux supérieurs convexes (2) et qu'elles désirent retourner de nouveau dans un corps. »

Ovide (3) exprime aussi la doctrine palingénésique de son maître Pythagore :

« La mort ne peut tuer ton âme ; chaque fois que celle-ci retourne à la terre, elle cherche une nouvelle habitation, et, avec une puissance que rien ne peut altérer, donne vie et lumière à la nouvelle forme.

« Rien ne périt, tout change ici-bas, car les âmes vont et viennent sans cesse à travers les formes. Les animaux qui ont acquis la bonté, prendront des formes humaines, et les hommes méchants retourneront dans des corps de bêtes. C'est ainsi qu'à travers mille formes, l'âme marche et accomplit sa destinée. »

Nouveau Testament

Le *Nouveau Testament* est beaucoup plus explicite que l'*Ancien*, quoique l'enseignement

(1) Dans l'après-vie.

(2) La terre qui est supérieure par rapport au Tartare, mais non par rapport aux Champs-Elysées ; la versification impose des limites si étroites qu'elle doit bénéficier de plus d'une licence poétique.

(3) *Métamorphoses.*

réincarnationiste n'y soit donné que d'une manière vague et indirecte. Mais il ne faut pas oublier que les Evangiles canoniques ont subi bien des coupures et des interpolations. Il est certain, d'autre part, que les premiers Pères de l'Eglise se servaient d'évangiles aujourd'hui perdus ou devenus apocryphes (1). On a la preuve que ni Jésus, ni ses apôtres, n'ont écrit un seul mot, et qu'aucune version évangélique n'a vu le jour avant le IIe siècle (2). C'est à ce moment que les querelles religieuses firent sortir du néant des centaines d'évangiles que leurs auteurs signaient du nom d'un apôtre ou même de celui de Jésus, après les avoir forgés plus ou moins intelligemment.

Celse, Jortin, Gibbons et d'autres ont démontré que le Christianisme est le fils direct du Paganisme ; c'est par l'amalgame des doctrines égyptiennes, perses et grecques avec les enseignements de Jésus que fut construite la doctrine chrétienne. Celse ferma la bouche à tous les docteurs chrétiens de son époque, en leur montrant l'évidence de ce plagiat ; on lui opposa Origène, que l'on considérait comme le docteur le plus instruit de son siècle, mais il ne fut pas plus heureux, la victoire resta à Celse : on en

(1) FRÉRET, *Examen crit. des apologistes de la relig. chrét.* pages 12 et 13. Paris, 1823.

(2) FAUSTE.

vint alors au grand moyen habituel à cette époque, on brûla ses livres.

Il est pourant manifeste que l'auteur de la *Révélation* est un kabaliste ; celui de l'évangile de saint Jean, un gnostique ou un néoplatonicien. L'évangile de Nicodème n'est guère que la copie de la *Descente d'Hercule aux Enfers ;* l'épître aux Corinthiens est une claire réminiscence des Mystères initiatiques d'Eleusis, et le Rituel romain est, d'après H. P. Blavatsky, la reproduction du Rituel kabaliste.

Un seul évangile était authentique, l'évangile secret ou hébreu de Mathieu, dont se servaient les Nazaréens, et plus tard saint Justin et les Ebionites. Il contenait l'ésotérisme de la Religion-Une, et saint Jérôme qui trouva cet Evangile à la librairie de Césarée, « reçut des Nazaréens de Bérœa la permission de le traduire », dit-il (1).

Ces considérations prouvent que des mains intéressées et partiales tirèrent de la masse des traditions existantes, ce qui leur parut de nature à étayer leurs vues spirituelles et matérielles, et qu'elles en firent non seulement ce que nous avons reçu comme les quatre évangiles canoniques, mais l'édifice dogmatique chrétien tout entier.

Il n'est donc pas étonnant de ne retrouver dans

(1) Vers la fin du IV[e] siècle.

le Nouveau Testament que des débris sans importance du monument réincarnationiste ; mais ces traces même ne sont pas à dédaigner, parce qu'elles prouvent que la doctrine était connue et acceptée jusqu'à un certain point, en Palestine.

La Réincarnation dans les Evangiles

Saint Marc VI.

14. Or, le roi Hérode ayant entendu parler de Jésus, dit : Ce Jean qui baptisait, est ressuscité d'entre les morts...

15. D'autres disaient : C'est Elie, et d'autres : C'est un prophète ou un homme semblable aux prophètes.

16. Mais Hérode dit : C'est ce Jean que j'ai fait décapiter ; il est ressuscité d'entre les morts.

Saint Mathieu XIV.

1. En ce temps-là, Hérode le tétrarque entendit ce qu'on publiait de Jésus...

2. Et il dit à ses serviteurs : C'est Jean-Baptiste ; il est ressuscité d'entre les morts.

Saint Luc IX

7. Cependant Hérode le tétrarque entendit parler de tout ce que Jésus faisait ; et il était fort en peine,

parce que les uns disaient que Jean était ressuscité des morts.

8. Et d'autres qu'Elie était apparu, et d'autres que quelqu'un des anciens prophètes était ressuscité.

9. Et Hérode disait : J'ai fait couper la tête à Jean, qui est donc celui de qui j'entends dire de si belles choses ?

Ce récit prouve que le peuple, tout comme Hérode, croyait à la réincarnation et qu'on la faisait s'étendre tout au moins « aux prophètes et aux hommes semblables aux prophètes ».

Saint Mathieu XVI.

13. Et Jésus étant arrivé dans le territoire de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples : Qui les hommes disent-ils que je suis, moi le Fils de l'Homme ?

14. Et ils lui répondirent : Les uns disent que tu es Jean-Baptiste, les autres Elie, et les autres Jérémie ou l'un des prophètes.

Saint Luc IX. 18, 19 donne la même version.
Saint Marc XI
Jésus dit :

13. Mais je vous assure qu'Elie est déjà venu, comme c'est écrit de lui, et qu'ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu.

Il ajoute dans *Saint Mathieu XVII :*

12. Et ils ne l'ont pas reconnu, mais ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu ; c'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'Homme.

13. Alors les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé.

Il continue dans *Saint Mathieu XI :*

7. Jésus se mit à parler de Jean au peuple et lui dit : Qui êtes-vous allés voir au désert ?

9. Un prophète ? Oui, vous dis-je, et plus qu'un prophète.

14. Et si vous voulez recevoir ce que je dis, il est cet Elie qui devait venir.

La déclaration est nette : la Réincarnation est un fait ; Jean est la renaissance d'Elie (1).

On pourrait croire, en s'en tenant à ces textes, qu'on la croyait limitée aux prophètes et aux grands personnages, mais le *Chapitre IX* de saint Jean montre que les Juifs, s'ils ignoraient, peut-être, qu'elle eût l'universalité d'une loi, admettaient tout au moins qu'elle pouvait se produire chez tous les hommes.

(1) Et pourtant l'évangile de saint Jean (1,21) le nie. Les contradictions sont si nombreuses dans les Evangiles qu'elles ont fait, à elles seules, des milliers d'incrédules.

Saint Jean IX.

1. Comme Jésus passait, il vit un homme aveugle de naissance.

2. Les disciples lui demandèrent : Maître, qui donc a péché ? Est-ce cet homme, ou son père, ou sa mère, pour qu'il soit ainsi aveugle ?

3. Jésus répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.

Il s'agit d'un *aveugle de naissance*, et les Juifs demandent à Jésus s'il est aveugle parce qu'il a péché ; cela indique clairement qu'ils voulaient parler des péchés commis pendant une existence précédente (1), aussi leur réflexion est-elle faite tout naturellement, sans détails, comme lorsqu'il s'agit d'une chose bien connue de tout le monde et n'ayant pas besoin d'explication.

Jésus répond tout aussi simplement, sans s'étonner de cette énonciation du dogme des Renaissances, comme quelqu'un qui le connaît ; sans le combattre comme une erreur ou comme une chose douteuse que ses disciples ne devraient pas croire : « Ce n'est point parce qu'il

(1) Stolberg s'exprime ainsi à ce sujet : « Cette demande était évidemment fondée sur l'idée que les disciples de Jésus se faisaient que cet homme, dont le châtiment datait de sa naissance, avait péché dans une vie précédente. » (*Histoire de N.-S. Jésus-Christ et de son siècle.* Livre III, chap. XLIII).

a péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »

Cette réponse nous paraît pourtant avoir été défigurée, comme tant d'autres (1), car sans cela elle signifierait qu'il n'y avait pas de raison à la cécité de cet homme, si ce n'est le caprice de Dieu.

La Réincarnation dans le livre de l'Apocalypse

L'*Apocalypse*, livre ésotérique par excellence, complète cet enseignement et l'éclaire tout en confirmant la Réincarnation :

> Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira jamais... (2).

Il est dit, ailleurs, que celui qui a vaincu est celui « à qui je donnerai l'étoile du matin » (3). Ce qui, traduit en langage théosophique, veut dire : celui qui aura vaincu l'âme animale sera uni par la Communion mystique à l'âme divine,

(1) Le Père de Ligny, moins perspicace que Stolberg, se contente de dire à ce sujet : « On ignore ce que les disciples pouvaient avoir dans l'esprit quand ils firent cette demande. » (*Vie de N.-S. Jésus-Christ*, chap. XXXVIII).

(2) *Révélat.*, III, 12.

(3) *Ibid.*, II, 28.

laquelle est, dans l'*Apocalypse*, le symbole du Christ :

Moi, Jésus, je suis l'étoile brillante du matin (1).

Un autre verset caractérise nettement la nature de la victoire et de son prix :

A celui qui vaincra je donnerai de la *manne cachée;* je lui donnerai aussi une *pierre blanche*, sur laquelle sera écrit un *mot* que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit (2).

La manne cachée, c'est l'ambroisie de Grecs, le kytéon des mystères d'Eleusis, le soma des Indous, l'eucharistie des chrétiens, le breuvage sacré, donné aux disciples au moment de l'Initiation, breuvage qui avait pour symbole la Lune, donnait la clairvoyance divine et séparait l'âme du corps.

La « Pierre » blanche n'est autre que l'*alba petra,* la carnélienne blanche, la chalcédoine, ou pierre de l'Initiation. On la donnait au candidat qui avait subi avec succès toutes les épreuves préliminaires (3). Le « Mot » écrit sur la pierre, c'est le *Mot sacré*, le « Mot perdu » que Swedenborg dit de chercher parmi les hiérophantes de

(1) *Révélat.*, XXII, 16.
(2) *Ibid.*, II, 17.
(3) H. P. Blatatsky.

la Tartarie et du Thibet, parmi ceux que les théosophes appellent les Maîtres.

« Celui qui vaincra » est donc le disciple prêt à être initié ; c'est de lui qu'on fera « une colonne dans le temple de Dieu ». La colonne signifie, en ésotérisme, l'Homme divinisé, libéré, racheté, qui ne passera plus par la roue des Renaissances et ne sortira jamais plus du Ciel, comme le dit l'*Apocalypse* (1).

Il est certain qu'en paraphrasant les versets des deux Testaments à la lumière de l'Esotérisme, la lettre morte, absurde souvent, repoussante et immorale parfois, serait éclairée d'un jour inattendu et donnerait raison aux paroles du grand rabbi Maimonides que nous avons citées quelques pages auparavant.

A son tour, le plus érudit des Pères de l'Eglise, Origène, ajoute :

« S'il fallait s'attacher à la lettre et entendre ce qui est écrit dans la Loi à la manière des Juifs ou du peuple, je rougirais de dire tout haut que c'est Dieu qui nous a donné des lois pareilles ; je trouverais alors plus de grandeur et de raison dans les législations humaines, par exemple, dans celles d'Athènes, de Rome ou de Lacédémone... » (*Homil.* 7. *in Levit*).

Saint Jérôme, dans son *Epître à Paulin*, continue dans le même sens :

(1) *Révél.*, III, 12.

« Ecoutez, mon frère, et sachez quel chemin vous devez suivre dans l'étude de la sainte Écriture. Tout ce que vous lisez dans les livres divins est lumineux et brillant extérieurement, mais bien plus savoureux en est le cœur. Celui qui veut manger le noyau doit briser la coquille. »

C'est pour avoir perdu l'Esprit de leurs Ecritures que les Chrétiens n'ont présenté, au monde, — depuis leur séparation des Gnostiques, — que le corps grossier de la Religion Universelle.

Néoplatonisme.

Le grand corps philosophique qui forma comme un pont entre l'ancien monde et le nouveau, fut la fameuse Ecole d'Alexandrie, fondée vers le IIe siècle de notre ère, par Ammonius Saccas et fermée en 429, par l'intolérance de Justinien. Ecole théosophique par sa racine, Ammonius, elle avait recueilli de Platon l'ésotérisme égyptien et oriental, et le dogme des Renaissances y fut enseigné secrètement dans toute son intégrité, quoique l'ignorance des masses, auxquelles on ne livrait que ses aspects grossiers, ait pu en travestir la signification.

« C'est un dogme reconnu par l'antiquité tout en-

tière, dit Plotin (1), que l'âme subit l'expiation de ses fautes dans les ténébreux enfers, et qu'elle est ensuite admise à passer dans de nouveaux corps pour y subir de nouvelles épreuves. »

« Quand nous nous sommes égarés dans la multiplicité (2), nous en sommes punis par l'erreur d'abord, et ensuite par une situation moins avantageuse que la première, quand nous reprenons de nouveaux corps (3). »

« Les dieux nous suivent de leur regard ici-bas ; aucun blâme fondé ne peut leur être adressé, car leur providence est incessante ; ils donnent à chacun le sort qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents, selon ses existences successives (4). »

Voici, maintenant, du même philosophe, une citation se rapportant à la métempsycose et qui, placée à côté des lignes précédentes, paraît singulièrement absurde. Nous la donnons ici sans commentaires, nous réservant de traiter, dans quelques instants, cette obscure question.

« Ceux qui ont exercé les facultés humaines, renaissent hommes ; ceux qui n'ont vécu que de la vie des sens, passent dans des corps de brutes, et spécialement dans des corps de bêtes féroces, s'ils se sont abandonnés aux emportements de la colère... ; ceux

(1) I° *Ennéade*, livre I.
(2) L'Univers, qui ne peut exister que par la *multiplicité*.
(3) II° *Ennéade*, livre III.
(4) II° *Ennéade*, livre VIII.

qui n'ont cherché qu'à satisfaire leur concupiscence et leur gourmandise, passent dans les corps d'animaux lascifs et gloutons... ; ceux qui ont atrophié leurs sens, vont végéter dans des arbres... ; ceux qui ont régné comme tyrans, deviennent des aigles, s'ils n'avaient pas d'autre vice (1) ».

Porphyre dit :

« Les âmes qui ne sont pas destinées au supplice de l'enfer (*Tartare*) et celles qui ont achevé cette expiation renaissent, et la Justice divine leur donne un corps nouveau, en rapport avec leurs mérites et leurs démérites (2).

Voici quelques lignes remarquables de Jamblique :

« La Justice de Dieu, n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent ; Dieu la définit relativement à nos existences successives et à la totalité de nos vies. Ainsi, les peines qui nous affligent, sont souvent les châtiments d'un péché dont l'âme s'est rendue coupable dans une vie antérieure. Quelquefois Dieu nous en cache la raison, mais nous n'en devons pas moins l'attribuer à la justice (3) ».

(1) IIIᵉ *Ennéade*, livre IV.
(2) *De l'Abstinence*, 1, 2.
(3) *Myst. égyptiens*, livre VI, chap. IV.

Proclus avait le même enseignement ; il disait avoir été incarné dans Nichomachus le pythagoricien.

Dans son commentaire des *Vers dorés* de Pythagore, Hiéroclès s'exprime ainsi :

« Les voies du Seigneur ne peuvent être justifiées que par la métempsycose (1) ».

Damascius et Hermias proclamèrent aussi, comme leurs maîtres, leur foi aux Renaissances.

*
* *

Avant de quitter ce chapitre, il nous faut ajouter quelques mots à ce que nous avons déjà dit (2) au sujet de la transmigration ou métempsycose, car il est nécessaire que toute obscurité soit dissipée à ce sujet.

Ni Pythagore, ni Plotin, ni aucun des grands Instructeurs passés ne croyaient à la métempsycose, telle qu'on l'a décrite ; tous leurs disciples l'ont affirmé, et ces affirmations placées en face d'un enseignement qui semble dire le contraire, parce qu'il est incomplet et destiné à la partie la moins intelligente de la société de l'époque, auraient dû rappeler à l'esprit des con-

(1) Ici, la *Réincarnation*.
(2) Voir *Inde*, page 188.

tradicteurs qu'il pouvait bien exister des raisons cachées capables d'expliquer le paradoxe.

Il faut se souvenir d'abord du secret rigoureux dont les plus belles des doctrines spiritualistes étaient enveloppées à cette époque. L'immortalité de l'âme n'aurait pas été jugée digne du peuple hébreu, d'après Bossuet, et il est facile de comprendre, en effet, comment toute vérité à double tranchant ne doit être enseignée que dans des conditions spéciales de sécurité. Ptolémée Philadelphe exila Hégésias (1) dont le fanatisme éloquent avait poussé un certain nombre de ses disciples à se suicider, à Cyrène, après une leçon sur l'immortalité, et il fit fermer les écoles philosophiques du royaume qui continuaient à enseigner cette doctrine, car, pour un peuple d'une maturité insuffisante, mieux vaut l'instinct qui attache à la vie physique, et la terreur des tourments qui attendent dans l'au-delà les âmes coupables, qu'un enseignement de l'immortalité dépourvu des sauvegardes dont il doit être entouré.

La doctrine des Renaissances demandait un secret plus rigoureux encore que celui de l'immortalité, et ce secret fut tenu aux temps antiques ; après la venue du Christ, il devint moins strict, et les Néoplatoniciens, tout en étant obli-

(1) Ce philosophe fut surnommé le *Pisithanate* (qui persuade la mort).

gés de conserver l'enseignement ésotérique transmis traditionnellement dans les masses, purent lever le voile sur plus d'un point.

L'un des maîtres de Plotin, Timée de Locres, avait laissé deviner l'existence d'un enseignement plus profond quand il disait (1) :

« Que de même que c'est par la menace des punitions que l'on empêche les âmes peu avancées de pécher, c'est dans le même but que l'on enseignait la transmigration des âmes des meurtriers dans des corps de fauves, de celles des impudiques dans des corps de porcs, et que l'on confiait à Némésis (2) le châtiment préalable de ces âmes dans les enfers ».

Plus d'un commentateur moderne, — même non initié à la pleine formule du dogme palingénésique, — a compris, à son tour, que les Maîtres de la philosophie passée n'avaient pu commettre une erreur que des esprits de bien moindre envergure auraient évitée. Ainsi Dacier (3) dit :

« Une marque sûre que Pythagore n'a jamais eu l'opinion qu'on lui attribue, c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les symboles qui nous restent

(1) *Timée de Locres*. Edition de Berlin, 1763, par le Marquis d'Argens, p. 252.

(2) Le *Karma*.

(3) *Vie de Pyth...* Tome I, p. 28.

de lui, ni dans les préceptes que son disciple Lysis a recueillis et qu'il a laissés comme un précis de sa doctrine ».

A son tour, Jules Simon s'exprime ainsi au sujet de Plotin (1).

« Ici se placc la doctrine de la métempsycose que Plotin trouvait partout autour de lui, chez des Egyptiens, chez les Juifs, chez les Néoplatoniciens ses devanciers, et enfin chez Plotin lui-même. La métempsycose est-elle pour Plotin une doctrine sérieuse, comme on serait porté à le croire d'après *la République ?* N'en a-t-il parlé que pour railler la superstition de ses contemporains, comme cela parait évident dans le *Timée* (2) ?

«... Quelle que soit pour Platon l'importance de la métempsycose, on ne peut guère supposer que Plotin l'ait prise au sérieux... Même en admettant que cette doctrine est littéralement admise par Plotin, il resterait à se demander, pour lui comme pour Platon, si l'âme humaine habite réellement le corps d'un animal, ou si seulement elle entre dans un corps humain

(1) *Hist. de l'Ec. d'Alex.* T. I, p. 588 et suivantes.

(2) Il dit, dans cet ouvrage :

« La famille des oiseaux, qui a des plumes au lieu de cheveux, est formée de ces hommes innocents mais légers, aux discours pompeux et frivoles, et qui, dans leur simplicité, s'imaginent que la vue est le meilleur juge de l'existence des choses. Les animaux pédestres et les bêtes sauvages sortent de ceux qui ne s'occupent point de philosophie... »

qui rappelle la nature de cet animal par le caractère de ses passions ».

Les raisons signalées par Dacier et Jules Simon ne forment qu'une minime partie de l'explication, mais si on les ajoute aux protestations constantes que les disciples des Maîtres de la tradition pythagoricienne et platonicienne n'ont cessé de formuler contre ceux qui faisaient enseigner la métempsycose vulgaire à leurs Instructeurs, elles prennent une grande importance et montrent que, bien que les restrictions de l'ésotérisme, travesties par l'ignorance des masses, aient pu faire croire le contraire, l'on a repoussé, dès le début, parmi les Initiés, la transmigration humaine dans les corps d'animaux.

Un grand nombre d'entre eux ont dit à ce sujet, bien souvent, que c'est l'âme qui, dans ces cas, change de nature et prend les passions des animaux en lesquels il est dit, exotériquement, qu'elle transmigre, mais qu'elle n'entre pas dans leurs corps.

« Celui qui croit, après la mort, transmigrer dans un corps de bête ou de plante, dit Hiéroclés (1), se trompe grossièrement ; il ignore qne la forme essentielle de l'âme ne peut changer, qu'elle est et, qu'elle reste humaine, et que c'est par métaphore qu'on dit

(1) *Commentaires sur les* Vers dorés *de Pythagore.*

que la vertu fait d'elle un dieu, et le vice un animal. »

« Une âme humaine, ajoute Hermès, ne peut descendre dans le corps d'un animal ; la volonté des dieux la préserve à jamais d'une telle souillure (1) ».

Mme Annie Besant s'exprime ainsi dans un article intitulé : *Réincarnation et métempsycose* (Theosophical Review, avril 1906) :

Les Shastras contiennent beaucoup de détails, mais parfois ils sont dangereux, c'est-à-dire incroyables à l'esprit occidental.

Les grandes lois et les faits doivent être donnés aux commençants, et les détails alors seulement que des lois et les faits importants sont compris.

Une âme humaine ne peut reprendre un corps animal (se réincarner dans un animal) mais elle peut y être emprisonnée en Kamaloka avant le Devakhan où elle ne peut entrer, ou dans le Kamaloka avant la réincarnation. L'animal ne possédant pas l'organisme voulu, l'âme ne peut le contrôler. L'âme animale reste dans le corps animal et le dirige. Après la mort l'âme, en Kamaloka, prend un vêtement plus ou moins animal, plus ou moins semblable à celui de l'animal dont l'homme a eu les qualités durant la vie.

Au moment de la réincarnation, l'âme peut-être liée à un corps d'animal dont l'homme a eu le cacactère. L'homme, dans ce cas, est conscient dans le

(1) HERMÈS, *Comment. de Chalcidius sur le Timée.*

monde astral, il y a ses facultés humaines, mais ne peut diriger l'animal auquel il est enchaîné, ni se manifester sur la terre au moyen de cet animal. Sri Shankarâchârya distingue nettement entre l'emprisonnement et *devenir* une pierre, un arbre ou un animal. L'Ego ne peut se réincarner comme un animal, c'est-à-dire *devenir* autre chose qu'un être humain.

Parfois l'Ego n'est pas assez dégradé pour être *emprisonné*, et il prend un corps humain, mais ce corps humain, (dans la face surtout) est tellement animalisé qu'il affecte parfois la forme d'un lion, d'un cochon, d'un chien etc... punition de vices plus ou moins bestiaux. Il souffre alors presque au tant que s'il habitait un corps de fou ou d'idiot.

Dans le plan astral, le corps astral affecte souvent les caractéristiques animales imprimées par les pensées ou les passions ; en ce cas le vêtement astral ressemble plus ou moins à l'animal qui possède ces passions.

Dans un traité qu'il écrivit sur la réincarnation, Jamblique a réfuté la métempsycose, telle qu'on l'enseignait exotériquement, nous dit M. G. R. S. Mead (1).

« La vraie raison, dit Proclus (2), nous affirme que l'âme humaine peut être parfois logée dans les brutes, mais qu'il lui est possible de vivre sa propre vie, et de s'élever au-dessus de la nature inférieure,

(1) *The Lives of the later platonist.*
(2) *Comm. sur le Timée.*

tout en étant liée à elle par la similitude de ses tendances et de ses désirs. Nous n'avons jamais voulu dire autre chose, et nous l'avons prouvé souvent par les arguments que nous avons employés dans nos commentaires sur *Phèdre*. »

L'on trouve dans le *Vahan* (1) une note d'un passage de *Phèdre*, qui éclaire autant que possible la question de la métempsycose ; il y est dit, en quelques lignes, tout ce que l'on peut en révéler publiquement, sans franchir la zone interdite.

Après avoir exposé qu'au retour des enfers, l'âme passe dans la « vie » d'une bête, et que si elle était humaine antérieurement, elle va ensuite dans un nouveau corps humain, la note ajoute :

« Nous n'entendons point par là, que l'âme d'un homme devienne l'âme d'une brute ; nous voulons dire que, dans un but de punition, elle est liée à l'âme d'une brute, un peu de la même façon que les démons qui habitent nos âmes. Il s'ensuit que les énergies de l'âme rationnelle sont complètement étouffées, et que sa vue intellectuelle ne voit que les noirs fantômes qui agitent la vie de la brute (2) ».

Ce passage contient la clef de ce que l'on pourrait appeler la métempsycose de certaines âmes

(1) *Septembre* 1898, p. 3.
(2) De l'animal auquel elle est attachée.

Bluff!!

humaines à l'époque actuelle ; nous avons entendu un grand Instructeur révéler ce mystère dans sa plénitude, devant un groupe choisi d'Indous, mais nous savons qu'il doit rester, pendant un certain temps encore, lettre fermée pour le monde occidental. Tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'il ne s'agit pas de l'incarnation de l'âme humaine dans un corps d'animal, mais d'une certaine liaison karmique temporaire, au cours de la vie de l'au-delà, entre une âme humaine et une âme animale, liaison destinée à donner plus d'une grave leçon à celui qui s'est ménagé cette dure expérience.

La métempsycose comprenait bien d'autres faits de l'évolution humaine, faits clairement enseignés aux disciples des « cercles intérieurs » des Ecoles antiques et jetés pêle-mêle dans le mélange confus de l'enseignement public.

Par exemple, le corps astral (1) des hommes inférieurs, c'est-à-dire, passionnels à l'excès, prend parfois, quand l'âme s'échappe du corps physique, des formes ressemblant à celle des animaux qui représentent ces passions sur le plan physique, c'est ainsi qu'on à pu dire que l'âme désincarnée des assassins passe dans des corps de bêtes féroces.

La métempsycose proprement dite, c'est-à-dire le passage d'une âme humaine dans un corps de

(1) Voir page 19.

bête a existé, pourtant, à l'aurore de l'humanité, alors que des âmes animales très développées devenaient aptes à entrer dans le règne humain. Les corps de ces âmes humaines à peine écloses, étaient des corps grossiers, rudimentaires, à peine différents comme forme et fonctionnement organique, des corps des animaux supérieurs de l'époque ; car ces instruments étaient, alors, d'une grande similarité ; les perfectionnements acquis depuis par les corps humains n'existaient pas ; l'écart, qui est devenu un abîme, était à peine sensible alors, et dans les premières incarnations de ces âmes humaines rudimentaires, il se produisait des chutes si faciles que certaines, ainsi affaiblies, pouvaient avoir avantage (1) à s'incarner, parfois, dans des corps animaux particulièrement développés. Mais ce fut là toujours une exception et cette exception est devenue, depuis longtemps, une impossibilité.

Nous pensons que ces explications, ajoutées à celles données ailleurs, suffiront pour éclairer, autant qu'on peut le faire publiquement, le sujet si discuté et si obscur jusqu'ici de la métempsy-

(1) Il est nécessaire que l'instrument soit adapté au développement de l'artiste ; un corps trop développé serait mauvais pour un homme trop bas dans l'échelle humaine. Cela expliquera jusqu'à un certain point le mot paradoxal dont nous nous servons : l'*avantage* qu'il peut y avoir parfois à revêtir un corps rudimentaire.

cose. C'est à l'enseignement théosophique que cette lumière est due.

Primitive Eglise chrétienne.

Les documents que nous possédons sur l'histoire philosophique et religieuse chrétienne, aux premiers siècles de notre ère, sont si incertains qu'il est difficile de s'appuyer sur eux pour connaître la pensée de l'époque. Nous avons vu déjà que le nombre des fausses productions fut si considérable qu'un triage bizarre en fut fait au premier concile de Nicée, et qu'il en résulta les quatre évangiles dits canoniques. Il est certain, d'autre part, que les copistes, les compilateurs et les traducteurs de l'époque s'inspiraient, avant tout, du désir de faire concorder les faits et les opinions avec leurs idées préconçues et leurs sympathies personnelles. Chaque auteur travaillait *pro domo sua*, mettant en relief ce qui cadrait avec son plan personnel, et cachant soigneusement ce qui pouvait l'affaiblir, de sorte que, de nos jours, nous n'avons comme fil conducteur, au milieu de ce dédale, que l'opinion plus ou moins brève de quelques rares historiens restés d'une probité suffisante.

En ce qui concerne le chapitre actuel, par exem-

ple, il est difficile de démêler la Vérité au milieu de ces fils enchevêtrés des opinions personnelles. Les uns croient que les premiers chrétiens et les Pères de l'Eglise étaient réincarnationistes ; d'autres affirment le contraire ; et les textes sont contradictoires. Ainsi, tandis que saint Jérôme reproche à Origène d'avoir enseigné la transmigration possible, dans certains cas, des âmes humaines dans des corps d'animaux, dans son livre *De principiis*, — ce qui semble exact, — certains auteurs nient qu'il ait jamais parlé sur ce point. L'explication de ces affirmations opposées est facile si l'on sait que, pour faire sur la transmigration origénienne la conspiration du silence, Ruffinus, en traduisant en latin le texte grec des *Principes*, supprima ce qui touchait à ce point.

A la fin de son étude des *Commentaires sur Jean d'Origène*, G. R. S. Mead nous dit dans la Théosophical Review, février 1906 :

« Il s'en suit que ceux qui ont prétendu qu'Origène était un croyant à la réincarnation — et beaucoup l'ont cru, car ils confondaient la réincarnation avec la préexistence — se sont trompés. Origène lui-même répond dans un ton qui n'est pas douteux et déclare cette croyance être une doctrine fausse, entièrement opposée à l'Ecriture et aux enseignements de l'Eglise.

D'autres affirment que saint Justin le martyr croyait aux renaissances et même à la transmi-

gration des âmes humaines dans des corps animaux ? or, l'on trouve dans son livre *Contre les Hérésies* (1), un chapitre (2) consacré à l'*Absurdité de la doctrine de la transmigration des âmes*, et un autre (3) dans lequel la préexistence de l'âme est elle-même niée. Existerait-il, ici, comme dans l'exemple précédent, une falsification des œuvres de ce Père (4) ?

Parfois, l'on trouve, dans un même auteur, deux opinions opposées sur le même sujet. Tertullien, par exemple, dans son *Apologie*, s'exprime ainsi :

... « S'il y a quelque vérité dans l'opinion qui dit que les âmes passent d'un corps à un autre, pourquoi ne se trouveraient-elles pas dans la substance qu'elles ont quittée, puisque cette substance doit être rassemblée de nouveau (5) pour que ces âmes redeviennent ce qu'elles étaient?... Nous devons. avant tout, établir l'opinion la plus digne de créance, à savoir qu'un homme redeviendra homme, telle personne la personne qu'elle était, un humain un humain ; en d'autres termes, que *l'âme sera placée*

(1) Tome II.

(2) Chap. XXXIII.

(3) Chap. XXXIV.

(4) G. R. S. Mead, nous dit que Justin n'a cru à la Réincarnation que pendant qu'il était platonicien, il l'a combattu depuis sa conversion au Christianisme (voir *Theosophical Review*, avril 1906).

(5) Cet obscur passage fait-il allusion à la résurrection du corps ?

dans les mêmes conditions que jadis et qu'elle possédera ses anciennes qualités, bien qu'elle soit munie d'un nouveau corps... La lumière disparaît chaque soir pour renaître le matin ; l'ombre suit la disparition de la lumière ; les étoiles défuntes revivent ; les saisons reviennent ; les fruits mûrissent, puis sont reproduits. Les semences ne germent et ne fructifient qu'après qu'elles ont pourri et disparu ; tout se conserve par la destruction, tout se reforme dans le sein de la mort. Pourquoi donc, homme, toi qui possèdes une nature si élevée, périrais-tu pour toujours?... Mourrons-nous et renaîtrons-nous incessamment, me demanderez-vous? Si le Seigneur l'avait ainsi ordonné, vous n'auriez qu'à vous soumettre, bon gré, mal gré, à la loi de la création. »

Après cette nette et belle profession de foi, l'on peut se demander, si c'est le même homme, qui, dans *De anima*, a pu, à la fois, réfuter et ridiculiser sans pitié les renaissances, nier la séparation de l'âme du corps et l'action de la première sur le dernier. Nous préférons croire qu'il y a là deux auteurs, ou que la main d'un faussaire, désireux de provoquer une diversion, a volontairement attribué à Tertullien la paternité de cette étrange contradiction.

Une autre cause de la difficulté à démêler l'écheveau embrouillé des doctrines philosophiques et religieuses des premiers siècles, c'est le manque de précision du langage des écrivains, la perte de la clef du vocabulaire spécial qu'ils

employaient, et les voiles que les auteurs possédant quelque initiation, jetaient volontairement sur des enseignements qui ne devaient être présentés que sommairement au public.

Il est, enfin, un point, important parmi tous, à considérer; c'est que la doctrine de la Réincarnation, en dehors des cercles initiatiques, n'avait pas, alors, la précision que lui a donnée de nos jours l'enseignement *théosophique* ; *elle* se confondait, pour les masses, avec celle de la Préexistence qui disait : l'âme existe avant de venir dans le corps actuel, et elle existera dans d'autres corps, quand elle aura quitté celui-ci. Cette confusion s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et nous voyons les spirites d'Amérique et d'Angleterre et certaines autres écoles spiritualistes enseigner que l'existence terrestre a été précédée et sera suivie d'un grand nombre d'existences sur les plans invisibles.

C'est là, en réalité, la doctrine des Renaissances, mais elle est enseignée sans la précision nécessaire. Que l'âme, en effet, ait un seul corps physique, ou qu'elle en prenne successivement un grand nombre, elle n'évolue pas moins sans cesse par son passage dans les véhicules matériels, quel que soit le degré de cette matérialité; la différence est donc insignifiante, si l'on ne veut pas entrer, — et c'était le cas en Occident, aux premiers siècles, — dans les détails du processus.

Les Pères de l'Eglise ont-ils enseigné la Préexistence? C'est ce dont on ne peut douter. Ruffin disait à saint Anastase, dans une lettre, que « cette croyance était commune chez les premiers pères ». Arnobe (1) laisse voir sa sympathie pour cette doctrine et ajoute que saint Clément d'Alexandrie « a écrit de merveilleuses histoires sur la métempsycose » ; puis, dans d'autres passages de son livre, il semble, au contraire, critiquer la pluralité des vies. Saint Jérôme affirme que « la doctrine des transmigrations était enseignée secrètement au petit nombre, depuis les temps anciens, comme une vérité traditionnelle qu'on ne devait pas divulguer (2) ». Ad. Franck cite ce passage dans sa *Kabbale* (3) ; Huet le donne également dans *Origeniana* (4). Ce même Père se montre un croyant à la Préexistence, dans sa 94e *Lettre à Avitus*, lorsqu'au sujet de l'interprétation d'un passage de saint Paul (5), il s'accorde avec Origène et dit qu'on doit entendre par là « qu'une habitation divine et un vrai repos se trouvent dans les cieux » ; que « c'est là que les créatures douées de raison demeurent dans la béatitude

(1) *Adversus Gentes.* « Bien des fois nous mourons et bien des fois il y a pour nous une résurrection des morts. »

(2) Hyeronim., *Epistola ad Demetr...*

(3) Page 184.

(4) Livre II, quest. VI, n° 17.

(5) *Ephésiens*, I, 4 : ..... qui nous a choisis avant la fondation du Monde.

avant de descendre sur notre monde visible, avant leur chute dans les corps grossiers de la terre »...

Lactance, que saint Jérôme appelait le Cicéron chrétien, tout en combattant les doctrines païennes, soutenait que l'âme ne pouvait être immortelle, ni survivre à son corps que si elle lui était préexistante (1).

Némésius évêque d'Emesa (Syrie) soutenait énergiquement la préexistence et disait que tous ceux des Grecs qui avaient foi à l'immortalité, croyaient en même temps à la préexistence.

Saint Augustin a dit : « N'ai-je pas vécu dans un autre corps, ou quelque autre part, avant d'entrer dans le sein de ma mère ? (2) »

Synésius dit (3) que « la philosophie nous assure que les vies antérieures sont une préparation directe aux vies futures... » Invité par les habitants de Ptolémaïs à devenir leur évêque, il s'y refusa, tout d'abord, disant « qu'ils pourraient ne pas approuver certaines opinions, qui, après mûre réflexion, s'étaient enracinées dans son esprit, et que, parmi elles, se *trouvait* en première ligne la foi en la Préexistence de l'âme (4) ».

Henry Moore, le célèbre platonicien du

(1) *Instit. divin.*, III, 18.
(2) *Confessions*, I, ch. VI.
(3) *Traité des Songes*.
(4) Cité par WALKER, *Réincarnat.*, p. 236.

XVII[e] siècle, place (1) Synésius parmi les maîtres qui enseignèrent cette doctrine, et Beausobre (2) nous a rapporté de lui une phrase typique : « Père, accorde que mon âme se mêle à la Lumière et ne soit plus replongée dans l'illusion de la terre. »

Saint Grégoire de Nysse dit (3) qu'il est strictement nécessaire pour l'âme d'être guérie et purifiée, et que si elle ne l'est pas durant sa vie terrestre, elle doit l'être dans ses vies futures.

Saint Clément d'Alexandrie dit que bien que l'homme ait été créé après les autres êtres, « l'espèce humaine est plus ancienne que toutes ces choses (4) ». Saint Clément fait allusion ici à la préexistence de l'âme, à des vies antérieures à la vie terrestre. Dans son *Exhortation aux Païens*, il ajoute :

« Nous étions, bien avant la fondation du Monde ; nous préexistions dans l'œil de Dieu, car nous sommes destinés à vivre en Lui. Nous sommes les créatures raisonnables du Verbe divin ; c'est à cause de Lui que nous existons dès le commencement, car au commencement était le Verbe... Ce n'est point la première fois qu'il a pitié de nous et de nos erreurs ; il a eu pitié pour nous, tout d'abord, dès le commencement (5). »

(1) *De l'Immortalité de l'âme*, ch. XII.
(2) *Hist. de Manichée et du Manichéisme*, t. II, p. 492 et suivantes.
(3) *Grand discours catéchétique*, t. III, ch. VIII.
(4) *Reconnaissances de Clément*, t. I, chap. XXVIII.
(5) Nous tirons cette citation, comme celle de Tertullien

Il ajoute encore à ce sujet (1) :

« Philolaüs le pythagoricien enseignait que l'âme était jetée dans le corps en punition des fautes qu'elle a commises, et son opinion est confirmée par les prophètes les plus anciens. »

Quant à la Réincarnation, c'est-à-dire la descente de l'âme humaine dans des corps physiques successifs, et même son association temporaire avec les corps physiques d'animaux, plus d'un auteur chrétien l'a enseignée.

Le philosophe Chalcidius, cité par Beausobre (2) nous dit :

« Les âmes qui n'ont pu s'unir à Dieu, sont obligées, par le Destin, à revenir à la vie, jusqu'à ce qu'elles se repentent de leurs fautes. »

Dans la *Pistis Sophia*, traité chrétien des mystères des divines Hiérarchies et de l'évolution des âmes dans les trois mondes, on trouve, très souvent répété, l'enseignement des Renaissances :

« Si c'est un homme qui [après être sorti du corps] (3), ait accompli le nombre des cycles dans

et quelques-unes d'Origène, du remarquable travail de M. A Glass, *Early Christian Teachings.*

(1) *Stromat*, t. III, p. 433. Edition des Bénédictins.

(2) *Histoire de Manichée et du Manichéisme.*

(3) Les mots entre parenthèses sont de nous.

les changements du corps, et qui ne se soit pas repenti..., on l'introduit dans les ténèbres extérieures... (1) »

Aux pages 148 et 153 du même ouvrage, il est dit :

[L'âme désincarnée] « *qui ne trouve pas le mystère de la dissolution des liens et des sceaux*, est amenée devant la Vierge de lumière, qui, après l'avoir jugée, la livre à ses agents (*Receveurs*), lesquels la jettent dans un nouveau corps. »

Voici maintenant ce que nous dit Origène à ce sujet (2).

« Celse est tout à fait ignorant du but de nos écrits ; c'est sur l'interprétation qu'il en donne qu'il jette le discrédit, et non sur leur signification réelle. S'il avait réfléchi à ce qui est nécessaire à une âme destinée à la vie éternelle, s'il avait pensé à la nature de son essence et de son principe, il n'aurait pas tant tourné en ridicule l'entrée de ce qui est immortel dans un corps mortel, — entrée qui s'effectue, non selon l'enseignement platonique de la métempsycose, mais selon une vue plus élevée de ce fait. »

L'enseignement d'Origène est difficile à présenter clairement, parce qu'il l'a enveloppé de

(1) *Pistis Sophia*, traduct. d'Amélineau, p. 169.
(2) *Cont. Cels.*, liv. IV, ch. XVII.

réticences et l'a exposé dans une langue dont la philosophie actuelle ne connaît pas toujours la clef ; mais il paraît complet. Il embrasse la préexistence, et même ces associations particulières de certaines âmes humaines avec des âmes animales, associations que nous avons signalées déjà (1) et qui sont l'un des faits capitaux de la mystérieuse métempsycose.

Le voici expliquant la *Préexistence* des âmes dans les univers antérieurs.

« L'âme n'a ni commencement, ni fin (2).

« Les créatures raisonnables existaient dès le début de ces siècles que nous ne voyons pas et qui sont éternels. Il y a eu descente d'une condition supérieure à une condition inférieure, non seulement chez les âmes qui ont mérité ce changement par leurs actions, mais aussi, chez celles qui, pour servir le monde, ont quitté leurs hautes sphères pour les nôtres... Le soleil, la lune, les étoiles et les anges servent le monde, servent les âmes que leurs défauts mentals ont condamnées à s'incarner dans des corps grossiers, et c'est pour l'intérêt des âmes qui avaient besoin de corps denses que le monde a *été créé*... La variété de cet arrangement a été l'œuvre de Dieu qui l'a établie selon les causes que le libre arbitre des âmes a créées dans le passé (3). »

« N'est-il pas raisonnable que les âmes soient in-

(1) Page 245.
(2) *De princip.*, livre III, ch. v.
(3) *Ibid.*, liv. III, ch. v.

troduites dans des corps en rapport avec leurs mérites et leurs actions antérieures, et que celles qui ont employé leurs corps à faire le plus le bien possible, aient droit à un corps doué des qualités supérieures au corps des autres (1) » ?

Toutes les âmes atteindront le même but (2) ; la volonté des âmes en fait des anges, des hommes ou des démons, et la chute peut être telle qu'elles peuvent être enchaînées à des corps de bêtes (3) ; Certaines âmes arrivées au repos complet, reviennent dans des mondes nouveaux ; les unes demeurent fidèles, les autres dégénèrent tellement qu'elles deviennent des démons (4).

Au sujet des corps il dit :

« Les corps ne subsistent que par intervalles (5). »

Et ailleurs :

« L'âme étant immatérielle et invisible, ne peut exister en aucun lieu matériel, sans revêtir un corps approprié à ce lieu ; elle rejette, à un moment donné, un corps qui lui était nécessaire jusque-là, mais dont elle n'a plus besoin maintenant, et elle le change pour un autre (6). »

(1) *Cont. Cels.*, liv. I, ch...
(2) *Ibid...*, liv. I, ch. VI.
(3) *De princ.*, l. III, ch. V.
(4) *De princ.*, l. IV. ch. V.
(5) *De princ.*, l. IV, ch. IV.
(6) *Cont. Cels.*, l. VII, ch. XXXII.

Bien que la « métensomatose », c'est-à-dire, la vraie doctrine d'Origène, n'ait pas été présentée sous une forme claire, elle influença considérablement les philosophes chrétiens des premiers siècles et fut accueillie avec faveur jusqu'à sa condamnation par le Synode de Constantinople. Elle n'en persista pas moins à travers la plupart des sectes de l'époque et des siècles consécutifs : simonides, basilidiens, valentiniens, marcionistes, gnostiques, manichéens, priscilliens, catarrhes, patarins, albigeois, bogomiles, etc...

La Chevalerie fut aussi, à ces âges d'obscurité et de persécution, un instrument de transport des doctrines ésotériques, parmi lesquelles se trouvait la Réincarnation. Le cœur de cette noble institution était formé d'étudiants de la divine Sagesse, âmes pures et dévouées, se connaissant entre elles ou communiquant par des mots de passe.

Parmi elles, les Troubadours étaient les messagers de la Doctrine sacrée ; ils la dissimulaient habilement dans leurs chants et la transportaient de groupe en groupe, de secte en secte, au cours de leurs voyages. » Fils de l'évangile des Albigeois et de la tradition manichéo-marcionite (1) », ils perpétuèrent la foi en les renaissances de l'âme. Izarn le moine, dans son livre *Novas del*

(1) E. Aroux, *Les mystères de la Chevalerie.*

Heretze (1), apostrophait ainsi un évêque albigeois :

« Dis-moi donc à quelle école tu as appris que l'esprit de l'homme, quand il a perdu son corps, passe dans un bœuf, un âne, un mouton, un porc ou une poule, et transmigre d'un animal à l'autre jusqu'à ce qu'un nouveau corps humain naisse pour lui » ?

Izarn n'avait connu de l'enseignement troubadour que ce qui en avait transpiré au dehors et avait été dénaturé par l'ignorance ou la malveillance, mais on peut voir, dans sa critique, les traces manifestes du passage de la doctrine palingénésique à travers les moments les plus sombres et les plus sanglants du Moyen-Age.

Les Troubadours furent détruits par l'Inquisition (2) ; quelques-uns durent à leur situation toute particulière de n'être pas inquiétés, — saint François d'Assise (3) et Dante (4), par exemple. Les Rose-Croix continuèrent l'ensei-

(1) *Histoire d'un Hérétique*. Cité par Mme I. Cooper Oakley, dans son si attachant travail sur les sectes qui relient les premiers siècles à nos jours. *Traces of a hidden tradition in Masonry and Mœdieval Mysticism* (chap. des Troubadours).

(2) G. Ticknor (*History of Spanish litterat*).

(3) Görres, *Saint François d'Assise, Troubadour*, 1826, Strasbourg.

(4) *Dante hérétique, révolutionnaire, illuminé*, p. 83. Eug. Aroux. Ces citations et références sont prises dans le livre de Mme I. Cooper Oakley.

gnement secret en Europe, et le *Roman de la Rose* n'est que de l'ésotérisme hermétique. Mais la lutte du Christianisme officiel, — celui de la lettre, — contre les représentants de l'Esprit des Ecritures continua, sans cesse plus âpre, et le souvenir des Renaissances s'effaça de plus en plus dans l'Eglise; ses seuls représentants furent, au Moyen-Age, en dehors de saint François d'Assise, le savant moine irlandais, Scot Erigène, et saint Bonaventure, « le docteur Séraphique ». De nos jours, il n'en reste qu'un fragment défiguré et incompris : le dogme de la *Résurrection de la Chair*.

Islamisme (1).

On a dit que les Arabes croyaient à la Réincarnation, avant que Mahomet ne la défendît; nous pensons, avec d'autres, que le Coran n'a été écrit qu'après la mort du prophète, que celui-ci n'écrivit rien et n'enseigna qu'oralement. Il est visible, d'autre part, que le Mahométisme n'est qu'un rejeton du Zoroastrisme et du Christianisme. Comme eux, il enseigne l'Unité univer-

(4) Voir à ce sujet : *L'Islamisme et son enseignement ésotérique*, par un M. S. T. (Ed. Bailly). Publications théosophiques, Paris, 1903.

selle, la présence divine dans toutes les créatures et dans toute chose (*Ubiquité*), la Prédestination qui n'est qu'une forme du *Karma*, et la Résurrection qui est une expression de la palingénésie.

Mahomet, comme tous les grands mystiques, avait perçu ou appris bien des points de l'ésotérisme ; les versets du Coran se rapportant aux « Compagnons de la Caverne » (1) indiquent qu'il savait plus qu'il n'a enseigné publiquement, et que ce n'est peut-être point sans quelque fondement que certains peuples asiatiques ont poussé l'exagération jusqu'à faire de lui un *Avatar* (2), la dixième incarnation de l'*Om*, — l'Amed ou Désiré des nations (3). C'était un Disciple.

Si l'Islamisme n'avait eu, dans son cœur, un vigoureux germe d'ésotérisme, le Soufisme n'aurait pu en sortir, et les Soufis sont les saints du Mahométisme, les aspirants à l'union du « moi » individuel avec le « Moi » cosmique, de l'homme avec Dieu ; ils sont souvent doués de remarquables pouvoirs, et leurs chefs ont été presque toujours des thaumaturges.

Le *Nouveau Coran*, exposition moderne d'une

(1) Chap. XVIII.

(2) L'Islam attend actuellement la venue de son dernier prophète, le Mahdi, et une prophétie dit que ce dernier sera la réincarnation de Mahomet (*Borderland*, avril 1897).

(3) C'est pour cela que les Afgans vont encore en pèlerinage à la Mecque.

partie de la doctrine secrète de l'Islam, montre la justesse de ces remarques. Voici ce qu'on y trouve au sujet de la Palingénésie :

« Lorsque l'âme a perdu sa coquille (1), elle s'en forme une nouvelle.

« Les âmes des hommes et des animaux reviennent à la terre par le ruisseau de l'enfance...

« L'homme qui meurt, va à Dieu, et renaît plus tard dans un corps nouveau : le cadavre reste à la tombe, l'esprit retourne à la matrice... (2).

« Cette doctrine est aussi vieille que le monde, et Dieu l'enseigna dans les commencements...

« L'âme humaine ne va point dans des corps de bêtes ; au contraire, les âmes des animaux inférieurs passent dans des corps d'animaux plus élevés, puis dans des corps de sauvages, et enfin dans des corps d'hommes civilisés...

« L'homme n'est immortel que dans son corps spirituel, lequel ne pourrit jamais ; il pleure en sortant de son corps, il pleure quand il y entre de nouveau (3).

« Le corps n'est qu'un masque que l'âme prend, et quitte plus tard, pour en revêtir d'autres...

« Ceux qui s'aiment se retrouvent dans des futures incarnations, etc... (4) »

(1) Son corps.

(2) Ce qui veut dire : le corps se désagrège dans la tombe ; l'esprit persiste et se réincarne.

(3) Questions XXII, versets 5, 14, 15, 17, 18, 19, 26, 41. — Cités par Laidy Caithness dans *Old truths in new Light.*

(4) Question XXIII, versets 17, 26, 27, etc...

Colebrooke nous apprend (1) que la secte mahométane actuelle des *Bohrahs* croit à la métempsycose, comme les Indous, et, comme eux, s'abstient de chair, pour cette raison.

*
* *

L'on trouve donc la doctrine de la Réincarnation au cœur de toutes les grandes religions antiques, et si elle n'est restée qu'en germe dans les religions récentes, — le Christianisme et l'Islamisme, — c'est que, d'un côté, Mahomet n'avait pas la taille d'un Hiérophante et que la race à laquelle il portait la lumière n'avait peut-être pas un grand besoin de connaître la Loi des retours à la terre, et que, de l'autre, les enseignements véritables du Christ ont été perdus avec l'extermination des Gnostiques, tandis que les fondateurs du Christianisme exotérique, Eusèbe et Irénée, n'ont pu saisir l'*esprit* et ont imposé partout la *lettre*.

Les Renaissances parmi les philosophes modernes

Dans l'antiquité, science et philosophie n'étaient guère que des portions de la Religion (2), et les

(1) *Asiatic Researches.*
(2) Nous entendons, ici, par Religion, l'aspect dévotionnel

plus grands savants comme les plus grands philosophes étaient tous les alliés de la forme de religion établie dans leur pays, quand ils n'en étaient pas les prêtres, car science et philosophie eurent les temples pour berceau commun ; il n'est donc pas étonnant de voir ces trois grands aspects de la Vérité se donner la main partout, n'être en conflit nulle part, dans l'antiquité. La science était pour le corps, la philosophie pour l'intellect, la religion pour le rayon divin qui doit éclore et devenir un « dieu » dans le sein de l'Ame universelle. Chaque homme élevé savait que, sur ce trépied, reposaient la vie individuelle, la vie sociale, la vie du monde. Le divorce ne se fit que plus tard, lorsque les Instructeurs divins eurent disparu, et que la tradition défigurée ne put transmettre aux peuples que des enseignements mutilés, enfouis sous les décombres des temples croulants depuis que la Vie spirituelle les avait désertés.

Ce fut alors l'ère de la Séparation ; la science et la philosophie rapetissées s'écartèrent, et la religion dégénérée ne refléta plus que la mentalité étroite de ministres déchus, et, avec les progrès de l'abaissement, naquirent les guerres de religion, ces monstruosites ignorées aux temps où la Divinité illuminait et dirigeait les peuples

et le côté scientifique de l'enseignement de la vérité : c'est-à-dire, la science de l'Ame divine.

à travers les grandes Ames qui furent les Adeptes-Rois : les dieux, les demi-dieux et les héros.

Jamais, pourtant, la Vérité ne resta sans dépositaires, et quand les persécutions eurent détruit l'apostolat, les Sages confièrent, dans le secret, à des disciples fidèles, le trésor sacré qui devait se transmettre à travers les siècles. C'est ainsi que l'Esotérisme a passé au travers des bûchers et que l'un de ses plus beaux enseignements, la doctrine palingénésique, a partout laissé sa lumineuse trace. Nous allons la signaler rapidement dans les siècles modernes, en examinant la doctrine philosophique des plus grands penseurs. Dans cette course, nous nous aiderons principalement du travail de Walker (1), si consciencieux et si complet à ce point de vue. Nous ne citerons que les auteurs les plus remarquables et n'en donnerons que de courts extraits, car notre but n'est pas de faire une monographie du sujet, mais de poser simplement des jalons pouvant servir de guide à l'étudiant.

*
* *

Thomas Moore a chanté les renaissances dans ses vers (2) :

(1) *Réincarnation.*

(2) Lalla Rookh, *The veiled prophet of Khorassan*, 128e vers.

« Etranger, bien que l'enveloppe qu'habite aujourd'hui ton âme soit nouvelle, je l'ai suivie à la trace pendant bien des âges, au cours des vicissitudes de sa changeante destinée ; je l'ai suivie à travers les périodes variées de sa longue existence, et comme dans ces courses joyeuses où la flamme des torches passe rapidement de main en main, je l'ai vue, impérissable, passer aussi de vie en vie, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le but. »

Paracelse la connaissait, comme tout Initié.

Jacob Boehme, le « nourrisson des Nirmanakayas (1) », savait qu'elle était une loi de la Nature.

Dans *la Cause, le Principe et l'Un* (Dialogue II), Giordano Bruno, — une grande Ame aussi, — parle ainsi :

« O toi qui trembles devant la froide mort, pourquoi crains-tu le Styx noir ? Saches-le, quand, avec l'âge, la flamme de vie s'éteint et que le corps retourne à la poussière, l'âme ne cesse pas de vivre ; elle échange son habitation détruite pour une nouvelle où elle continue à travailler. Tout change, mais rien n'est détruit. »

Le dominicain Campanella fut exilé parce qu'il

(1) Les *Nirmanakayas* sont des Etres devenus parfaits, et qui, au lieu de prendre le Nirvana gagné par leurs efforts, renoncent à la paix pour aider leurs frères de l'humanité en évolution.

avait foi aux retours successifs de l'âme à la terre.

Van Helmont, le jeune, fut, à son tour, attaqué par l'Inquisition pour avoir enseigné cette doctrine dans son *Hypothèse de la Préexistence et de la Révolution des âmes*, où il donne, en deux cents problèmes, tous les arguments qui rendent la réincarnation nécessaire.

Les platoniciens de Cambridge, — Cudworth (1), Henry Moore (2), — furent des croyants fidèles à la Palingénésie.

Shakespeare a dit :

« L'homme entre dans cette terre et en sort comme un acteur ; il y joue des rôles successifs. »

Joseph Glanvile, dans *Lux orientalis,* trouve « sept piliers » pour étayer la préexistence.

Edward Beecher (*Le conflit des siècles*), et le théologien allemand si apprécié, Julius Muller (*La doctrine chrétienne du péché*) la soutiennent solidement.

Schelling la reconnaît (3).

Leibnitz, dans sa *Monadologie* et surtout sa *Théodicée* (4), a laissé transparaître sa foi, et s'il avait osé parler clairement, il aurait mieux

(1) Cudworth, *Le vrai système intellectuel de l'Union.*
(2) H. Moore, *De l'immortalité de l'âme.*
(3) *Dissertation sur la métempsycose.*
(4) *Théodicée*, v, 91.

soutenu son « Optimisme » par la doctrine de l'évolution et des renaissances, que par tous ses autres arguments.

Le chevalier Ramsay écrit, dans ses *Principes philosophiques de la Religion naturelle et révélée :*

« Les oracles sacrés représentent sans cesse le Paradis comme notre lieu de naissance, et la vie actuelle comme un exil. Comment pourrions-nous avoir été bannis d'une place où nous n'aurions jamais été ? Cet argument suffirait, à lui seul, à prouver la Préexistence, si nos maîtres ne nous avaient habitués à regarder ces expressions comme des métaphores et à croire, contrairement à l'Ecriture et à la raison, que nous sommes exilés d'un lieu de bonheur, par la faute seule de nos premiers parents... Notre Sauveur semble approuver la doctrine de la Préexistence dans sa réponse à ses disciples quand ils l'interrogent au sujet de l'aveugle de naissance et lui disent : « Maître, qui donc a péché, de cet enfant ou de ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? (1) » Il est évident que cette question aurait été ridicule ou impertinente, si les disciples n'avaient pas cru que cet aveugle avait péché avant sa naissance corporelle, et que, par conséquent, il avait préexisté dans un autre état. La réponse de notre Sauveur est remarquable : « Ni cet homme, ni ses parents n'ont péché ; mais c'est pour que les œuvres de Dieu fussent manifestées en lui. »

« Jésus-Christ ne pouvait pas croire que cet homme,

(1) JEAN, IX, 2.

ni ses parents, n'avaient jamais péché, car cela ne peut-être dit d'aucun mortel ; cela signifiait qu'il n'était aveugle ni pour les péchés qu'il avait pu commettre dans une autre existence, ni pour ceux de ses parents, mais pour permettre, un jour, la puissance de Dieu.

« Notre Seigneur, au lieu de blâmer ses disciples et de redresser leur erreur, semble confirmer dans sa réponse la doctrine de la Préexistence. S'il avait regardé cette opinion comme une erreur capitale, sa sagesse n'aurait pu passer si légèrement sur elle, ni l'autoriser par le silence. Ce silence, au contraire, prouve qu'il regardait cette doctrine de l'Eglise juive comme la véritable explication du péché originel... La faute d'Adam fut réellement commise par les individus de la race actuelle, dans une existence antérieure.....

« Dieu ne peut haïr ou aimer que les dispositions morales, et puisqu'il dit qu'il aimait Jacob et détestait Esaü, avant leur naissance et par conséquent avant qu'ils n'eussent commis ni mal ni bien dans cette vie, il s'ensuit clairement qu'ils avaient dû préexister dans un autre état... Si l'on dit que ces textes sont obscurs, que la Préexistence n'en est tirée que par induction, et que cette opinion n'est pas enseignée par des mots précis dans les Ecritures, je répondrai que la doctrine de l'Immortalité de l'âme n'est nulle part révélée expressément dans les oracles sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament..... Nous pouvons en dire autant de la Préexistence ; la doctrine n'est expressément révélée nulle part, mais on la présuppose évidemment, car, sans elle, le péché originel

deviendrait non-seulement inexplicable, mais absurde, répugnant et impossible. Il n'y a rien dans les Pères, ni dans les conciles, qui contredise cette doctrine. Oui, bien que le cinquième Concile général et tous les Pères, après le VIe siècle, aient condamné la fausse idée de la préexistence transmise par les origénistes et les priscillianistes, la vraie doctrine de la Préexistence n'a pas été condamnée par l'Eglise... C'est seulement contre la dégradation impie de la transmigration dans des corps d'animaux que les Pères se sont élevés... ».

D'après Soame Jenyn (1) :

« L'opinion des plus grands sages, depuis l'antiquité la plus reculée, a été que l'humanité a existé dans un état antérieur à l'état actuel. Les Gymnosophistes d'Egypte, les Brahmes de l'Inde, les Mages de la Perse et les plus grands philosophes de la Grèce et de Rome le croyaient, *comme aussi les premiers Pères et les premiers écrivains de l'Eglise.*

« Pourquoi a-t-elle été si peu remarquée, si peu vue (plutôt que rejetée) par les théologiens et les métaphysiciens des âges passés? C'est ce que je ne puis m'expliquer, car elle est incontestablement confirmée par la raison, par les analogies de la Nature et par les doctrines de la Révélation... La raison nous assure que l'union d'un homme et d'une femme ne peut créer une âme immortelle, qu'elle ne peut que lui préparer une demeure de chair. Cette même raison

(1) *Discours sur la Préexistence.*

nous dit que, pour que l'âme immortelle continue à vivre après la mort du corps, elle doit avoir éternellement existé avant lui, *car ce qui n'a pas de fin ne peut avoir de commencement...*

« Elle nous apprend encore que ce n'est point un Créateur bienfaisant et tout puissant qui aurait pu former et peupler notre monde, si notre état d'existence était le premier et le seul ; car cet état, sans lien avec le passé ni avec le futur, ne semblerait pas avoir de but compréhensible, ne donnerait la raison ni du bien, ni du mal, ni du bonheur, ni de malheur, ni de la vertu, ni du vice, ni de la récompense, ni du châtiment, et ne serait qu'un mélange confus de toutes ces choses, sans cause ni fin visibles...

« La Préexistence n'est pas écrite nettement dans le Nouveau Testament, mais l'humanité y est sans cesse représentée comme un amas de coupables, de criminels condamnés, d'enfants de la colère, objets de l'indignation divine, placés sur la terre pour un temps par la bonté de Dieu, pour leur donner l'occasion d'expier leurs fautes par la souffrance et de regagner, par la piété et la vertu, leur état de bonheur et d'innocence perdus...

« Et si tout cela n'indique pas une existence antérieure dans laquelle on est devenu coupable et dépravé, on ne peut y trouver aucune signification, si ce n'est que cela détruit tous les principes du sens commun, car cette culpabilité ne peut avoir été acquise sans action, et, pour agir, il a fallu qu'on existât... »

Voici une citation de *Hume*, philosophe positif par excellence :

« Si nous raisonnons, le simple bon sens nous dit que ce qui est incorruptible doit être ingénérable. Donc, si l'âme est immortelle, c'est qu'elle existait avant notre naissance ; si son existence antérieure ne nous concernait pas, son existence future ne nous concernerait pas davantage... La métempsycose (1) est donc, dans son genre, *le seul* système auquel la philosophie puisse prêter l'oreille » (*L'Immortalité de l'Ame.*)

Young chante ainsi les Renaissances :

« Regarde partout dans la nature ; tout est révolution et changement ; rien n'est la mort. Le jour succède à la nuit, et la nuit suit le jour qui expire ; les étoiles se lèvent et se couchent, se couchent et se lèvent. La terre suit cet exemple. Pour refleurir, tout se fane ; comme dans une roue, tout descend pour remonter. C'est l'emblème de l'homme qui passe, mais ne meurt pas. »

« Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la Nature », a dit *Voltaire*.

Delormel, *Descartes*, *Lavater* ont été frappés

(1) Au sens générique du mot, c'est-à-dire, la doctrine des Renaissances.

de l'immense portée de la doctrine palingénésique.

Dupont de Nemours (*Philosophie de l'Univers*) est rempli de l'idée des vies successives, corollaire obligatoire de la loi de progrès.

Fontenelle en parle assez explicitement dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes.*

Inutile de dire qu'elle faisait partie de l'enseignement ésotérique de *Martinez Pasqualis*, de *Claude Saint-Martin* et de leurs disciples.

Saint-Martin vécut à une époque trop troublée pour parler librement, mais dans ses œuvres l'on rencontre plus d'un passage dont la signification réincarnationiste ne peut faire de doute pour ceux qui savent lire entre les lignes (*Tableau nat.*, t, I, p. 136.., *L'homme de désir*, p. 312).

Dans ses *Œuvres posthumes* (t. I, p. 286), l'on voit ce remarquable passage :

« La mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage. Nous arrivons à ce relais avec des chevaux fatigués, usés, et nous y venons pour en prendre qui soient frais et en état de nous conduire plus loin ; mais il faut payer tout ce qu'on doit pour le course faite, et jusqu'à ce que les comptes soient soldés, on ne vous met pas en route pour la course suivante. »

Goëthe, dans une poésie (1) à son amie madame von Stein, s'exprime ainsi :

« Dis-moi ce que nous réserve le destin ? Pourquoi nous a-t-il si étroitement liés l'un à l'autre ? Ah ! tu as dû, dans des temps lointains, être ma sœur ou ma femme... et de tout ce passé, il ne reste qu'une réminiscence planant comme un doute sur mon cœur, une réminiscence de l'antique vérité toujours présente en moi. »

Ballanche, chrétien mystique, orthodoxe, a dit :

« Chacun de nous est un être palingénésique qui ignore sa transformation actuelle, et même ses transformations précédentes. » (*Pal. sociale*. L. III, p. 154).

« L'homme ne se perfectionne qu'en devenant un ordre de choses plus parfait, et encore, dans ce cas, ne fait-il que se rappeler, comme disait Platon, un souvenir confus de l'état qui a précédé la déchéance. » (*Essai sur les instit. sociales*. T. II, p. 170).

« La vie que nous menons sur la terre, cette vie renfermée entre une naissance apparente et une mort également apparente, n'est, en réalité, qu'une portion de notre existence, une manifestation de l'homme dans le temps. » (*Orphée*. T. IV, p. 424).

(1) Edition Hempel, vol. III, p. 86.

« Nos vies antérieures appartiennent à des cycles astronomiques perdus dans le vaste sein des temps antérieurs ; il ne nous est pas donné de les discerner encore. » (*Orphée*. T, IV, p. 432.)

Balzac (*Seraphitus-Seraphita*) est plein de l'idée des vies successives :

« Tous les êtres passent une première vie dans la sphère des instincts, où ils travaillent à reconnaître l'inutilité des trésors terrestres.

... « Combien de fois vit-on dans ce premier monde... »

« C'est alors d'autres existences à user pour arriver au sentier où brille la lumière. La mort est le relais de ce voyage. »

Constant Savy (1) décrit ainsi les conditions de l'immortalité et des vies successives par la réincarnation :

« A mesure que les vies successives développeront son âme, le corps auquel elle sera unie sera nécessairement supérieur à ceux qu'elle aura usés ; autrement il n'y aurait pas harmonie entre ces deux éléments de l'existence humaine ; les moyens donnés à l'âme ne seraient pas en rapport avec le développe-

(1) Les passages suivants sont tirés des trois ouvrages de C. Savy : *Comment. du Sermon sur la montagne* (1818) ; *Pensées et Méditations* (1829) ; *Dieu et l'Homme en cette vie et au-delà* (1838).

ment de sa puissance. Ce corps, doué de sens plus parfaits et plus nombreux, ne saurait être d'égale valeur pour tous...

« Au reste, ces inégalités naturelles servent encore le progrès individuel d'une autre manière ; les erreurs qui en résultent font découvrir des vérités ; les vices montrés à nu sont presque pour tous les hommes une cause de pratique de la vertu, ou du moins un préservatif par l'horreur qu'ils inspirent ; l'ignorance des uns réveille dans les autres l'amour de la science ; l'oisiveté qui flétrit quelques hommes inspire à d'autres l'amour du travail.

« Ces inégalités, qui sont inévitables parce qu'elles sont nécessaires, existent donc dans les vies successives que nous traverserons. Elles n'ont rien qui contrarie l'harmonie de l'univers ; au contraire, elles sont un moyen de cette harmonie et résultent fatalement de la différence de valeur dans les corps. D'ailleurs, aucun homme ne reste stationnaire ; tous marchent, plus ou moins vite seulement...

« Dès qu'elle (1) est née, c'est une lumière. Puisque l'immortalité de l'homme consiste en une marche progressive, et puisque, par cela même, il prépare la vie dans laquelle il entre par celle qu'il laisse, enfin, puisqu'il y a deux mondes nécessairement, l'un matériel et l'autre intellectuel, ces deux mondes, qui composent la vie à venir, doivent avoir des rapports harmoniques avec le nôtre.

« Le travail de l'homme sera donc une continuation de son travail passé...

(1) Constant Savy parle, ici, de la foi.

« Je ne saurais jamais croire que notre intelligence, qui, dans cette vie, commence à se développer, s'arrête aussi imparfaitement grandie, pour ne plus s'exercer ni se perfectionner après l'heure du tombeau...

... « La nature marche toujours, toujours elle travaille, parce que Dieu est la vie et qu'il est éternel, et que la vie est le mouvement progressif vers le souverain bien, qui est Dieu lui-même; et l'homme seul dans la nature, et l'homme aussi imparfait, aussi vicieux, s'arrêterait dans sa marche, soit pour s'anéantir, soit pour se trouver aussi parfait que possible, brusquement, sans progression, et surtout sans sa participation, lui qui est créé libre! Je ne puis le comprendre. »

« *Non, quand l'heure aura sonné, l'homme n'aura pas une vie inutile ou de pure contemplation*; non, il ne se trouvera pas amélioré sans sa participation, sans efforts, sans travail de sa part; non, surtout, il ne s'anéantira pas. Le néant est un vain mot. Il aura une vie de travail encore; il contribuera, pour la part que Dieu lui a assignée, aux créations continuelles produites sans cesse par la toute-puissance divine; il aimera encore, il aimera toujours; toujours il marchera, *il marchera éternellement*, parce qu'il est à une distance infinie de Dieu. »

Pierre Leroux dit:

« Si Dieu, après avoir fait émaner de son sein le monde et chaque créature, les abandonnait ensuite et ne les conduisait pas de vie en vie, de progrès en

progrès, jusqu'à un terme où elles fussent véritablement heureuses, Dieu serait injuste. Saint-Paul, a beau dire : Le pot demandera-t-il au potier, pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Il y a une voix intérieure, partie sans doute de Dieu lui-même, qui nous dit que Dieu ne peut pas faire le mal, ni créer pour faire souffrir. Or, c'est ce qui arriverait certainement si Dieu abandonnait ses créatures après une vie imparfaite et véritablement malheureuse. Mais si, au contraire, nous concevons le monde comme une série de vies successives pour chaque créature, nous comprenons très bien comment Dieu, pour qui il n'y a ni temps ni espace, et qui voit le but final de toute chose, permet le mal et la souffrance comme les phases nécessaires par où les créatures doivent passer pour arriver à un état de bonheur que la créature ne voit pas, et dont, par conséquent, elle ne jouit pas, en tant que créature, mais que Dieu voit, et dont, par conséquent, la créature, jouit en lui virtuellement, parce qu'elle en jouira un jour (1). »

L'on trouve dans Fourier (2) :

Où est le vieillard qui ne voulût être sûr de renaître et de rapporter dans une autre vie l'*expérience* qu'il a acquise dans celle-ci ? *Prétendre* que ce désir doit rester sans réalisation, c'est admettre que Dieu puisse nous tromper. Il faut donc reconnaître que nous avons déjà vécu avant d'être ce que nous

(1) *De l'humanité*, t. Ier, p. 233.
(2) *Théorie de l'unité universelle*, t. II, p. 304-348.

sommes, et que plusieurs autres vies nous attendent, les unes renfermées dans le monde ou intra-mondaines, les autres dans une sphère supérieure ou extra-mondaines, avec un corps plus subtil et des sens plus délicats... »

De Brotonne s'exprime ainsi :

« Ce qu'il ne nous est pas défendu de supposer, et ce qui concilierait mieux nos espérances avec les notions accessibles d'un avenir d'ailleurs insaisissable, c'est le passage successif et rémunérateur à d'autres états supérieurs, au sein desquels la limite matérielle atténuée laisserait à l'esprit un essor plus libre vers l'infini qui l'attire (1)... »

Alphonse Esquiros (2) ajoute, à son tour :

« C'est une question à se faire, si les talents, les bonnes et les mauvaises inclinations que l'homme apporte à la naissance ne seraient pas la suite des lumières acquises, des qualités et des vices recueillis dans une ou plusieurs existences précédentes. Y a-t-il une vie antérieure dont les éléments ont préparé *les conditions de la vie qui s'accomplit* en ce moment pour chacun de nous ? Les anciens le pensaient ainsi. Les dispositions innées, si différentes chez les enfants, les ont fait croire à des traces laissées par les existences antérieures dans le germe impérissable

(1) *Civilisation primitive*, p. 60.

(2) La *Vie future au point de vue socialiste*, et *Confession d'un curé de village*.

de l'homme. Dès les premiers jours où l'intelligence des enfants commence à paraître, elle dessine en effet chez eux, en traits confus, un sentiment général des choses qui ressemble à une réminiscence. D'après ce système, nul ne serait étranger aux éléments qu'il apporte en venant dans ce monde.

« La renaissance dans l'humanité ne constitue toutefois qu'un premier cercle d'épreuves. Quand, après une ou plusieurs incarnations, l'homme a, pour ainsi dire, atteint le degré de perfection nécessaire pour un changement, il passe à une autre vie et recommence alors, dans une autre sphère, une existence qui nous est cachée, mais que nous pouvons néanmoins croire rattachée à celle-ci par les liens d'une solidarité intime...

« La limite du progrès que l'homme doit avoir atteinte pour commencer un autre cercle d'épreuves, dans une autre sphère, nous est présentement inconnue ; cette limite, la science et la philosophie arriveront, sans doute, plus tard à la déterminer.

« Ceux-là seuls renaissent dans la chair terrestre, qui n'ont point élevé le principe immortel de leur nature à un degré de perfection suffisante pour renaître dans la gloire...

« Ce que j'affirme, c'est l'union perpétuelle de l'âme à des corps organiques ; ces corps se succèdent, s'engendrant les uns des autres, en s'appropriant aux formes constitutives des mondes que parcourt la perpétuité du moi dans ses existences successives. Le principe de la vie, étendu à diverses phrases ou évolutions de renaissance, ne constitue toujours pour le Créateur qu'un seul et même état continué. Pour

Dieu, la durée d'un être ne se borne point, en effet, à cet intervalle de temps compris entre la naissance et la mort ; il embrasse tous les segments d'existence dont la succession forme, à travers les interruptions et les reprises, la véritable unité de la vie. Les âmes, au sortir de notre globe, doivent-elles revêtir de sphère en sphère une existence qui nous est voilée, mais dont les éléments organiques iraient toujours s'appropriant aux caractères des différents mondes ? La raison ici n'ose rien décider. N'oublions pas seulement que l'âme emporte toujours d'une existence à l'autre un germe matériel, et qu'elle se refait, pour ainsi dire, elle-même plusieurs fois, dans cette interminable ascension de la vie à travers les mondes, où elle recueille de ciel en ciel une perfection de plus en plus liée aux éléments éternels de notre personnalité croissante.

« On voit, par ce que nous venons de dire, combien est gratuite l'hypothèse d'une félicité parfaite, succédant à la mort du juste.

« C'est vainement que le chrétien s'élance de toute son âme au delà du temps, comme au delà d'une limite qui le sépare du bien infini ; il aura beau faire, cette limite, il ne l'effacera pas d'un bond. Dieu mesure son intervention et son assistance à l'ensemble des états que l'homme doit parcourir dans une indéfiniment longue série d'existences... »

M. d'Orient, catholique orthodoxe, parle en ces termes (1):

(1) *Destinées de l'âme.*

« Tout s'enchaîne et se tient dans cette doctrine, d'ailleurs si fondée en raison, la prescience de Dieu et son accord avec la libre volonté de l'homme. Cette énigme, jusqu'ici indéchiffrable, n'a plus de difficulté, si l'on veut entendre que, connaissant avant sa naissance, par des œuvres antécédentes, ce qu'il y a dans la cœur de l'homme, Dieu l'appelle à la vie et l'en retire dans toutes les circonstances qui conviennent le mieux à l'accomplissement de ses desseins...

« On comprend comment Dieu est ainsi le maître de tous les événements généraux du monde, dont la connaissance qu'il a des âmes par leur vie antérieure, et la puissance qui est en lui de disposer de toutes et de chacune en la manière qu'il lui plaît, lui permettent de prévoir dans son infinie science et d'ordonner selon ses desseins toute la suite, à peu près aussi aisément que le talent d'un ouvrier ingénieux et adroit conçoit et dispose, à l'aide de la variété des couleurs, la vive représentation d'une mosaïque, d'un tableau, d'une pièce quelconque de marqueterie ; on comprend toutes ses prévisions de l'avenir et comment Daniel a pu prédire si exactement la grandeur et les conquêtes d'Alexandre, et Isaïe appeler Cyrus par son nom, bien des siècles avant que ces conquérants fussent venus troubler et effrayer la terre de leur gloire ; et comment il est dit que Dieu, pour faire éclater sa puissance parmi les nations et y répandre la renommée de son nom, a endurci le cœur rebelle et suscité la volonté opiniâtre de Pharaon : car il suffisait à l'Eternel, pour produire ces effets divers, de rappeler à l'existence certaines âmes qu'il savait naturellement propres à la fin qu'il se

proposait d'atteindre. C'est ce qui est expressément marqué dans ce passage de l'apôtre saint Jude, où il semblerait, à le prendre dans le sens qui s'offre directement à l'esprit, qu'un décret de réprobation éternelle de certaines âmes est positivement indiqué : « qu'il « s'est introduit dans l'église des hommes impies qui « avaient été autrefois désignés pour ce jugement, « ou dont il avait été décrit qu'ils se l'attireraient ».

« Ainsi tombe et disparaît la plus grande difficulté de la doctrine de la grâce, qui était d'expliquer comment il se pouvait faire que Dieu fît miséricorde aux uns et qu'il endurcît les autres, sans qu'il y eût en lui ni justice, ni acception de personne, ne faisant miséricorde, dit saint Augustin, que par une grâce qui *n'était pas méritée, et n'endurcissant que par un* jugement toujours équipable ; *puisqu'il est clair dans* cette théorie que ce n'est pas (comme Origène l'avait compris et l'avait dit avant nous) sans que des mérites aient précédé que les uns sont *formés pour des* vases d'honneur, et les autres, au contraire, pour des vases d'ignominie et de colère. Et cette dure parole qu'avait prononcée sur Judas l'évêque d'Hippone, et qui a tant scandalisé la plupart des théologiens catholiques, *quoiqu'elle ne soit que la confirmation* de ce qu'on vient de citer de saint *Jude, que ce perfide* avait été prédestiné pour verser le sang du Sauveur, paraîtra très juste et très certaine en ce sens, que Dieu fait renaître cette âme déjà perdue, ce démon comme Jésus-Christ l'appelle, précisément pour l'exécution de cet odieux attentat. « Le Seigneur », dit Salomon, « a tout fait pour lui, et le méchant même pour le jour mauvais ».

« Les mystères les plus sublimes de la religion, les faits les plus merveilleux qui se rapportent aux destinées de nos âmes, ont donc leur explication naturelle dans cette doctrine bien comprise de la métempsycose, quelque étrange et extraordinaire qu'elle ait pu paraître dans le premier coup d'œil. Et quelle preuve plus éclatante peut-on demander, quelle raison plus forte et plus convaincante qu'un tel accord, dans une matière où toute démonstration positive sera toujours humainement *impossible* ? Une doctrine qui répond si exactement à tous les faits, qui explique sans difficulté tous les phénomènes de notre existence en ce monde, ne peut-être que nécessairement vraie. »

Jean Reynaud s'exprime ainsi dans *Terre et Ciel :*

« Quelles magnifiques clartés la connaissance de nos existences antérieures ne répandrait-elle pas sur l'ordre actuel de la terre ! Mais non seulement notre mémoire est impuissante à l'égard des temps qui ont précédé notre naissance, elle n'embrasse même pas sans exception tous ceux qui l'ont suivie ; elle nous fait défaut en une multitude d'endroits importants de notre vie ; elle ne conserve absolument rien de cette première période que nous avons passée dans le sein maternel ; elle ne maintient qu'une trace presque insensible de l'éducation de nos jeunes années, et nous pourrions ignorer que nous avons été enfants, s'il ne se trouvait auprès de nous des témoins qui nous ont vus autrefois, et qui nous font savoir ce que

nous étions alors. Nous sommes donc enveloppés de tous côtés par notre ignorance comme par une atmosphère de nuit, et nous ne distinguons pas plus la lumière au delà de notre berceau qu'au delà de notre tombe. Il semble que l'on puisse nous comparer, relativement à la mémoire, dans notre emportement à travers le ciel, à ces fusées que, dans l'obscurité du soir, nous voyons parfois s'élancer à travers les airs, traînant après elles une longue lueur, sillage indicateur de l'orbite qu'elles suivent : elles montent, et de nouvelles lueurs se dessinent, mais en même temps les précédentes lueurs s'effacent, et il n'y a jamais dans la lumière qu'une portion bornée de leur chemin. Ainsi est la mémoire, traînée lumineuse laissée par nous sur notre route : nous mourrons, et tout s'obscurcit ; nous renaissons, et la lueur, comme une étoile dans la brume, commence à se montrer ; nous vivons, et elle se développe, s'agrandit, reprend sa première étendue, puis tout à coup elle s'efface de nouveau et reparaît encore ; d'éclipse en éclipse, nous poursuivons notre route ; et cette route, découpée par ces obscurcissements périodiques, est une route continue dont les éléments, disjoints seulement en apparence, demeurent partout enchaînés l'un à l'autre par une solidarité profonde ; toujours nous nous succédons à nous-mêmes toujours nous portons en nous-mêmes le principe de ce que nous serons plus tard, toujours nous montons. Interrogez-nous sur notre passé, nous vous répondrons, comme la fusée, que nous marchons, mais que la lumière n'éclaire notre trace que dans le voisinage et que le reste du chemin se perd dans la nuit ; nous

ne savon où nous sommes nés, de même que nous ne savons où nous sommes conduits ; mais nous savons que nous venons d'en bas et que nous allons en haut, et il ne nous en faut pas davantage pour nous intéresser à nous-mêmes et nous faire sentir ce que nous sommes. Qui sait, d'ailleurs, si notre âme ne renferme pas, dans le secret inconnu de son essence, de quoi illuminer un jour les espaces successivement traversés par elle depuis sa première heure, comme ces flamboyants mobiles auxquels nous la comparons, et qui, une fois parvenus dans les sommités de leur trajectoire, déployant soudain des feux inattendus, reprennent magnifiquement possession, par de longues cascades de lumière, de la ligne sillonnée par eux, depuis l'humble sol à partir duquel ils se sont élevés, jusqu'aux zones sublimes du haut desquelles ils dominent maintenant la terre. Il y a même de puissantes raisons de le penser, puisque la restitution intégrale de nos souvenirs nous paraît, à bon droit, une des conditions principales de notre bonheur futur...

« Ainsi est l'âme, qui, passant d'un séjour à un autre séjour, et laissant son premier corps pour un corps nouveau, sans cesse variable, dans sa demeure et dans son apparence, poursuit, sous les rayons du Créateur, de transmigration en transmigration et de métamorphose en métamorphose, le cours palingénésiaque de sa destinée éternelle...

«... Joignons donc la métempsycose à l'Evangile, et plaçons Pythagore à côté de Jésus... »

Henri Martin, l'auteur de l'*Histoire de France*,

a écrit dans la *Revue de Paris* (1854) de magnifiques articles sur Jean Reynaud et ses doc trines.

André Pezzani conclut ainsi son remarquable livre sur *La Pluralité des existences de l'Ame :*

« Sans la croyance aux vies antérieures à la préexistence rien ne s'explique. ni la venue d'une âme neuve dans ce mauvais monde de la terre, ni les infirmités parfois irrémédiables du corps, ni les maux qui s'affligent, ni la répartition disproportionnée des richesses, ni l'inégalité des intelligences et de la moralité. La justice de Dieu disparaît dans le monstrueux fantôme du hasard. On ne comprend ni ce qu'est l'homme, ni d'où il vient, ni où il va ; le péché originel ne rend pas compte du sort particulier des individus, étant le même pour tous. Il laisse subsister, grossièrement entendu, toutes les difficultés en y ajoutant une iniquité révoltante. Admettez, au contraire, la préexistence, et le dogme du péché brille de tout son éclat en devenant le résultat des fautes personnelles dont l'âme coupable doit se purifier.

« La préexistence, admise dans le passé, entraîne logiquement la succession des existences dans l'avenir pour toutes les âmes qui ne sont pas arrivées au but et ont encore des souillures à laver, des imperfections à effacer. Pour entrer dans le *cercle du bonheur* et quitter *le cercle des voyages*, il faut être pur.

« Nous avons combattu l'erreur, affirmé la vérité, et nous persistons à croire que nos dogmes de la pré-

existence et de la pluralité des vies sont véritables. »

Benjamin Franklin exposa son credo dans une humoristique épitaphe, composée lorsqu'il n'avait que 23 ans :

The Body
of
BENJAMIN FRANKLIN,
Printer,
Like the cover of an old book,
Its contents torn out,
And stripped of its lettering and gilding
Lies here, food for worms.
But the work shall not be lost,
For it will, as he believed, appear once more
In a new and more elegant edition,
Revised and corrected
by
The author (1).

Elle parut pour la première fois, à Boston, dans le *New England Convent* et Jared Sparks la cite dans son livre : *Works of Benjamin Franklin* (Vol. I, p. 596, Boston, 1840).

(1) « Ici repose le corps de Benjamin Franklin, imprimeur. Il est là, pâture pour les vers, semblable à la couverture d'un vieux livre dont le contenu est arraché, dont le titre et la dorure sont effacés par le temps. Mais l'ouvrage n'est point perdu ; il reparaîtra de nouveau, comme son auteur le croyait, en une édition nouvelle et plus élégante, revue et corrigée par l'auteur. »

Thomas Browne a pressenti la Réincarnation dans *Religio Medici*, sect. VI :

« Les hérésies ne périssent pas avec leurs auteurs ; semblables au fleuve Arétuse, quand leurs courants cessent à un endroit, ils renaissent à un autre... ; les révolutions du temps les font refleurir plus tard. L'âme d'un homme semble passer dans un autre homme, par une espèce de métempsycose, et les idées, après certaines révolutions, s'incarnent dans les hommes nouveaux qui les ressuscitent... Il y a beaucoup de Diogènes et de Timons, quoique bien peu d'individus aient porté ces noms ; les hommes renaissent incessamment. »

Lessing, dans l'*Education de la Race humaine*, combat vigoureusement un pasteur luthérien anti-réincarnationiste :

« Tout homme doit suivre, tôt où tard, le sentier qui conduit à la perfection. Cela peut-il s'accomplir dans une seule et même existence ? Peut-on, dans une vie, être à la fois juif sensuel et chrétien spirituel ?... Sûrement non ; pourquoi donc tout individu n'apparaîtrait-il pas plus d'une fois en ce monde ? Cette hypothèse serait-elle ridicule parce qu'elle est la plus antique de celles qu'a conçues l'humanité, et parce que la raison humaine la comprit du premier coup, dans ces temps primitifs où elle n'avait pas encore été affaiblie pour les sophismes des diverses écoles ? Pourquoi n'aurais-je point déjà passé par toutes les phases du progrès humain, phases déter-

minées par des punitions et des récompenses temporaires ? Et pourquoi, stimulé par l'espoir d'une récompense éternelle, n'aurais-je point passé, à un autre moment, par des phases supérieures ? Pourquoi ne retournerais-je point encore et encore, aussi souvent que je serai envoyé, pour acquérir une connaissance plus grande et pour accomplir de nouvelles œuvres ? Ai-je opéré déjà de telles choses qu'il soit inutile pour moi de revenir ? Certainement non. Est-ce alors parce que j'ai *oublié* que j'ai vécu déjà, — et heureux suis-je de cet oubli ! Ce souvenir de ma vie passée m'empêcherait de faire un bon usage de la vie présente ; et si je suis aujourd'hui obligé d'oublier le passé, cela prouverait-il qu'il est oublié pour toujours ? »

Schlosser exprime des pensées semblables dans une belle étude sur les *Migrations de l'Ame.*

Lichtemberg, dit dans sa *Caractéristique du Soi :*

« *Je ne peux me débarrasser de l'idée que je suis mort avant de naître, et que c'est par cette mort que j'ai été conduit à cette renaissance.* Je sens tellement de choses que, si je les écrivais, le monde me croirait fou. Aussi je préfère me taire. »

Charles Bonnet a écrit un ouvrage magnifique et plein de pensées élevées et justes sur ce

sujet (*Idées sur l'état futur des êtres vivants ou Palingénésie philosophique*).

E. Kant croit que notre âme sort imparfaite du soleil, passe par tous les stages planétaires, et progresse ainsi peu à peu, s'éloignant sans cesse jusqu'à ce qu'elle atteigne le Paradis, dans l'étoile la plus éloignée et la plus froide de notre système (*Histoire générale de la Nature*. Cité par Walker, dans *Réincarnation*).

Fichte dit, dans *La Destinée de l'homme :*

« Dans la nature chaque mort est une naissance... il n'y a pas de principe de mort en elle, car elle est *la vie et tout en elle est vie*... La nature me fait mourir parce qu'elle doit me faire revivre... Ces deux systèmes, le purement spirituel et le sensuel, — ce dernier consistant en une série incommensurable d'existences séparées, — sont dans mon esprit depuis le moment où ma raison a été développée...

Herder s'étend davantage sur ce point dans ses *Dialogues sur la métempsycose :*

« Ne connaissez-vous pas des hommes rares et grands qui ne peuvent être devenus tels en une seule existence humaine ? Qui doivent avoir existé bien des fois déjà, avant d'avoir atteint à cette pureté de sentiment, à cette impulsion instinctive pour tout ce qui est beau, vrai et bon ?... N'avez-vous jamais eu des réminiscences d'un état antérieur ? Pythagore, Iarchas, Apollonius et d'autres, se souvenaient net-

tement de ce qu'ils étaient autrefois et du nombre de fois qu'ils avaient vécu, avant leur existence actuelle. Si nous sommes aveugles, ou si nous ne pouvons voir qu'à deux pas de nos yeux, avons-nous le droit de nier que d'autres peuvent voir cent et mille fois plus loin, jusqu'au fond du temps...?

« Celui qui n'a pu mûrir dans une forme donnée de l'humanité, recommence l'expérience jusqu'à ce que, tôt ou tard, il devienne parfait... Je ne suis pas honteux de mes demi-frères les animaux ; je suis, au contraire, en ce qui les concerne, un grand défenseur de la métempsycose. Je crois certain qu'ils monteront à un grade plus élevé de l'être, et je ne puis comprendre comment on peut faire objection à cette hypothèse qui a pour elle l'analogie de la création tout entière. »

Walter Scott avait des réminiscences si vives de ses vies passées, qu'elles lui imposèrent la foi à la préexistence. On peut en trouver des exemples dans la *Vie de Scott* par *Lockhart* (Vol. VII, p. 114, 1re édition).

D'après *Shclegel :*

« La nature n'est autre chose que l'échelle de Résurrection, laquelle, degré par degré, nous conduit en haut, — ou plutôt, monte de l'abîme de la mort éternelle au sommet de la vie. » (*Œuvres esthétiques et miscellanées*, et aussi *Philosophie de l'histoire.)*

Shelley croyait résolument à la Réincarnation :

« Malgré toute l'adresse de ceux qui veulent cacher la Vérité, il n'en est pas moins certain que toute connaissance n'est qu'une réminiscence. Cette doctrine est bien plus vieille que le siècle de Platon. » (*Vie de Shelley*, Dowden. Vol. I, p. 80).

Les Renaissances sont exprimées, quoique un peu timidement, par *H. Davy*, dans *Consolations in Travels*.

Obry s'exprime ainsi dans le *Nirvana indien*, page 13.

« Cette vieille croyance a fait le tour du monde ; elle a été si répandue, depuis la plus haute antiquité, qu'un docte anglican l'avait jugée sans père, ni mère, ni généalogie. »

Schopenhauer adopta la Réincarnation, trouvée par lui dans les *Upanishads ;* ses contemporains et ses successeurs organisèrent sur cette partie de sa doctrine une espèce de conspiration du silence. Voici ce qu'il enseigne dans *Parerga et Paralipomena*, vol. II, ch. XV, *Essai sur les Religions :*

« Quelques-unes des plus frappantes absurdités des dogmes chrétiens peuvent s'expliquer par l'union de deux enseignements aussi différents que ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament. Nous en avons un exemple dans la doctrine de la Prédestination et de la Grâce ; saint Augustin prétend que la grâce est

donnée à un individu, refusée à un autre, dès leur naissance, bien qu'elle soit un privilège qui confère à son possesseur les plus grandes bénédictions spirituelles. L'absurdité et la malignité de cette doctrine résident simplement dans cette supposition de l'Ancien Testament que l'homme est le produit d'une volonté inconnue qui l'a créé de rien. Si, au contraire, tout en admettant que l'homme vient au monde avec des qualités morales innées, nous considérons ce fait à la lumière de la métempsycose brahmanique et bouddhiste, la chose prend une apparence toute différente. Car, d'après la métempsycose, ces qualités innées que nous trouvons chez un homme et qui manquent chez un autre, ne sont pas le présent gracieux de quelque divinité inconnue, mais le fruit des actions personnelles de chaque homme, dans une vie précédente.

« La partie absurde et révoltante du dogme chrétien, dont nous venons de parler, est donc due seulement au théisme juif, à la doctrine de la création *ex nihilo*, et par conséquent à la négation incompréhensible et funeste de la doctrine si naturelle et si éclairante de la métempsycose, à laquelle, — les Juifs exceptés, — l'humanité tout entière a cru dans tous les temps... Si un asiatique me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre : C'est cette partie du monde qui est hantée par cette illusion incroyable que l'homme a été créé de rien, et que sa naissance actuelle est son premier début dans la vie... »

Il dit encore, dans *Le Monde comme Volonté et comme Représentation :*

« Ce que le sommeil est à tout être humain, la mort l'est pour la Volonté qui est la *Cause* en elle-même...

« A la mort, l'homme abandonne sa mémoire et sa personnalité, et buvant au Léthé, retourne, reposé par le sommeil de la mort, pour reprendre sa place dans la vie, muni d'un nouvel intellect et d'une nouvelle personnalité. »

Il ajoute dans *Parerga* et *Paralipomena* (1) :

« Si nous comprenions bien la nature réelle de notre être le plus interne, nous verrions combien il est absurde de désirer que l'Individualité existe éternellement : Ce souhait veut dire que l'on confond l'Etre vrai avec une de ses innombrables manifestations. L'individualité disparaît à la mort, mais nous n'y perdons rien, car elle n'est que la manifestation d'un Être tout différent, — un Être qui ignore le temps et qui ne connaît, par conséquent, ni la vie ni la mort. La perte de l'intellect est le Léthé sans lequel la Volonté se rappellerait les diverses manifestations qu'elle a causées. Lorsque nous mourons, nous rejetons notre individualité comme un vêtement usé et nous nous réjouissons parce que nous allons en recevoir un neuf et meilleur. »

Edgar Poë, parlant des souvenirs vagues de nos vies écoulées, dit :

(1) Vol. II, ch. x.

« Ces réminiscences sont trop distinctes et trop nettes, pendant notre jeunesse, pour nous tromper un seul moment. Mais le doute de l'âge mûr chasse ces sentiments comme des illusions. » (*Eureka.*)

Georges Sand (1) avait compris la logique de la Réincarnation.

G. Flammarion l'expose dans la plupart de ses ouvrages : *Uranie*, *Les mondes imaginaires et les mondes réels*, *La pluralité des mondes habités*, *etc.*

Le professeur *William Knight* a écrit, dans la *Fortnightly Review* (septembre 1878).

« Il est étonnant que les discussions de la philosophie contemporaine sur l'origine et la destinée de l'âme n'aient pas produit une reviviscence plus marquée des doctrines de la Préexistence et de la métempsycose, car elles offrent une belle solution des mystères de la Création, de la Traduction et de l'Extinction...

Débarrassées de toute exagération, elles ont un immense intérêt spéculatif et une valeur morale considérable. C'est beaucoup, en effet, que de pouvoir rejeter en arrière, et pour un si grand nombre d'existences, le problème du mal, et d'avoir de plus une explication sérieuse de Némésis... »

Le professeur *W. A. Butler*, dans ses *Confé-*

(1) *Consuelo.*

rences sur l'histoire de la philosophie antique, continue :

« Il n'est pas plus impossible que le présent soit le résultat d'un passé entièrement oublié aujourd'hui, qu'il n'est impossible que ce présent soit suivi d'un genre d'existence futur, dans lequel l'oubli puisse être aussi complet. »

Le révérend *William Alger*, ministre unitarien, ajoute :

« La perte du souvenir de nos existences passées ne prouve pas qu'elles n'aient pas eu lieu... L'un des faits qui frappent le plus dans la doctrine des incarnations répétées de l'âme, c'est sa constante réapparition dans toutes les parties du monde et sa persistance permanente chez certaines grandes nations...

« On ne doit pas s'arrêter aux aspects repoussants et risibles de la métempsycose, mais rendre justice à ses prétentions et à son charme. » (*Histoire critique de la doctrine d'une vie future.*)

Le professeur *Francis Bowen*, de l'Université d'Harward, disait, dans la *Princetown Review* de mai 1881, au sujet de la *Métempsycose chrétienne* :

« On croit fermement que la vie terrestre est un entraînement et une préparation à la vie céleste et éternelle ; si on la limite à la durée d'un seul corps mortel, elle est si courte qu'elle ne paraît nullement

suffisante pour un aussi grand but... Pourquoi la probation ne pourrait-elle se continuer à travers une longue série de renaissances successives, dans lesquelles la même personnalité animerait, une suite indéfinie de corps de chair et emporterait, chaque fois, avec elle, les résultats de son dernier entraînement, c'est-à-dire, le caractère, le tempérament et les prédispositions créés pendant l'existence immédiatement antérieure ?

« Déjà, au cours d'une même existence terrestre, le même être humain habite dans plusieurs corps successifs (1)... Si chaque naissance était le résultat d'une création absolue, l'entrée dans la vie d'une créature entièrement nouvelle, nous pourrions demander s'il est raisonnable de voir des âmes aussi différentes, dès le début de la vie... L'un naît comme un démon pervers, l'autre promet, dès ses premières années, de devenir un Cowley ou un Pascal... Tel naît dans le centre de l'Afrique, tel autre au cœur de la civilisation européenne et chrétienne. Où est donc l'éternelle justice ? Comment d'aussi terribles inégalités seraient-elles compatibles avec la sagesse et la bonté infinies de Dieu !...

« Si l'on donne place à la métempsycose dans le gouvernement divin de ce monde, cette difficulté disparaît entièrement. Dès lors chacun naît dans l'état qu'il s'est préparé dans son existence antérieure... Ce n'est qu'à notre corps défendant que nous nous soumettons à l'iniquité qui fait hériter les enfants des péchés de leur parents, jusqu'à la troisième et à la

(1) Allusion au renouvellement complet des molécules matérielles du corps, tous les sept ans.

quatrième génération... Si l'on nous enseigne, au contraire, que chacun hérite de lui-même, c'est-à-dire, de ce qu'il a mérité dans une existence passée, personne n'a plus à se plaindre.

« Peu importe que l'homme passé dont nous recevons l'héritage portât ou ne portât point le même nom que notre moi actuel ; cela ne rend pas la sentence injuste... A ce point de vue, nous pouvons accepter sans hésitation la doctrine de la Résurrection du corps. »

Le professeur *F. H. Hedge* soutient, dans *Les Voies de l'Esprit*, que :

« *Tout ce qui a eu un commencement doit avoir une fin ; l'éternité que la foi prête à l'âme exige l'éternité de son origine... Une objection naturelle se présente souvent contre cette hypothèse, c'est l'oubli des existences passées. La nouvelle organisation doit forcément effacer l'ancienne, car la mémoire dépend de la continuité de l'association ; lorsque le fil de cette continuité est rompu, la connaissance du passé disparaît... Et si la préexistence est vraie, il est heureux que nous ne nous souvenions pas de nos vies d'autrefois... De toutes les théories sur l'origine de l'âme, celle-ci me paraît la plus plausible et jette le plus de lumière sur la question de la vie à venir.* »

Walder cite quarante-deux poètes, parmi la foule de ceux qui ont chanté les Renaissances.

Les spirites d'Europe, — les spirites de l'école

d'Allan Kardec du moins, — placent la réincarnation au premier rang dans leurs enseignements. Il convient d'ajouter que ceux d'Amérique n'accordent à l'âme qu'une seule existence sur la terre, mais poussés par la logique qui veut le progrès, ils enseignent, du moins, la suite des vies dans des corps subtils, sur des planètes et des monde invisibles (1).

Tous les vrais philosophes se sont arrêtés devant le mystère palingénésique et se sont trouvés subitement illuminés à sa lueur.

L'on trouve, parmi les àsiatiques, 400 millions de réincarnationistes : Chinois, Tartares, Thibétains, Indiens, Siamois, Mongoliens, Birmaniens, Cambodgiens, Coréens, Japonais.

Il n'est pas jusqu'aux peuplades les plus sauvages qui n'en aient reçu l'enseignement par la tradition. A Madagascar, quand un homme est sur le point de mourir, on fait un trou à sa paillotte pour saisir son âme au passage et la pousser dans le corps d'une femme en travail : superstition stupide, dira-t-on. C'est vrai ; mais superstition qui contient, malgré sa dégénérescence, la doctrine du retour des âmes à l'évolution par les expériences terrestres. Les Sontals, les Somalis, les Zoulous, les Dyaks de Bornéo et de Sumatra, les Powhttans du Mexique ont des traditions analogues. Dans l'Afrique cen-

(1) Voir page 170 et suivantes.

trale, les esclaves bossus ou estropiés devancent volontairement l'heure du sacrifice, parce qu'ils espèrent renaître dans des corps d'hommes libres et bien conformés.

En résumé, la tradition religieuse, philosophique et populaire est partout remplie de l'enseignement des Renaissances.

Objection.

La Réincarnation et l'oubli du passé.

Le scepticisme né cesse d'objecter à la réincarnation l'absence du souvenir des vies passées, et il est convaincu que l'argument est sans réplique.

Il ne songe pas que l'ignorance humaine est un abîme sans fond, tandis que les possibilités de la Vie sont infinies. Les académies de l'avenir souriront en face des prétentions des académies du présent, comme ces dernières sourient, sans doute, de celle qui, par l'un de ses membres, les plus illustres, — le Dr Bouillaud, — sautait, il y a peu d'années, à la gorge de l'interprète d'Eddison, parce que, devant le phonographe, le savant ne pouvait croire qu'à de la ventriloquie! Et les exemples de ce genre sont assez nombreux

et assez récents pour que la légèreté humaine n'ait pas eu le temps de les oublier.

Dans le cas qui nous occupe, bien des hommes de science n'ont pas été suffisamment assagis encore par l'expérience pour penser que, dans le mystère de la mémoire, pouvait se trouver l'explication de cette absence générale de souvenir qui leur paraît si absolument incompatible avec les renaissances.

Pour ne point paraître nous dérober à l'objection, en ne la traitant que superficiellement, — comme nous devrions le faire dans un sujet si difficile pour ceux qui n'en ont pas fait une étude spéciale, — nous essayerons de présenter la question avec un certain développement, car, pour être compris, il nous faudra exposer aux lecteurs non au courant des doctrines théosophiques, — les seules qui aient pu, jusqu'ici, illuminer ces hautes questions, — quelques enseignements qui ne seront bien compris que par les théosophes, et qui ne peuvent se prouver par leur seul exposé, parce qu'ils font partie d'une longue chaîne d'études préalables. Nous ne pouvons faire autrement. Nous les donnerons donc simplement comme des théories. — bien qu'ils soient, pour nous, des faits, — des théories contenant plus d'une erreur peut-être et bien obscurément exposées, mais capables d'élargir l'horizon de la pensée et de projeter une vive lumière sur plus d'un point obscur.

Nous prions donc, ceux qui désirent sincèrement la vérité, de ne pas être rebutés par les difficultés du sujet et de s'efforcer de pénétrer, en les relisant, s'il le faut, les quelques pages qui vont suivre (1).

Nous dirons, d'abord, quelques mots de la mémoire en général ; puis nous esquisserons rapidement ce qui constitue la mémoire des atomes, des molécules, des formes variées des règnes de la nature, des formes humaines, et nous parlerons aussi de la Mémoire cosmique, ce véritable *Livre du Jugement* qui conserve le souvenir de toutes les vibrations de l'Univers.

Parmi les êtres susceptibles de mémoire, nous distinguerons ceux qui ne sont pas arrivés au degré de la soi-concience (2), et ceux qui l'ont atteint, car la mémoire proprement dite suppose un « moi ». Ce qui n'a pas de « moi » ne peut avoir qu'une mémoire dont il n'a pas conscience (3), — l'atome, par exemple, de la mémoire duquel nous parlerons plus loin ; ce qui n'a qu'un « moi » rudimentaire ne possède qu'une mémoire rudimentaire (4) au point de vue de sa portée sur l'individu, — telle est celle

(1) Ou mieux, d'étudier les doctrines théosophiques.

(2) Voir page 123 du présent ouvrage.

(3) Mais dont la conscience se trouve (avec la mémoire) au sommet de la hiérarchie qui est son origine.

(4) Même remarque que ci-dessus : sa mémoire est parfaite dans sa hiérarchie.

des âmes des règnes inférieurs, celle qui constitue l'instinct ; au « moi » parfait seul appartient une mémoire individuelle, — la mémoire humaine et celle des êtres arrivés au degré surhumain. Cette mémoire peut être définie comme la faculté, pour un « centre de conscience » individualisé, de reproduire volontairement les vibrations qu'il a reçues ou générées.

Un « centre de conscience » est une forme servant momentanément d'instrument à un rayon individualisé de ce principe indéfinissable qu'on nomme l'âme (1). Sans la présence de cette âme individuelle dans une forme, celle-ci reste inactive comme centre de conscience, — bien qu'elle soit active dans ses parties constituantes (2), — et elle ne peut alors générer ni recevoir consciemment des vibrations sur le plan d'où l'âme est momentanément absente, — elle ne peut que les transmettre ; par exemple, quand un homme est absorbé profondément, il n'est pas conscient, dans son cerveau, de ce qui se passe sur le plan physique (3).

Les véhicules de conscience sont souvent nombreux dans un être, d'autant plus nombreux

(1) Voir chapitre I, page 15 et suivantes.

(2) Les molécules et atomes ont une conscience particulière qui ne cesse pas de fonctionner quand, par le départ de l'âme individuelle, la forme reste inactive.

(3) Il peut, pourtant, s'il est suffisamment développé, en être conscient dans un véhicule élevé.

que ce dernier est plus avancé sur l'échelle d'évolution. Chez l'homme actuel, on en trouve quatre : le corps visible, le corps astral, le corps mental et le corps causal (1). Ils ne sont pas tous également développés, et, par suite, également conscients, car la netteté et l'intensité de la conscience tiennent au degré de perfection de ses véhicules, comme la beauté de la lumière électrique tient à la perfection de l'appareil qui la produit

L'Ego, — l'homme, — c'est la conscience provoquée par l'âme dans le corp causal. Cette conscience varie en force avec le développement du corps qui lui donne naissance. Elle est vague tout d'abord (2), et n'acquiert une certaine intensité que lorsqu'elle reçoit, — à travers le véhicule mental et l'astral, — les vibrations simples et intenses du corps physique (3). Chez les races sauvages, par exemple, l'homme ne possède une conscience franche que pendant la veille ; dès que l'âme se fixe sur le corps astral extériorisé par le sommeil, elle ne provoque, dans ce véhicule non développé, qu'une conscience vague. Dans des races avancées, le corps astral, beaucoup plus développé, donne lieu à une conscience claire pendant le sommeil. A me-

(1) Voir page 19.

(2) Quand l'homme vient de passer à peine au stage humain, — chez les hommes primitifs.

(3) La conscience commence dans le corps physique ; c'est l'instrument le plus simple.

sure que l'homme se développe, la conscience commence à fonctionner dans le corps mental et dans le corps causal, sans l'adjuvant des vibrations des véhicules inférieurs, et quand tous les états (1) de matière qui entrent dans la constitution humaine sont ainsi vitalisés, l'homme est devenu parfait : il connaît l'Univers parce qu'il le sent en lui, — il lui fait écho, — et il en possède toutes les forces (2).

Chez l'homme *ordinaire, la mémoire des événements* qui ont eu lieu pendant la veille peut être rappelée par cet effort de volonté spécial, bien connu, qui remet en mouvement les molécules cérébrales qui ont vibré déjà sous l'influence de ces événements.

Quelquefois la volonté, à elle seule, est impuissante à rappeler cette vibration, — soit que le cerveau soit fatigué, ou qu'il se trouve dans une condition défavorable quelconque ; on l'aide alors en mettant en jeu son automatisme, — en s'efforçant, par exemple, de rappeler l'un des constituants du fait que l'on désire, — un lieu, un son, un parfum, une personne, etc., — et souvent l'on provoque ainsi la vibration des molécules qui ont constitué le reste du circuit, et le fait cherché se présente : le phénomène de

(1) Il y a encore d'autres véhicules au-dessus du corps causal.

(2) Toutes les forces de l'Univers sont dans le germe divin, comme l'arbre est dans sa semence.

l'association des idées est basé sur ce mécanisme.

Un troisième moyen, — beaucoup plus difficile, — est encore employé : c'est l'arrêt de tout effort mental. La suppression de la pensée, quand elle est suffisante, amène le calme dans le cerveau, permet à l'âme de se concentrer sur le corps astral dont la mémoire est considérable et peu sujette aux obstructions, et souvent, alors, la vibration de la mémoire astrale se répercute sur l'appareil physique qui reçoit brusquement le souvenir cherché.

A la mort du corps physique, l'âme agit dans le corps *astral ; elle y garde le souvenir parfait* de la vie terrestre, mais les vibrations du plan physique ne l'atteignent plus (1), ces souvenirs cessent bientôt (2) de l'occuper, et elle se donne tout entière aux impressions du monde nouveau dans lequel elle est entrée : il y a donc, dans ce premier stage de l'après-vie, une espèce d'obscurcissement de la mémoire de la vie terrestre écoulée, — nous disons obscurcissement, et non *oubli*.

Quand, à la fin de la vie purgatoriale, le corps astral se désintègre à son tour, l'âme entre en action dans le corps mental, dans le monde men-

(1) Parce qu'il n'a plus de corps grossier. Il y a des exceptions à cette règle, mais nous ne pouvons entrer dans des détails.

(2) A. moins que quelque vive préoccupation ne l'absorbe

tal (1). Sur ce plan nouveau, le souvenir des mondes abandonnés persiste, mais à un degré beaucoup moindre que le souvenir du monde physique n'existait dans le monde astral ; cela est dû à ce que, chez l'homme ordinaire, le développement du corps mental est trop insuffisant pour constituer un véhicule de conscience complet, capable d'enregistrer toutes les vibrations qui le traversent ; tout ce qui, dans le passé, a été l'œuvre *pure* du plan physique ou du plan astral, disparaît donc de sa mémoire : il ne reste que les souvenirs ayant eu pour cause la mentalité ou les qualités qui lui sont supérieures, — tout ce qui a trait à l'affection, à l'intelligence ou à l'art, dans ce qu'ils ont de plus élevé. Le monde mental n'est, d'ordinaire, que peu ou point vu, — toujours par le fait du développement incomplet du corps mental. De plus, les souvenirs prennent un caractère nouveau (2) : toute pensée prend une forme concrète, — celle d'un ami, par exemple, se présente comme l'ami lui-même, parlant et pensant, plus vivant que sur le plan terrestre (3) ; tout se dramatise merveilleusement,

(1) Le ciel chrétien, le *Dévachan* des théosophes.

(2) Ce caractère apparaît déjà sur le plan astral, mais d'une façon beaucoup moins frappante.

(3) L'Unité existe sur le plan de l'Ego, et celui-ci envoie sa pensée dans les formes qu'on fait de ses véhicules. Ceci sera évidemment incompréhensible pour la plupart des lecteurs, mais nous ne pouvons nous expliquer ici sans écrire tout un cours de théosophie.

et une vie intense se déroule dans les espaces paradisiaques.

Mais le corps mental, quand il a épuisé les forces qui le constituent, meurt à son tour, et l'âme est alors « centrée » dans le seul véhicule qui lui reste, le corps causal, corps immortel, peut-on dire, jusqu'à un certain point, puisque l'âme le garde jusqu'au moment où elle peut fonctionner dans un véhicule plus élevé et plus durable encore (1), — ce qui n'arrive qu'après des millions d'années (2). Ici, la mémoire subit une nouvelle diminution parce que l'âme perd une grande partie de sa conscience lorsqu'elle se trouve en contact avec les seules vibrations de ce corps plus incomplètement développé encore que les précédents, — quoiqu'il conserve en lui tous les germes de ces derniers. L'Ego reste alors comme endormi (3) pendant un temps variable, mais jamais bien long ; puis, les semences du corps causal se mettent en activité et reconstituent successivement une série nouvelle de corps (4), et l'âme se trouve réincarnée une fois encore.

L'on comprendra maintenant comment, entrée dans un cycle nouveau, avec la mémoire du

(1) Il s'agit toujours de l'homme ordinaire.

(2) Au moment de la libération. Cette libération peut être atteinte rapidement par ceux qui le *veulent*.

(3) Sauf dans le cas d'Egos avancés.

(4) Corps mental, astral et enfin physique.

cycle dernier perdue déjà largement par la perte de ses véhicules passés d'incarnation (1), revêtue de corps nouveaux (2) n'ayant rien de commun avec la vie de jadis, l'âme d'un développement ordinaire ne puisse imprimer ses vagues souvenirs sur le cerveau ; mais l'on comprendra aussi qu'avec les progrès de l'évolution, elle prenne une conscience de plus en plus nette dans le corps causal, et qu'elle y conserve finalement la mémoire des cycles de vie ; et comme, à ce degré, elle est devenue capable de projeter volontairement ses vibrations à travers les corps inférieurs, elle peut transmettre cette mémoire au corps mental d'abord, au corps astral ensuite, et enfin au corps physique : à ce moment l'homme, dans sa vie de veille, se souvient de ses vies antérieures.

Cette transmission exige un processus de purification dans les véhicules et un entraînement spécial de la volonté. Il faut que la matière de tous les corps, — celle du cerveau en particulier, — s'affine, que ses constituants soient moins denses, et que ses atomes s'éveillent pleinement à l'activité (3) : dès lors la cellule cé-

(1) Les trois corps inférieurs déjà nommés.

(2) *Idem.*

(3) Toutes les spirilles atomiques ne sont pas actives encore ; quatre sur sept seulement sont actuellement éveillées dans notre 4e Ronde planétaire (une par Ronde). La volonté peut les vitaliser rapidement.

rébrale devient capable de répondre à la pensée de l'Ego, c'est-à-dire, de vibrer à l'unisson de la matière supérieure.

La deuxième condition de réceptivité du cerveau, c'est la mise au repos complet de l'organe. Tant que la conscience de la veille est en action, il vibre fortement, et si, dans ces moments, l'âme lui envoie sa pensée, celle-ci ne peut pas plus s'imprimer dans le tumulte cérébral qu'une note subtile ne peut se faire entendre au milieu d'un orchestre bruyant. Il faut donc que l'homme, par l'entraînement de sa volonté, ait acquis la faculté de supprimer l'activité pensante de l'état de veille, et de « centrer » son attention sur le corps causal, seul véhicule dans lequel il puisse connaître le passé (1) : dès lors, il peut à volonté projeter sur le cerveau les tableaux de ses existences antérieures et les y imprimer avec d'autant plus de netteté qu'il est plus développé et mieux entraîné.

*
* *

Pour éviter de nouvelles demandes d'explications, nous allons exposer un autre côté du sujet, quelque incompréhensible qu'il puisse être pour ceux qui n'ont pas étudié la théosophie, c'est-à-dire, pour nos contradicteurs.

(1) Les faits de ses incarnations passées.

Un véhicule de conscience est à la fois un enregistreur (1) et un conducteur de vibrations (2). Les états de matière qui constituent les formes, sont parfaitement gradués ; l'atome le plus subtil du corps physique est construit avec les atomes les plus grossiers du plan astral, l'atome le plus subtil du corps astral est bâti avec les atomes les plus grossiers du plan mental, et ainsi de suite. Chaque atome est relié à celui qui le précède et à celui qui le suit, dans *cette immense chaîne* qui va du plan le plus dense, au plan le plus subtil du Cosmos. Toute vibration suit cette voie, se propage dans tous les sens, — dans les sept (3) dimensions de l'espace, — et aboutit au Centre de conscience total, au Logos, à Dieu incarné dans le monde.

Il est donc compréhensible, il est même logique que Dieu soit, à la fois, par son côté réceptif, conscient de tout ce qui se passe dans le monde (*omniscience*), et qu'il produise, par son côté actif, toutes les forces de ce même monde (*omnipotence*). Il est admissible également que l'âme humaine, pleinement développée, puisse retrouver dans le corps causal, le souvenir des faits qui s'y sont *répercutés* depuis le moment où elle a pu y fonctionner consciemment ; mais,

(1) Quand l'âme y est « centrée. »

(2) Les vibrations enregistrées au passage ou non enregistrées, poursuivent leur course à travers la substance de l'Univers.

(3) La science en reconnaît quatre déjà.

dira-t-on, comment pourrait-elle y retrouver des existences qu'elle n'a pu enregistrer individuellement (1), celles par exemple, qui forment les premiers degrés de son évolution, alors qu'elle n'était consciente que dans les véhicules inférieurs ?

La mémoire a bien des réceptacles. Les vibrations qui la constituent imprègnent l'Univers entier, car il n'est pas d'ébranlement local qui ne soit ressenti dans la totalité des mondes. L'enregistrement éternel des choses se fait dans le grand Centre de conscience, Dieu, ou plutôt, il y existe, car pour lui il n'y a ni futur, ni passé, mais un éternel présent, l'évolution est sans cesse achevée (2) ; mais si l'on se place au point de vue des êtres finis, qui vivent dans l'illusion du temps et de l'espace, l'on peut constater que la matière vibrante conserve un temps plus ou moins long le mouvement qu'elle a reçu. Sa vibration est d'autant plus fugitive que la substance qui en est la condition est plus dense, — c'est pourquoi elle cesse rapidement sur le plan physique ; mais elle persiste longtemps dans les états supérieurs de matière, et c'est là qu'on peut la chercher (3) lorsqu'on veut rappeler le souvenir de certains faits auxquels on n'a pas

(1) Dont elle n'a pas eu conscience.

(2) Ceci est pour satisfaire les esprits métaphysiques, souvent enclins à la critique.

(3) Quand les *sens internes* sont développés.

assisté. Quand quelque chose d'émouvant, — un meurtre, une bataille, une catastrophe — s'est produit dans un lieu, les atomes subtils des objets voisins sont vivement ébranlés et continuent à vibrer durant des siècles, et les hommes qui ont développé leurs sens internes, peuvent assister ainsi à la scène qui se répète, ou mieux qui s'exécute incessamment (1). Les psychomètres (2) peuvent ainsi, avec un fragment fos-

(1) Une objection frappera, sans doute, immédiatement bien des lecteurs. Comment les mêmes atomes peuvent-ils reproduire, à la fois, et presque éternellement des millions de faits différents? Nous répondrons brièvement. La science a pu concevoir l'explication d'un fait tout aussi absurde apparemment, — le phénomène des anneaux de Zöllner (*Transcend. Physics.*, ch. IX) qui s'échappent de la tige d'un guéridon malgré l'obstacle formé par les pieds et le plateau, et celui d'objets sortant de boîtes scellées, — en admettant une quatrième dimension de l'espace. Qui peut prétendre que les dimensions de l'espace se réduisent à quatre? Et qui peut affirmer que la science de demain ne sera pas acculée par les faits et ne trouvera pas dans une cinquième ou sixième dimension de l'espace la possibilité d'expliquer le phénomène dont nous parlons et que les voyants initiés peuvent constater quand ils le veulent, parce qu'il est un fait réel.

Mais, comme le disent aussi ces voyants, d'ordinaire les atomes les plus grossiers n'enregistrent qu'une seule image, d'autres enregistrent les images nouvelles, de sorte que l'on aperçoit, dans bien des cas, toute une superposition d'images qu'il faut examiner avec soin, pour ne pas faire des erreurs.

(2) Le psychomètre est une personne douée d'un système nerveux très subtil et capable de répéter les vibrations délicates qui agitent les atomes ultimes d'un corps. Il peut, de cette façon, en se mettant en rapport avec un objet qui

sile, rappeler des scènes dont ce fragment a été témoin il y a des millions d'années (1).

Dans ces cas, la mémoire des faits est liée à celle des atomes qui l'enregistrent, et l'on ne peut la rappeler qu'en se mettant en contact avec ces derniers (2).

Il est aussi une autre mémoire qui tient le milieu entre la mémoire inconsciente des atomes et la mémoire consciente de l'âme humaine, c'est celle des formes des règnes sub-humains divers. Elle est peu consciente, car elle n'est pas individualisée, mais elle est précise (3) ; elle réside dans l'essence animique de la forme essence tirée d'un « bloc » collectif (4) qui fournit une *partie* de sa substance aux individus de même espèce ; cette portion d'essence incarnée, lorsque la forme se désintègre par la mort, re-

a été en contact avec une personne, décrire clairement cette dernière dans ses caractéristiques physiques, morales ou mentales. Buchanan et Mme Denton ont été, jusqu'ici, les psychomètres les plus remarquables ; les expériences rapportées dans leurs ouvrages ont été faites devant témoins et ne peuvent laisser aucun doute sur la réalité de cette *étrange faculté.*

(1) Les exemples en sont nombreux dans *The Soul of things* de Mrs DENTON.

(2) Nous dirons, pour les théosophes, que cette mémoire est conservée dans la première « vague de vie ».

(3) La hiérarchie à laquelle appartient l'essence animique des formes la possède nettement et guide le tout : voilà pourquoi elle est précise.

(4) Essence élémentale qui se segmente en « blocs » : voir page 121.

tourne au « bloc » parental et lui communique le résultat de ses expériences ; et quand celui-ci projette un nouveau tentacule, dans une forme, ce tentacule qui est, en quelque sorte, l'âme de la forme, possède les expériences totales du « bloc » (1). C'est ce qui explique comment, dès la naissance, les individus de certaines espèces animales ennemies se reconnaissent, — le poulet, par exemple, qui, dès sa sortie de l'œuf, tremble devant l'épervier qui plane dans les airs ; telle est aussi la cause de l'instinct qui pousse le petit canard à se jeter à l'eau dès qu'il trouve une mare, et qui fait l'oiseau quitter son nid pour se confier à l'espace lorsque ses plumes ont suffisamment poussé.

Dans ces âmes collectives minérales, végétales ou animales, l'on peut aussi retrouver le passé dont elles ont été témoins, quand les atomes de leurs formes ont été dispersés et sont entrés dans de nouvelles combinaisons.

Lorsque l'Essence élémentale (2) s'est segmentée définitivement, et que les « blocs » sont devenus des fragments séparés, individualisés, humains (3), chacun de ces fragments est un

(1) C'est *l'instinct*, mémoire semi-consciente, située dans la vague de vie du deuxième Logos.

(2) L'Essence divine incarnée dans la matière des plans inférieurs de l'Univers.

(3) Car, lorsque le « bloc », après la destruction de la forme qu'il anime, ne retourne plus au bloc-père dont il

corps causal, un *cĕntre* définitif, immortel, dans le Centre total. L'on a donc, dans l'homme, les trois genres de mémoire : la mémoire atomique, — celle des atomes de ses corps, — la mémoire instinctive des essences élémentales spéciales qui sont les âmes collectives de ses véhicules divers, et enfin la mémoire individuelle du centre (1), — et celui-çi ne fait qu'un avec le Centre total d'où il procède.

Cet élément d'unité, ce « moi » humain dans le « Moi » divin peut, lorsqu'il est suffisamment développé, évoquer à la fois, le souvenir de tous les événements auxquels il a participé dans le corps causal, celui de ceux dont il a été témoin comme âme collective (« bloc » élémental) jadis en action dans des espèces animales, végétales et minérales diverses ; il peut encore, comme centre du grand Centre, évoquer la mémoire de tout ce que peut embrasser, dans l'Univers, son rayon de conscience (2). Et quand le pèlerinage l'a fait se développer jusqu'aux limites de l'Univers, il sait tout ce qui fut, est et sera dans cet Univers, et, par conséquent, ce à quoi il a participé et ce à quoi il n'a point participé, car tout,

est issu, il est individualisé, il est prêt à entrer dans le *règne humain*.

(1) Mémoire de la troisième vague de vie, du premier Logos.

(2) Tout ce qui concerne les plans du système planétaire sur lesquels il a fini d'évoluer, par exemple.

dans cet Univers, est devenu alors une partie de lui-même.

L'on voit donc que la mémoire du passé s'enregistre partout, que la difficulté, pour l'homme, de la rappeler tient seulement au peu de développement qu'il possède. Quand il a franchi la « porte étroite » (1) et que sa conscience s'est développée sur le premier plan de l'Unité (2), il devient capable de lire sur le Grand Livre de la Nature, le livre *où toutes les vibrations sont* conservées potentiellement ; il peut les y faire revivre par un effort de volonté analogue à celui qu'il produit, dans l'état de veille, pour rappeler dans son cerveau les impressions passées. La différence c'est que, dans ce dernier cas, placé dans le corps physique, il évoque le souvenir conservé dans le corp astral, tandis que, dans le premier, placé dans le corps causal, il rappelle le souvenir à la portée du rayonnement du corps bouddhique ou parfois même de corps plus élevés encore. L'on voit, aussi, que plus l'Etre grandit et peut placer sa conscience sur un plan

(1) Le passage de la conscience du corps causal au corps bouddhique naissant.

(2) Le plan bouddhique (celui qui est immédiatement au-dessus du plan mental) est un plan où les formes sont si subtiles qu'elles ne *limitent* plus la Vie (*l'Ame du monde*) qui les anime. Cette Vie prend contact directement avec la Vie qui fait vivre toutes les formes ; elle voit alors l'Unité : elle se voit partout et en tout, les joies et les souffrances des formes autres que la sienne sont ses joies et ses souffrances, car elle est la Vie universelle.

élevé, plus son rayonnement s'élargit et s'approche de la Conscience divine.

*
* *

C'est donc l'ignorance qui a posé l'objection de la perte du souvenir, l'ignorance de la mort et de la vie, l'ignorance des phénomènes qui suivent le dernier soupir et de ceux qui précèdent le premier cri du nouveau-né. Mais le septicisme aurait dû être plus indulgent, car, il le sait, la mémoire ordinaire est déjà si infidèle qu'il est difficile à l'homme de rappeler la totalité des pensées qui ont traversé son cerveau pendant les dernières minutes ; les détails des événements de la semaine lui ont échappé ; les faits de l'année ont fui en masse, et quand le terme de la course arrive, il ne lui reste que des fragments de l'histoire de la vie. Il a conservé, pourtant, durant tout ce temps, la notion de l'identité de son « moi » ; il possède le même corps, les mêmes sens, le même cerveau ; il est dans le même milieu ; tout est là pour provoquer l'association des idées, pour éveiller le souvenir. Au contraire, quand la Renaissance s'est accomplie, des siècles se sont succédé ; l'être a subi des modifications radicales ; tout ce qu'il y avait de périssable en lui a disparu pour ne se conserver qu'à l'état germinal. L'enveloppe corporelle visible a vu ses

atomes se disperser dans les quatre éléments ; le corps éthérique (1) s'est dissocié avec les molécules physiques dont il était le support vital ; le corps des passions et des désirs (*corps astral*) a vécu quelques années dans ce que les catholiques ont appelé le purgatoire, les Grecs le *Hadès*, les Indous le *Kâmaloca*, puis il n'est resté de lui que des germes ; l'intelligence (le *corps mental*) s'est dispersée à son tour et n'a persisté qu'à l'état résiduaire. Presque tout ce qui constituait l'homme de jadis a donc disparu pour se concentrer en un germe complexe recueilli dans le Corps causal et chargé de développer plus tard une personnalité (2) nouvelle, héritière de la précédente, mais qui ne pourra se souvenir de faits auxquels elle n'a point pris part.

C'est l'explication du mythe du Léthé.

L'âme, daus le corps causal, boit au fleuve de la Vie, et de ses eaux soporifiques, elle fabrique les enveloppes de la nouvelle incarnation : les corps nouveaux qui effacent tout à fait le souvenir du passé, et c'est vraiment un nouveau-né qui fait son apparition sur la terre.

Mais l'Etre-racine (3) survit aux naufrages suc-

(1) Ce corps est fait de matière physique et appartient, par conséquent, au plan physique. On lui a donné un nom spécial non seulement parce qu'il est composé d'éther, mais parce qu'il est séparable du corps visible.

(2) L'assemblage des corps : mental, astral et physique.

(3) L'Ego (âme) dans le corps causal.

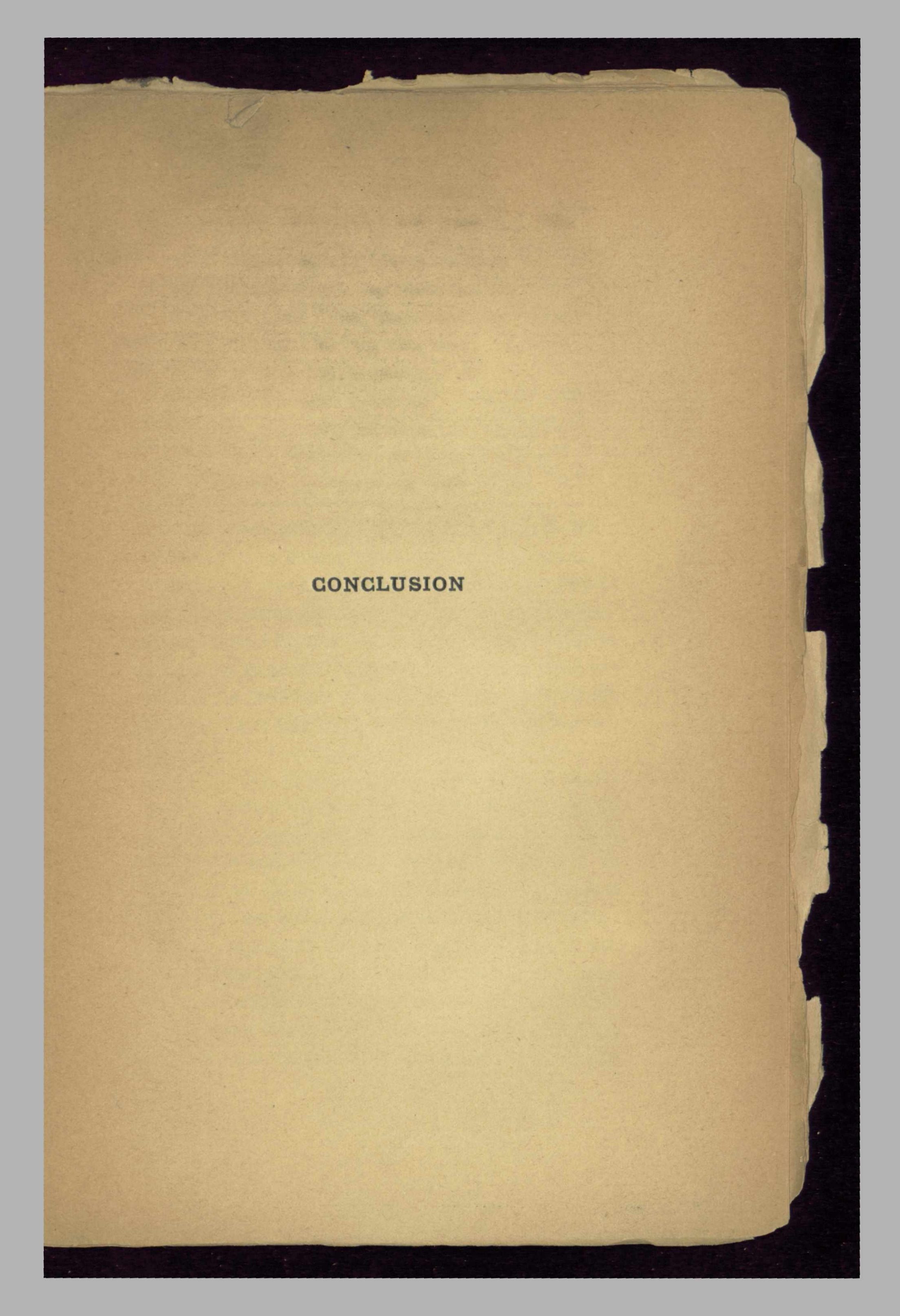
cessifs des personnalités transitoires ; il reste en l'homme nouveau comme guide, comme « Voix de la Conscience » ; c'est le Veilleur qui relie, comme un fil, les perles (*personnalités*) innombrables qui s'échelonnent le long du « Cycle inévitable (1) » et qui peut, lorsqu'il a grandi, évoquer le panorama lointain des vies écoulées. Pour lui rien n'est perdu.

Les pionniers de la race ont obtenu la preuve directe des incarnations successives, mais en outre de ces cas spéciaux et rares, il est, chez les hommes ordinaires, des réminiscences fréquentes et des souvenirs précis qu'on néglige d'étudier parce qu'ils sont fragmentaires ou parce qu'ils sont rapportés par des enfants. Dans l'Inde, où la Réincarnation ne fait de doute pour personne, de pareils cas sont reçus sans étonnement, l'on s'efforce de s'assurer de leur exactitude par un sérieux contrôle, lorsque celui-ci est possible, et plus d'une fois la preuve peut en être faite. Et ces cas sont possibles. En effet, quand un enfant meurt en bas âge, avant d'avoir pu se servir volontairement et intelligemment de son corps, — avant d'avoir pu générer du karma, — les enveloppes supérieures (*corps astral* et *mental*) ne se désagrègent pas (2) : le retour à la terre est alors rapide, le souvenir de

(1) Le Cycle de l'évolution humaine.
(2) La Théosophie explique pourquoi.

la vie écoulée existe dans le corps astral (1) et peut, surtout dans les premières années de la vie, s'imprimer assez facilement sur le cerveau nouveau, pour peu que ce dernier soit subtil, et si sa réincarnation se fait dans le même pays, et à proximité de son dernier lieu d'incarnation, le contrôle est possible. Des cas semblables existent ; nous en avons cité dans notre livre précédent (2) et nous en avons recueilli de nouveaux depuis ; si nous nous abstenons d'en parler ici, c'est que, à notre avis, ils ne peuvent rien ajouter au poids si imposant des preuves générales sur lesquelles nous nous sommes appuyé, dans ce travail. Ces preuves font corps avec la Loi universelle et ne peuvent en être séparées.

(1) Qui *n'a pas changé*, nous le répétons.
(2) *Réincarnation, ses preuves*, etc...



CONCLUSION

CONCLUSION

Nous voici arrivé à la fin de notre étude. Nous n'avons certainement pas été à la hauteur de la tâche : elle nous dépasse trop. Mais, de même que nous nous sommes inspiré de nos devanciers, nous avons tenté, à notre tour, d'éclairer un peu plus quelques points de cet important sujet, et de signaler à ceux qui reprendront ce travail dans l'avenir, quelques directions nouvelles.

Notre désir le plus ardent, c'est de voir cultiver ce terrain fertile, car il rendra une ample moisson. L'humanité se meurt dans le combat et dans la désespérance ; partout bouillonne le terrible flot de l'activité humaine. Ici, l'ignorance ensevelit ses victimes dans un lit noir et boueux ; là, le vampirisme des forts absorbe l'or et la vie des faibles ; plus loin, la science se butte au mur de l'Inconnu ; les philosophes restent sur le stérile glacier intellectuel ; les religions étouffent sous les amoncellements séculaires de la « lettre

qui tue ». Plus que jamais, il faut une raison à la morale, un guide à la science, un fil d'Ariane à la philosophie, une lumière aux religions, et l'Amour partout, car si l'humanité continue de consacrer toutes ses forces à la poursuite de la matière, si ses plus belles conquêtes deviennent des instruments d'égoïsme, si ses progrès ne font qu'augmenter la misère physique et rendre plus profonde la déchéance morale, si la tête étouffe toujours plus le cœur, alors la Compassion divine n'aura plus qu'à balayer sous les eaux du déluge, cette civilisation féroce qui a transformé la terre en enfer.

Parmi les vérités les plus urgentes, parmi les doctrines les plus fécondes, parmi les enseignements les plus éclairants, parmi les paroles les plus réconfortantes, nous n'hésitons pas à placer, en première ligne, la Loi des Renaissances. La morale, la raison et la science l'appuyent, elle explique l'Enigme de la vie, elle résout à elle seule presque tous les problèmes qui ont tourmenté l'esprit humain ; voilà pourquoi nous avons espéré que, malgré ses imperfections, notre travail fera dire, à bien des lecteurs, les mots qui terminaient notre premier livre et que nous répétons ici :

Il ne peut en être autrement !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

L'AME ET SES CORPS

CHAPITRE II

LA RÉINCARNATION ET LA MORALE

CHAPITRE III

LA RÉINCARNATION ET LA SCIENCE

CHAPITRE IV

LA RÉINCARNATION ET LE CONSENSUS RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE DES SIÈCLES

RENSEIGNEMENTS

—

La Société théosophique est un organisme composé d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet ; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religion, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité qu'ils considèrent, non comme un

dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.

Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix ; leur bannière, Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérités ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin, et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment

grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'Ame*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physiqne ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Ecritures sacrées de toutes les religions, en révèle le sens caché, et les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Societé théosophique.

SIÈGE DE LA SECTION FRANÇAISE

DE LA

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Buts de la Société.

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance.

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science.

3° Etudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser, selon le pays où l'on réside, à l'un ou l'autre des secrétaires généraux des Sections diverses de la Société dont voici les adresses :

France : 59, avenue de La Bourdonnais, Paris, 7e.
Grande-Bretagne : 28, Albemarle street, Londres, W.
Pays-Bas : 76, Amsteldjik, Amsterdam.
Italie : 1, Corso Dogali, Gênes.
Scandinavie : 7, Engelbrechtsgatan, Stockolm.

Indes : Theosophical Society, Benarès, N. W. P.

Australie : Hoskins buildings, 27, Spring street, Sydney.

Nouvelle-Zélande : Mutual Life Building, Lower Queen street, Auckland.

Allemagne : 17, Motzstrasse, Berlin, W.

Amérique : 5229 Nadison, avenue Chicago.

Cuba : Apartado 365. La Havane.

Hongrie : VI Izabellastre 15, Budapest.

Finlande : M. P. Ervast, Aggelby.

ETUDE GRADUÉE

de l'Enseignement Théosophique.

EXTRAIT DU CATALOGUE

Ouvrages élémentaires.

ANNIE BESANT. — La *Théosophie et* son œuvre dans le monde.	0 20
— La Nécessité de la Réincarnation	0 20
— La Théosophie est-elle anti-chrétienne . .	0 20
C. W. LEADBEADER. — La Théosophie dans la vie quotidienne	0 20
— Une esquisse de la Théosophie	1 25
Dr TH. PASCAL. — La Théosophie en quelques chapitres.	0 50
— A B C de la Théosophie.	0 50
ARNOULD. — Les croyances fondamentales du Bouddhisme.	1 »
AIMÉE BLECH. — A ceux qui souffrent. . . .	1 »

Ouvrages d'instruction générale

J.-. C. CHATTERJI. — La Philosophie ésotérique de l'Inde	2 »
ANNIE BESANT. — La Sagesse antique	5 »
A. P. SINNETT. — Le Boudhisme ésotérique . .	3 50
— Le Développement de l'âme	5 »
R. A. — L'histoire de l'âme	2 50

Ouvrages d'instruction spéciale.

ANNIE BESANT. — La mort et l'au-delà. . . .	2 50
— Evolution de la Vie et de la Forme. . . .	2 50

— Dharma	1	»
— Le Christianisme ésotérique	4	»
— Le Pouvoir de la Pensée	1	50
— Des religions de l'Inde	5	»
C. W. Leadbeater. — Le plan astral	1	50
— Les aides invisibles	2	»
— Le Credo chrétien	1	50
— L'homme visible et invisible, avec 23 planches coloriées	7	50
A. Besant et Leadbeater.— Les Formes Pensées, 30 planches coloriées.	8	»
Dr Th. Pascal. — Les lois de la Destinée . .	2	50
H. P. Blavatsky. — Doctrine secrète, 1er vol. .	8	»
2e vol	8	»
3e vol	7	»
4e vol	6	»

Ouvrages d'ordre éthique.

Annie Besant. — Vers le Temple	2	»
— Le Sentier du Disciple	2	»
— Les trois Sentiers	1	»
La Doctrine du Cœur, relié	1	50
H. P. Blavatsky. — La voix du Silence . . .	1	»
La Lumière sur le Sentier, transcrit par M. C., relié	1	50
La Bhagavad Gîta	2	50

Revue Théosophique française : le *Lotus Bleu*, publie la *Doctrine Secrète* en fascicules distincts. Le numéro 1 fr. Abonnement : France, 10 fr. ; Etranger, 12 fr. Années antérieures, 12 fr.

Les Annales théosophiques : publication trimestrielle, le numéro 1 fr. 50. ABONNEMENT : France et Algérie, 6 fr. ; Etranger, 6 fr. 60.

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, rue Saint-Lazare, Paris

CONFÉRENCES ET COURS

SALLE DE LECTURE — BIBLIOTHÈQUE — RÉUNIONS

Au siège de la Société : 59, avenue de La Bourdonnais.

Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.



SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

